NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

J.^ CASANOVA

DE SEINGALT.

00020326

IMPRIMERIE DE HENRY,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 8.

MÉMOIRES

DU VÉNITIEN

CASANOVA

DE SEINGALT,

EXTRAITS DE SES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PUBLIÉS EN ALLEMAGNE

PAR G. DE SCHUTZ.

20326 ae VII

TOME SEPTIÈME.

XXi 26..

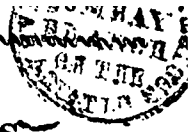
PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

1827.

Fo 923.945
Cas | Mém | Nem
20326



MÉMOIRES

DE CASANOVA.

CHAPITRE PREMIER.

Ma détention dans la prison des Plombs.

Le 25 juillet 1755, un quart d'heure avant le lever du soleil, en retournant à mon casino, je trouvai la porte de la maison déjà ouverte, tous les locataires sur pied et dans la confusion la plus grande.

L'agent supérieur de police, désigné

sous le nom de *messer grande*, était venu pendant la nuit forcer la porte et avait pénétré, avec une douzaine de sbires, dans mon domicile. Après avoir fait une exacte perquisition dans toute la maison, et n'ayant rien découvert dans mes chambres, il dit qu'il savait pourtant de source certaine que j'avais reçu la veille une caisse de sel, article de contrebande, soumis alors à des droits énormes. Il ne fut pas peu désappointé quand mon hôtesse lui eut montré un coffre que j'avais effectivement reçu la veille, mais qui était rempli d'habillemens appartenant au comte Sicaro.

Ce procédé inoui excita ma colère et mon indignation, et je me promis bien d'obtenir une satisfaction complète. Pour cela, il fallait m'entendre avec Bragadio. J'allai donc le trouver après avoir dormi quatre heures et lui exposai les griefs sur lesquels mon hôtesse, femme irréprochable sous tous les rapports, se fondait pour exiger une réparation convenable. Cependant mes amis écoutèrent

mon récit d'un air consterné, et Bragadio, avec sa prudence ordinaire, différa sa réponse jusqu'après le dîner.

• Quand nous nous levâmes de table, il m'emmena avec Dandolo et Barbara dans sa chambre ; il rejeta, avec le plus grand sang-froid du monde, tout projet de vengeance et m'engagea plutôt à songer à me mettre en sûreté.

Le sel, me dit-il, n'est qu'un prétexte; c'était à toi que l'on en voulait; c'était toi que l'on cherchait; mais ton génie protecteur a permis que tu fusses absent. J'ai été pendant huit mois membre de l'inquisition d'État; et je connais la manière de procéder de ce tribunal. On ne force point de porte pour une caisse de sel. O mon fils! suis mes conseils: pars sur-le-champ pour Fusine et voyage jour et nuit pour te rendre à Florence. Reste ensuite dans cette ville jusqu'à ce que je te fasse savoir que tu peux en toute sûreté revenir à Venise. Prends ma gondole à quatre rames et va-t'en. Si tu n'as pas d'argent, voici tout ce qu'il faut

sequins : la prudence exige absolument ton départ.

Je remerciai Bragadio de ces sages conseils, mais déclarai que j'étais trop convaincu de ma parfaite innocence pour me résoudre à les suivre.

— Ton innocence ? reprit Bragadio ; eh ! n'y a-t-il pas tant de choses qui peuvent te rendre coupable aux yeux du tribunal, tandis que tu es fort éloigné de penser que l'on puisse seulement t'en faire le moindre reproche? Consulte ton oracle.

Je m'y refusai, parce que ce n'était que dans le cas d'un doute intérieur que j'avais recours à mon oracle. J'ajoutai encore, comme motif de mon refus de m'éloigner de Venise; que mon départ ferait penser que j'avais eu peur et que je m'étais senti coupable. J'observai, en outre, que puisque le secret et le silence couvraient sans cesse tous les actes du tribunal, mon éloignement lui enlèverait tout moyen de se convaincre de la justesse ou de la fausseté des motifs d'accusation allégués contre moi; que ce qui me for-

cerait de partir m'empêcherait par la même raison de revenir, et que je ne pouvais me résoudre à renoncer pour toujours à ma patrie.

Bragadio essaya de nouveau de me persuader et de m'engager à passer du moins la nuit dans son hôtel; je me rappelle encore avec confusion de m'y être refusé. Les sbires ne peuvent pas pénétrer dans le domicile d'un patricien sans un ordre exprès du tribunal, et l'on n'a point d'exemple qu'un pareil ordre ait jamais été donné.

Ce nouveau refus de ma part fit cesser à ce noble vieillard ses pressantes sollicitations. Nous ne nous reverrons plus, me dit-il en soupirant. Je l'interrompis en le priant de ne point m'attrister par de douloureux pressentimens. Après quelques autres observations, il finit par sourire et par me presser dans ses bras, en me répétant la maxime des stoïciens : *Fata viam inveniunt.*

Je l'embrassai les larmes aux yeux et le quittai. Il avait prédit juste, je ne devais plus le revoir : il mourut onze ans après.

Je m'éloignai beaucoup moins inquiet de ma propre personne qu'à cause de mes dettes. Arrivé chez moi, je cherchai à tranquilliser ma propriétaire, et me couchai à l'entrée de la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, *messer grande* entra tout à coup dans ma chambre. Me réveiller en sursaut, le regarder d'un air de surprise et m'entendre demander sèchement si j'étais Jacques Casanova, fut l'affaire d'un instant. A peine eus-je répondu affirmativement à cette question, que mon homme me somme de lui livrer tous mes papiers, aussi bien ceux écrits de ma main que ceux d'une main étrangère, et m'ordonne de m'habiller et de le suivre. Je lui demandai alors en vertu de quelle autorité il agissait ainsi; il me répondit, au nom du tribunal de l'inquisition d'État.

Ce mot seul suffit pour m'anéantir. Une obéissance passive remplaça au même instant l'énergie dont j'étais susceptible. Mon secrétaire était ouvert; mes papiers y étaient étendus pêle-mêle. Vous n'avez qu'à les pren-

dre, dis-je au *messer grande*. On en remplit aussitôt un sac que ses acolytes avaient eu la précaution d'apporter. On exigea ensuite que je produisisse les manuscrits brochés, dont on me soupçonnait en possession. Je les produisis également et me doutai bien dès-lors quel était mon dénonciateur. Ces manuscrits, qui traitaient tous de la magie et de la cabale, étaient la *Clavicula Salomonis*, le *Zecor-Ben*, le *Picatrix*; des instructions sur les époques planétaires dans lesquelles étaient décrites des opérations de magie; des conjurations d'esprits et d'autres secrets cabalistiques. Ceux qui me savaient en possession de ces divers ouvrages me croyaient un magicien redoutable; et cela ne m'était pas désagréable.

On ne laissa pas même les livres qui étaient sur ma table de nuit, Horace, Arioste, Pétrarque et un manuscrit intitulé, le *Soldat et le Guerrier*, ainsi que l'*Aretin* qui, à ce qu'il paraît, avait été indiqué dans la dénonciation, car *messer grande* les demanda tous expressément.

Tandis que le chef de la police fouillait dans ces livres et ces papiers, je m'habillais machinalement, sans hâte et sans lenteur. Je me fis raser et coiffer, je mis une chemise à manchettes de dentelle et un bel habit de soie. *Messer grande*, pendant ce tems-là, ne souffla pas le mot; et ses yeux, qui ne me quittaient pas un seul instant, n'exprimèrent pas la moindre surprise en voyant que je faisais une toilette comme pour aller à noces.

Quand je sortis de ma chambre je fus saisi d'effroi en apercevant trente ou quarante sbires au bas de l'escalier. On m'avait fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'emparer de ma personne, quoique deux eussent, à coup sûr, suffi, suivant le proverbe : *Ne Hercules quidem contrà duos.* N'est-il pas digne de remarque qu'en Angleterre, terre classique du courage et de la liberté, un seul homme suffise pour en arrêter un autre, tandis que dans mon pays, terre classique de la lâcheté, il en faille au moins trente ? Peut-être le lâche l'est-il en-

core davantage quand il attaque que lorsqu'il est attaqué; serait-ce là la cause du courage de celui qui s'en défend? Au fait, il n'est pas rare à Venise de voir un seul homme se battre contre une trentaine de sbires, les rosser complétement et leur échapper.

Messer grande me fit monter dans une gondole et s'assit à côté de moi. Il garda quatre hommes auprès de lui et renvoya le reste de son escorte. Il me conduisit chez lui, où, après m'avoir offert du café, que je refusai, il m'enferma dans une chambre. J'y restai quatre heures pendant lesquelles je ne fis guère que dormir. Mais au moment où trois heures sonnaient je vis entrer le commandant des sbires, qui me déclara qu'il avait reçu l'ordre de me conduire sous les Plombs : je le suivis en silence. Nous montâmes en gondole, et après avoir fait une multitude de détours dans de petits canaux nous rentrâmes dans le grand canal et mîmes pied à terre sur le quai des Prisons. Ayant monté quelques marches nous arrivons sur un pont élevé et fermé, jeté sur le canal ap-

pelé *Via di Palazzo*, et joignant ainsi les prisons avec le palais du Doge. Nous suivons une galerie, et après avoir traversé plusieurs chambres, nous entrons dans un cabinet où je fus présenté à un homme vêtu en patricien. Lorsqu'il m'eut regardé, il dit : oui, c'est bien lui, qu'on l'enferme. C'était le secrétaire des inquisiteurs d'Etat, Domenico Cavalli; il avait prononcé ces mots en toscan, probablement parce qu'il était honteux de parler vénitien devant moi.

Je fus remis entre les mains de l'inspecteur chargé de la surveillance des Plombs. L'on me fit monter encore un escalier, et deux sbires accompagnaient mon conducteur. Après avoir traversé trois longues galeries, j'arrivai dans un grand galetas fort malpropre, pouvant avoir six perches de long sur deux de large, et éclairé par une fenêtre pratiquée sur le toit. Je croyais que c'était ma prison, mais je me trompais. Le geolier, armé d'une énorme clé, ouvrit une lourde porte toute doublée en fer. Elle pouvait avoir quatre pieds et demi de haut, et

dans le milieu se trouvait une ouverture de huit pouces carrés. En entrant, je considérai avec attention une singulière machine en fer, scellée dans le mur, et semblable à un fer à cheval. Le geolier remarquant ma surprise, me dit en souriant: « Monsieur n'imagine problablement pas à quoi peut servir cette machine-là; je vais le lui apprendre. Quand les gracieux seigneurs ordonnent d'étrangler un prisonnier, on le fait asseoir sur une escabelle, le dos tourné contre ce collier de fer qui entoure la moitié de son cou. On passe autour un cordon de soie dont les deux bouts sont assujétis sur une petite poulie qu'on tourne, jusqu'à ce que le criminel ait rendu son âme à Dieu. Son confesseur ne le quitte pas avant qu'il ne soit tout-à-fait mort. — Voilà, en vérité, une admirable invention! et c'est vous, sans doute, qui avez l'honneur de tourner la poulie? Mon homme ne répondit pas à cette question.

Avec mes cinq pieds neuf pouces, je ne pouvais pas, sans me baisser, passer sous

cette porte qu'on ferma sur moi aussitôt que je fus entré. Lorsqu'on m'eut demandé à travers l'ouverture ce que je voulais pour manger, je répondis que je n'y avais pas encore songé. Le geolier me quitta à ces mots et s'éloigna en refermant soigneusement toutes les portes l'une après l'autre.

Accablé, anéanti, j'appuyai mon coude contre la grille de ma fenêtre et me mis à réfléchir sur ma destinée. Six barreaux de fer, épais chacun d'un pouce, se croisant les uns sur les autres et formant ainsi seize petits trous de cinq pouces, obstruaient le jour qui me parvenait par une ouverture de deux pieds carrés. Cependant mon cachot eût encore été suffisamment éclairé, sans une poutre de la toiture d'un pied et demi d'épaisseur qui était en travers. Quand j'eus fait le tour de ma chambre en tâtonnant et avec la précaution de me courber, car les murs n'étaient pas assez élevés pour que je pusse me tenir debout; je découvris que là où le pan du quatrième mur

me manquait, devait se trouver une alcôve où était, sans doute, placé mon lit. Je ne me trompais pas, si ce n'est qu'il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise. Une planche d'environ un pied de largeur me servit à y placer mon manteau de soie, mon habit de gala que j'avais si mal à propos endossé et mon chapeau à plumes blanches. La chaleur qui était insupportable me fit approcher machinalement de la grille contre laquelle je pouvais du moins m'appuyer. Il m'était impossible d'apercevoir la fenêtre du grenier; mais au moyen du jour qu'elle donnait, je vis des rats gros comme des lapins, qui trottaient à droite et à gauche. Telle était l'audace de ces horribles animaux, dont la vue seule me faisait frissonner d'horreur, qu'ils s'approchaient souvent de ma porte. Je me hâtai de leur en fermer l'entrée, car mon sang se serait glacé dans mes veines, si j'avais vu ces hideuses créatures pénétrer jusqu'à moi. Je ne tardai pas à tomber dans une profonde rêverie; et

m'appuyant les bras croisés contre la grille, je restai là muet et immobile.

Le bruit des horloges qui sonnaient la vingt-et-unième heure me réveilla de mon anéantissement, et je commençai à m'effrayer de ne pas voir paraître un seul être humain. On ne venait pas me demander si je voulais manger; on ne m'apportait ni lit, ni chaise, pas même du pain et de l'eau. Je n'avais pas faim, il est vrai; mais on devait l'ignorer. Je sentais dans ma bouche un degré d'amertume que je n'avais encore jamais éprouvé. J'espérais toujours que quelqu'un viendrait avant la fin du jour; mais tout était silencieux autour de moi, et ma fureur éclata quand j'entendis sonner vingt-quatre heures. Je me mis à hurler, à frapper du pied, à jurer, à crier de toutes mes forces, en un mot à faire tout le vacarme possible. Une grande heure s'écoula de la sorte au milieu des plus violentes agitations, sans que personne ne se montrât ni qu'un seul indice pût me faire espérer

qu'on m'avait entendu. Entouré d'épaisses ténèbres je fermai la grille, afin d'en éloigner les rats, et après avoir noué un mouchoir autour de ma tête, je m'étendis tout de mon long par terre.

Un oubli aussi complet de ma personne me semblait impossible, quand même ma mort eût été résolue. Mes réflexions sur le crime qui avait pu m'attirer cette peine, durèrent à peine un instant, et je ne parvins pas à découvrir la moindre charge. Si j'étais un voluptueux décidé, si je ne me gênais nullement pour exprimer ma manière d'être et d'agir, si partout je recherchais avec ardeur les jouissances de la vie; encore n'y avait-il dans tout cela rien dont on pût raisonnablement faire un motif d'accusation contre moi : et pourtant je me croyais traité comme un grand criminel. Mes lecteurs s'imagineront donc facilement tout ce que m'inspiraient la haine, la fureur et le désespoir contre un despotisme sous lequel de semblables oppressions n'étaient rien moins que rares. Dans cette affreuse situation, ni la vio-

lence de ma colère, ni la vivacité de mon chagrin et la dureté du plancher ne m'empêchèrent pas de m'endormir. C'est que mon corps avait besoin de repos, et que l'homme, quand il est jeune, s'endurcit sans y penser.

L'horloge qui venait de sonner minuit m'arracha à ce doux repos. Quel pénible réveil que celui qui nous fait regretter les illusions du sommeil! Je pouvais à peine croire que je venais de passer trois heures de suite entièrement libre de tout sentiment pénible et attristant. Sans me relever et toujours couché sur le côté gauche, j'étendis mon bras droit pour prendre mon mouchoir vers l'endroit où un souvenir confus me disait que je l'avais laissé. Mais, ô ciel! que rencontrai-je? une autre main roide et froide comme la glace. Au même instant un frisson d'horreur arrêta le sang dans mes veines et fit dresser mes cheveux. Jamais mon âme n'avait encore été en proie à une telle frayeur et je ne m'en croyais pas même susceptible. Je restai pendant plus de cinq

minutes dans une complète immobilité, ne donnant pas le moindre signe de vie et de sentiment. Enfin, lorsque je fus un peu revenu à moi-même, je cherchai à m'imaginer que la main que j'avais saisie n'était qu'une vaine illusion de mon imagination en délire. Je ne tardai pas à m'en persuader fermement et j'étendis de nouveau mon bras du même côté. Mais j'y rencontrai encore la même main que je pressai d'abord en poussant un cri d'horreur et d'épouvante et qu'aussitôt je lâchai pour retomber dans le même anéantissement. A la fin, la réflexion me revint; je pensai que sans doute un cadavre avait été apporté pendant la nuit et placé près de moi, car je me rappelais fort bien qu'au moment où je m'étais couché il n'y avait rien auparavant. Je crus, dès lors, voir le corps de quelque malheureux innocent, d'un de mes amis, peut-être, que l'on avait étranglé et porté à mon côté, pour me donner à mon réveil une image du sort qui m'était réservé. Cette pensée me jeta dans une agitation furieuse. Pour

la troisième fois j'étendis le bras vers cette main glacée; je la saisis et en même tems je cherchai à me lever pour tirer le cadavre à moi et acquérir la certitude d'une action aussi horrible. Mais en cherchant à m'appuyer sur mon coude gauche, cette main froide commence à se mouvoir, et j'obtiens enfin la conviction que ce que je tiens de ma main droite ne peut être autre chose que ma main gauche. Elle avait perdu toute chaleur et tout sentiment et s'était totalement engourdis, pendant mon sommeil, sous le poids de mon corps.

Cette méprise pouvait prêter à rire; mais bien loin de m'amuser, elle fournit à mon esprit les réflexions les plus noires. Je me voyais dans un lieu où si le faux avait l'apparence de la réalité, la réalité devenait illusion; où la raison perdait la moitié de ses forces, et où l'imagination se livrait à de vaines espérances, ou à un affreux désespoir. Je commençai à me défier de tout ce qui se présente à notre âme par l'intermédiaire de nos sens. Arrivé

alors à la trentième année de mon existence, j'appelai, pour la première fois, à mon secours la philosophie pour laquelle je m'étais senti tant de dispositions dans ma jeunesse, et dont jusqu'ici je n'avais pas encore eu l'occasion de faire usage. Je crois, en vérité, que la plupart des hommes meurent sans jamais avoir véritablement pensé. Je restai étendu par terre jusque vers huit heures. Le jour commençait à poindre et le soleil ne devait pas tarder à se lever : je brûlais d'impatience de voir arriver le matin. Un pressentiment secret, et que je croyais infaillible, me disait qu'on me renverrait chez moi; j'avais peine à dompter l'ardeur de la vengeance qui me dévorait. Il me semblait que le tems était venu de me mettre à la tête du peuple pour détruire l'aristocratie et la réduire en poussière. Non content d'ordonner au bourreau d'étrangler mes persécuteurs, je voulais moi-même remplir son office. Tel est l'homme; et il ne doute pourtant pas que ce ne soit la raison qui lui parle de la sorte, tandis que ce sont

ses ennemis les plus redoutables, la colère et la fureur, qui usurpent ainsi son langage et l'offusquent entièrement.

Sur les neuf heures, le bruit des verroux placés aux différentes galeries qui conduisaient à ma prison interrompit le morne silence de cet enfer imaginé pour les vivans, et je vis arriver le geolier devant ma grille. Il me demanda s'il m'avait laissé assez de tems pour réfléchir à ce que je voulais manger. On doit s'estimer heureux quand l'impudence d'un misérable emprunte le masque de l'ironie. Je lui demandai donc de la soupe au riz, du bouilli, du rôti, de l'eau et du vin. Cet imbécille fut fort étourdi de ne pas m'entendre faire aucune des questions auxquelles il s'était attendu. Il me quitta et revint au bout d'un quart d'heure pour m'exprimer sa surprise de ce que je ne lui avais demandé ni lit ni autres meubles qui m'étaient nécessaires, ajoutant que je me trompais fort si je m'imaginais en être quitte pour avoir passé ici une seule nuit.

Hé bien! repliquai-je, apportez-moi ce

ont vous croyez que je puisse avoir besoin. — Mais où irai-je prendre ces effets? tenez, voici du papier et un crayon; écrivez-moi le nom et l'adresse de la personne à laquelle je dois m'adresser.

Je lui indiquai alors l'endroit où l'on devait aller chercher un lit, du linge, une robe de chambre, des pantoufles, des bonnets de nuit, un fauteuil, une table, un miroir, un rasoir, des mouchoirs et les livres, ainsi que les autres papiers que m'avait enlevés le *messer grande*. Quand je lui eus lu à haute voix la note détaillée de tous ces effets, car l'animal ne savait pas lire, il me répondit qu'il fallait en effacer les livres, l'encre, le miroir et le rasoir, objets sévèrement interdits dans les Plombs. Ensuite il me demanda de l'argent pour avoir mon dîner. Je lui donnai un des trois sequins qui composaient toute ma fortune. Il me quitta, et je l'entendis une demi-heure après sortir des bâtimens de la prison. J'appris plus tard que pendant cet intervalle il avait servi sept autres prisonniers, renfermés tous à part, afin

que nous n'eussions entre nous aucune communication.

Le geolier revint vers midi accompagné de cinq guichetiers destinés au service des prisonniers d'Etat; c'était le nom qu'on nous donnait. Il ouvrit la porte de mon cachot pour y faire entrer les meubles que j'avais demandés et mon dîner. On plaça le lit dans l'alcôve, et on posa ensuite le manger sur une petite table. Mon couvert se composait seulement d'une cuiller en ivoire, achetée avec mon argent; je n'avais, au reste, ni fourchette ni couteau. Ces instrumens étaient sévèrement défendus dans la prison, ainsi que tout autre objet de métal.

Dites-moi, continua le geolier, ce que vous voulez manger demain, car je ne puis venir vous visiter qu'une seule fois par jour, et cela seulement au lever du soleil. Sa Grâce, le *Secretario*, vous fait dire que vous recevrez les livres qui conviennent à votre situation: quant à ceux que vous avez demandés, ils sont prohibés.

— Remerciez-le, je vous prie, de ma part de m'avoir fait donner un cachot pour moi seul.

— Je m'acquitterai de cette commission. Mais ne plaisantez pas, au moins.

— Je suis loin de vouloir plaisanter, et regarde, au contraire, comme un véritable bienfait la grâce que l'on m'a faite de me séparer des scélérats que je présume être renfermés dans les autres cachots.

— Comment, Monsieur ? des scélérats ? Je serais tenté de prendre en mauvaise part ce que vous me dites là. Sachez, Monsieur, qu'il ne se trouve ici que des gens comme il faut; et que s'ils sont séparés les uns des autres, c'est pour des motifs qui ne sont connus que des gracieux seigneurs. Si vous vous trouvez dans ce cas, c'est qu'on a voulu vous punir plus sévèrement. Voulez-vous maintenant que j'aille en faire vos remercîmens à Sa Grâce le *Secretario*.

— Ah ! c'est une autre affaire. J'ignorais que les choses fussent ainsi.

Mon geolier avait complétement raison et je pus m'en apercevoir moi-même au bout de quelques jours. J'appris, par ma propre expérience, qu'un homme qui se trouve seul dans une prison, sans la moindre possibilité de s'occuper, dans un lieu presqu'entièrement obscur, où il ne voit jamais d'autre être vivant que l'homme qui, une fois par jour, lui apporte sa nourriture; où il ne peut pas même se tenir debout et marcher droit dans tous les sens, est le plus misérable des mortels. Quand il éprouve vivement le besoin d'une société quelconque, il peut vouloir jusqu'à préférer l'enfer au lieu qu'il habite. Quant à moi j'en vins à un tel point que j'aurais reçu avec joie et plaisir la compagnie d'un assassin, d'un insensé, d'un malade, d'un ours enfin. La solitude dans les Plombs de Venise produit le désespoir; mais ce sont là de ces choses que ne peuvent guère comprendre ceux qui ne les ont pas éprouvées.

Si le prisonnier possède quelques connaissances scientifiques et si on lui permet d'a-

voisce dont il a besoin pour écrire, sa misère est diminuée des neuf dixièmes.

Lorsque le geolier m'eut quitté je poussai ma petite table contre la grille pour jouir au moins du peu de lumière à laquelle l'ouverture donnait entrée. Il me fut impossible de manger plus d'une ou deux cuillerées de soupe. Après un jeûne de quarante-cinq heures, mon indisposition n'avait rien de surprenant. Je passai la journée assez tranquillement assis dans mon fauteuil, et nourrissant dans mon imagination l'espérance d'obtenir les livres que l'on m'avait promis pour le lendemain. Le bruit affreux que faisaient les rats dans le grenier situé à côté de mon cachot, le tintement de l'horloge de la tour de Saint-Marc que j'entendais sonner les heures, aussi distinctement que si elle avait été dans ma chambre, tout cela m'empêcha de fermer l'œil. Des nuées de puces se précipitaient sur mon malheureux corps avec une fureur sans pareille, et suçaient mon sang avec une

avidité effrayante. Cette sale vermine me causa pendant la nuit entière des crampes continuelles.

Laurent, le geolier sous l'inspection duquel je me trouvais, arriva au lever du soleil. Il fit faire mon lit et nettoyer ma chambre. Un de ses gens m'apporta de l'eau pour me laver. Je voulus sortir pour me promener un moment dans le grenier, mais Laurent m'apprit que cela était défendu. Il me remit deux énormes bouquins, que j'eus la précaution de ne pas ouvrir devant lui; peut-être, en les ouvrant je n'aurais pas été maître de mon indignation, et en espion il en eût fait son profit. Après avoir posé mon dîner sur la table, il s'en fut.

Je me hâtai de manger ma soupe afin qu'elle ne se refroidît pas. Ensuite j'approchai de la grille un des livres que je venais de recevoir, et j'acquis de la sorte la certitude qu'il ne m'était pas impossible de lire. Le titre que j'aperçus était ainsi conçu : *La Cité mystique de la*

sœur Marie d'Agrada. Je ne pouvais me faire aucune idée du contenu de cet ouvrage. L'autre avait pour auteur un jésuite, dont j'ai oublié le nom. Le but qu'il s'était proposé était de fonder une nouvelle adoration du cœur de notre Sauveur. Selon lui, il fallait adorer cette partie du corps de notre Seigneur de préférence à toute autre. *La Cité mystique* ne laissa pas de m'occuper quelque tems; elle contenait les erremens de l'imagination exaltée d'une nonne espagnole, très-pieuse mais mélancolique. Elle donnait toutes ses visions romanesques et chimériques pour des révélations. Enflammée d'amour pour la Sainte-Vierge, elle disait avoir reçu de Dieu lui-même l'ordre immédiat d'écrire la vie de sa mère céleste. Le Saint-Esprit, dans ce but, lui avait fourni des renseignemens qu'aucun mortel ne pouvait trouver ailleurs. Ce singulier écrit n'était nullement le résultat de fraudes pieuses, c'était évidemment l'œuvre de la bonne foi la plus avérée.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de

cette lecture. Un esprit plus facile à se frapper que le mien et plus porté [illegible] merveilleux aurait pu, en lisant ce livre dans les mêmes circonstances que moi, devenir tout aussi visionnaire que la religieuse elle-même qui l'avait composé. Le besoin que j'éprouvais de m'occuper d'une manière quelconque, fut cause que je consacrai à cet ouvrage une semaine entière, jusqu'à ce qu'il me fût devenu tout-à-fait impossible d'en supporter davantage la lecture. Lorsque je me livrais au sommeil, je sentais l'influence que le livre de la nonne d'Agrada produisait sur mon esprit, affaibli d'ailleurs par la mélancolie et la mauvaise nourriture. Je ne pouvais m'empêcher le matin de rire en me rappelant mes rêves fantastiques, et qu'il me prenait envie de les écrire. Peut-être que si j'avais eu du papier, de l'encre et des plumes, il serait sorti des Plombs un livre bien plus romanesque encore que celui qu'avait eu l'attention de m'envoyer Sa Grâce le *Secretario*.

J'ai reconnu depuis ce tems-là l'erreur de

ceux qui nous parlent de la force de l'esprit humain. Elle est excessivement bornée; et même si l'homme voulait s'observer attentivement, il découvrirait en lui plus de faiblesse que de fermeté. Quoique le délire soit rare, je vis par moi-même qu'il faut un rien pour porter le désordre dans notre imagination. Notre raison ressemble à la poudre à canon, si facile à enflammer, mais qui, pour prendre feu, a cependant toujours besoin d'une étincelle. On pourrait encore la comparer à un verre fragile, qui s'il ne se brise pas de lui-même, n'a besoin que d'un choc ou d'un froissement. Un livre comme celui de la nonne Marie d'Agrada était, sans doute, capable de faire perdre la raison à un homme; mais il faut pour cela, que, comme moi, il ait été enfermé dans les Plombs, et qu'il ait été privé de toute occupation ou de toute autre lecture pour se distraire.

Lorsqu'en 1767 je partis de Pampelune pour Madrid, mon conducteur s'arrêta pour dîner dans une petite ville de Castille, dont

l'extérieur repoussant et attristant m'engagea à lui demander le nom. Quelle fut ma surprise en lui entendant dire que nous étions à Agrada ! C'était là que le singulier ouvrage de cette religieuse avait été composé. J'en parlai avec un vieux prêtre qui me fit voir l'endroit même où il avait été écrit, en m'assurant que le père, la mère et la sœur de l'auteur étaient morts en odeur de sainteté.

Au bout de neuf jours je n'eus plus d'argent. Laurent m'ayant demandé à qui il devait s'adresser pour m'en procurer, je répondis laconiquement : à personne. Mon silence et ma réserve déplurent extrêmement à cet homme bavard et cupide. Le jour suivant il fut obligé de m'annoncer que le tribunal avait fixé ma dépense à cinquante sous par jour. Laurent était chargé de recevoir pour moi cet argent, de l'employer à mes besoins et de m'en rendre compte chaque mois; et il m'était permis de disposer des épargnes que je pourrais faire. Je demandai à lire deux fois par semaine la ga-

zette de Leyde, mais il me dit qu'on ne la donnait pas aux prisonniers. Soixante-quinze livres par mois dépassaient de beaucoup mes besoins, car j'étais à peine capable de prendre quelque nourriture. La chaleur insupportable de la saison et surtout la faim que l'on m'avait fait éprouver si long-tems, m'avaient jeté dans une complète faiblesse. La terrible canicule était arrivée et les rayons du soleil en dardant perpendiculairement sur la toiture en plomb de ma prison, en avaient changé l'atmosphère en une véritable fournaise. Pendant tout le long du jour je restais complétement nu; et la sueur qui de tous côtés ruisselait de mon corps, tombait à droite et à gauche de mon fauteuil. Je fus vers le même tems attaqué de coliques abdominales, dont jamais je n'ai pu me débarrasser. Comme elles ne sont guère communes que dans les hautes classes de la société, dix ans plus tard j'en reçus des félicitations et des complimens à Pétersbourg. Dans cette ville on ne souffrait même pas que je m'en plaignisse. La même chose, à peu

près, m'arriva à Constantinople au sujet d'un rhume de cerveau dont je me plaignais en présence d'un Turc. Il ne me répondit rien, mais pensa, sans doute, qu'un chien comme moi était indigne d'une telle maladie.

De violens frissons ne tardèrent pas à m'annoncer que j'avais la fièvre. Je restais dans mon lit et gardai le silence ; mais, quand au bout du troisième jour, Laurent s'aperçut que je n'avais pas seulement touché à ma ration, il me demanda comment je me portais.

— Bien, répondis-je.

— Non, me répliqua-t-il, car vous ne mangez point. Vous êtes malade. Hé bien ! admirez la générosité et la bienfaisance du Tribunal, vous aurez médecin, chirurgien et des médicamens sans qu'il vous en coûte rien.

Il revint trois heures après, tenant à la main une torche allumée et précédant un homme qu'à son air sérieux je reconnus pour être un médecin. Depuis trois jours la fièvre la plus violente ne m'avait pas quitté

un seul instant. Le docteur se mit à me questionner; mais je lui répondis que j'avais l'habitude de ne parler au médecin et au confesseur que sans témoins. Laurent reçut alors du médecin l'ordre de s'éloigner; mais il s'y refusa. Le docteur me quitta en déclarant que j'étais en danger de mort; c'était justement ce que je demandais, car je trouvais une espèce de satisfaction à faire peser sur mes tyrans les conséquences de leur barbare conduite envers moi.

Quatre heures après, j'entendis de nouveau le bruit des verroux et je vis bientôt le médecin entrer seul dans ma prison tenant une lumière à la main. Laurent, que je détestais depuis qu'il m'avait expliqué l'usage du collier de fer, resta dehors à l'attendre. Mes forces étaient tellement épuisées que pour la première fois je me sentis véritablement calme. Quand on est très-malade, l'ennui cesse d'être un tourment.

Je n'eus besoin que d'un petit quart d'heure pour instruire le médecin de tout ce qui avait rapport à l'état dans lequel il me voyait.

— Bannissez la tristesse, si vous voulez guérir, me dit-il.

— Je lui répondis qu'il n'avait qu'à écrire une recette pour cela et la remettre ensuite au seul apothicaire qui pût la préparer. C'est, ajoutai-je, au signor Cavalli que je suis redevable de cette indisposition pour m'avoir envoyé certains livres qui ont enflammé mon imagination, et lui seul peut me guérir.

— Il serait, en effet, possible que votre fièvre et vos coliques vinssent de cette lecture. Je reviendrai vous voir.

Le docteur se mit ensuite à m'apprêter lui-même une limonade dont il m'ordonna de faire un fréquent usage, et il se retira. Je passai la nuit assez tranquillement au milieu de rêves mystiques et exaltés.

Le lendemain le même médecin entra chez moi deux heures plus tard que de coutume; il était accompagné par Laurent et par un chirurgien qui me fit une saignée : il me donna une médecine qu'il me dit de prendre le soir, et une potion renfermée dans une

bouteille. Il avait obtenu pour moi la permission de coucher dans le grenier où la chaleur n'était pas aussi accablante. Mais je renonçai à cette faveur, à cause des rats qui seraient venus, à coup sûr, jusque dans mon lit. Le docteur plaignit ma misère et me dit qu'ayant représenté à Cavalli les suites de mes lectures, celui-ci m'avait promis d'autres livres; qu'en attendant il avait pris sur lui de m'apporter *Boetius*. Je le remerciai et ajoutai, qu'à mon avis, cet auteur pouvait rivaliser avec Sénèque.

Après quatre visites de mon médecin, mon état commença à s'améliorer et je recouvrai l'appétit. Au commencement de septembre je me trouvais presqu'entièrement rétabli, et je ne souffrais plus que de la chaleur, de la vermine et de l'ennui. Il m'était insupportable de ne lire jamais que Boetius. Laurent me dit un jour, pendant que l'on faisait mon lit et qu'on le secouait pour en chasser les innombrables puces qui me dévoraient, que je pouvais me laver les mains et la figure, en dehors de mon cachot. C'était

une grâce véritable et j'en profitai, durant les huit à dix minutes que l'on m'accorda, pour me promener avec vitesse en long et en large. J'effrayais par là les rats qui disparaissaient pour quelques instans. Laurent me remit son mémoire, le jour même où il m'annonça ce léger adoucissement à mes peines : il avait à me rendre trente livres environ ; cependant je ne pouvais pas exiger qu'il les remît entre mes mains. Je lui abandonnai cet argent en le priant de l'employer à faire dire des messes à mon intention. Mon homme me remercia comme s'il eut été le prêtre chargé de les dire. A la fin de chaque mois, je continuai de lui laisser l'excédent de ma dépense ; cependant il ne me présenta jamais la quittance d'aucun prêtre ; et c'est probablement un des moindres crimes de Laurent d'avoir mis cet argent en poche.

Je continuai à rester dans cet état, espérant toujours retourner dans peu chez moi. Il se passait à peine un soir que je ne me misse au lit sans avoir une espèce de certitude qu'on viendrait le lendemain matin m'an-

non[illegible]r que j'étais libre. Voyant enfin mes espéra[illegible]ces toujours déçues, il me vint à l'idée que l'on avait fixé une époque déterminée à ma détention, et je commençai à m'imaginer que ce devait être le 1^er^ octobre, jour où entraient en fonctions les nouveaux inquisiteurs. J'expliquai ainsi ma non-comparution devant le Secretario. Il me semblait que, différemment, il m'aurait fait paraître devant lui pour me convaincre de mon crime et m'annoncer mon châtiment. Tout me paraissait donc jusqu'alors dans les règles et naturel; mais ces conjectures étaient fausses, car sous les *Plombs* l'on ne suit aucune règle. Je m'imaginai donc que les inquisiteurs avaient reconnu, en même tems que mon innocence, les torts dont ils s'étaient rendus coupables envers moi, et qu'ils ne me détenaient encore que pour la forme et pour ménager leur réputation; enfin, qu'ils me feraient remettre en liberté aussitôt que cesseraient leurs fonctions. Je me sentis même à la suite de ces réflexions, disposé à leur pardonner et à oublier l'injure qu'ils

m'avaient faite. Pourraient-ils, disais-je, me laisser ici, et me faire juger par leurs successeurs, auxquels ils n'auraient à présenter aucune charge contre moi? Il m'était impossible de penser qu'ils eussent signé mon jugement, et m'eussent déjà condamné sans me présenter ma sentence et me faire connaître mon crime.

Toutefois, ce raisonnement était vicieux à l'égard de l'inquisition d'État. Tout citoyen est criminel par cela seul que ce tribunal le traite comme tel. Alors à quoi bon lui parler? A quoi bon lui annoncer la nouvelle accablante de sa condamnation? Ses aveux sont superflus : qu'on lui laisse donc l'espérance. Le tribunal seul juge et condamne. Le coupable, à ses yeux, est une machine inutile et dont la présence n'est nullement nécessaire.

Je connaissais déjà en partie les usages du colosse aux pieds duquel j'étais enchaîné; mais il est ici-bas de ces choses que l'on ne sait bien que lorsqu'on en a fait l'expérience.

Je passai la nuit du dernier jour de septembre sans pouvoir fermer l'œil un seul in-

stant; brûlant d'impatience de voir arriver le jour suivant, persuadé que celui où expiraient les pouvoirs des hommes impitoyables qui m'avaient jeté dans les fers, devait être aussi celui où je sortirais de prison. Ce jour tant désiré arriva enfin, et Laurent vint, comme de coutume, m'apporter ma ration, mais sans rien m'annoncer. Je passai cinq à six jours de suite dans le plus violent désespoir, et commençai à croire que, par des motifs qu'il m'était impossible de m'expliquer, on m'avait condamné à une prison perpétuelle. Cette horrible pensée ne put m'arracher qu'un sourire; je savais trop bien que je ne tarderais pas à tout tenter, à risquer ma vie même, pour recouvrer ma liberté; que, si l'on me tuait, mon but n'en serait pas moins atteint.

Deliberatâ morte ferocior. Je résolus vers le commencement de novembre d'employer la violence pour sortir d'un lieu où l'on me retenait par la force. Cette pensée fut dès-lors la seule qui m'occupât. Je commençai à réfléchir et à songer aux moyens propres à

exécuter une entreprise, tentée déjà sans doute avant moi, mais dans laquelle personne n'avait réussi. Un événement singulier me découvrit le même jour le triste état de mon âme.

J'étais dans mon cachot, les yeux tournés vers la fenêtre, regardant machinalement l'énorme traverse dont j'ai déjà parlé; Laurent et deux guichetiers venaient de me quitter, quand tout à coup je vis que cette grosse poutre, non-seulement remuait, mais même inclinait fortement vers le côté droit, et qu'elle reprenait sa place comme par un mouvement de réaction. Je perdis au même instant l'équilibre, et m'aperçus de suite que cette commotion devait avoir été produite par un tremblement de terre. Les guichetiers effrayés eurent la même pensée. Tout joyeux d'un semblable événement, je m'efforçai de garder le silence; mais, une nouvelle secousse s'étant encore fait sentir au bout de cinq minutes, je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Un altra, un altra, gran Dio! ma piu forte!*

encore une, encore une, grand Dieu! mais plus forte!) Ces paroles épouvantèrent les guichetiers, qui crurent entendre les blasphèmes d'un insensé et s'enfuirent à toutes jambes. Lorsqu'ensuite la réflexion me revint, je sentis, qu'entre les possibilités diverses qui pouvaient amener ma délivrance, j'avais dans ce moment-là compté sur celle de la destruction du palais du Doge. Je m'étais imaginé que cet édifice serait renversé de fond en comble, et que sa chute me transporterait, sain et sauf, sur le beau pavé de la place Saint-Marc sans avoir souffert de l'écroulement de ses décombres, C'est ainsi que la raison et l'entendement commençaient chez moi à s'affaiblir et à s'égarer. La commotion physique que l'on ressentit ce jour-là à Venise, provenait de l'horrible tremblement de terre qui, le même jour et à la même heure, détruisit une grande partie de la ville de Lisbonne.

Pour bien comprendre quels pouvaient être les moyens de s'échapper d'une prison

comme la mienne, il faut préalablement faire une exacte description des lieux.

Les cachots destinés aux prisonniers d'État sont placés sous les combles du palais du Doge, dont la toiture n'est ni en ardoises ni en tuiles, mais en lames de plomb de deux pieds carrés sur une ligne d'épaisseur : de là le nom de *Plombs* affecté à ces prisons. On n'y arrive que par la porte du palais, ou bien par ces longues galeries que l'on m'avait fait traverser; et, en montant, l'on passe près de la salle du conseil des inquisiteurs d'État. Le secrétaire seul en a la clé; et le geolier doit chaque matin la lui remettre, après avoir fait sa ronde chez les prisonniers. Ces dispositions ont été prises, parce que le conseil des Dix s'assemble à une heure plus avancée dans une pièce voisine, appelée *Bussola;* et pour empêcher aux geoliers de passer et repasser dans le local où se rendent les personnes qui ont quelque chose à faire avec ces magistrats.

Les prisons occupent les deux côtés oppo

sés du bâtiment; trois d'entre elles, dont la mienne était de ce nombre, sont à l'ouest, et quatre autres à l'est. De ce côté, la gouttière se prolonge le long de la cour intérieure, tandis que de l'autre elle suit le canal appelé *rio di palazzo;* les cachots y sont clairs, et l'on peut s'y tenir debout. Il n'en est pas ainsi de mon côté, dont on appelle les cachots *Trave*, à cause de la traverse qui masque les fenêtres. Le plancher de ma prison devait être le plafond de la salle des inquisiteurs, qui ne se réunissent d'ordinaire que le soir, après la séance du conseil des Dix, dont tous trois font partie.

Je savais tout cela fort exactement, et cette connaissance des localités servit à me mettre à même de former le seul plan d'évasion susceptible d'être couronné par le succès. Il consistait à creuser le plancher de ma prison; mais il était nécessaire pour cela d'avoir des outils; et comment s'en procurer dans un lieu où toute communication avec un tiers était impossible? On ne permettait

ni les visites ni les lettres. Je n'avais pas d'argent pour corrompre un des guichetiers. En supposant même que le geolier et ses deux acolytes eussent bien voulu se laisser étrangler, encore n'avais-je point d'armes. D'ailleurs, il en restait toujours un quatrième en faction à la galerie fermée; pour sortir, ils étaient eux-mêmes obligés de donner le mot d'ordre, sans quoi celui-ci se gardait bien d'ouvrir la porte.

La fuite était donc ma seule ressource, et toutes mes pensées se fixèrent bientôt sur cette idée. Comme je ne voyais rien dans *Boetius* qui y eût rapport, je cessai cette lecture et ne m'occupai plus désormais que des moyens de me mettre en liberté. Ce n'était donc qu'à force de réflexion que je pouvais espérer les trouver. Depuis longtems j'étais convaincu que lorsqu'un homme se propose un but quelconque et s'en occupe exclusivement, il finit par l'atteindre en dépit de tous les obstacles, pourvu qu'il soit jeune et ne néglige point de profiter de

l'instant favorable pour exécuter son entreprise; car, dès que l'homme a atteint l'âge que la fortune cesse ordinairement de favoriser, il ne parvient jamais à rien; et, sans son assistance, tout n'est que vanité dans les espérances des mortels.

Vers le milieu de novembre, Laurent m'annonça que *messer grande* avait arrêté un autre criminel d'État, et que le nouveau *circonspétto*, le secrétaire d'État Businello, ayant destiné à ce prisonnier le plus mauvais de tous les cachots, je l'aurais pour compagnon. Il m'assura qu'il avait représenté au secrétaire que je regardais comme une haute faveur d'être enfermé seul; mais que celui-ci lui avait répondu, qu'après les quatre mois que je venais de passer ici, je devais, à coup sûr, être devenu plus sage. J'appris cette nouvelle avec tout autant de plaisir que celle de la mutation opérée dans le secrétariat. Pietro Businello était un brave homme, que j'avais connu à Paris lorsqu'il se rendait à Londres en qualité d'envoyé de la république.

Une heure après que la *terza* (1) eut sonné, j'entendis le bruit des verroux et vis arriver Laurent avec deux guichetiers qui amenaient un jeune homme fondant en larmes. On l'enferma avec moi et l'on s'éloigna sans dire un seul mot. J'étais étendu sur mon lit dans l'alcôve, de sorte que le nouveau venu ne pouvait pas me voir : sa surprise me divertit. Etant assez heureux pour n'avoir que cinq pieds, il pouvait se tenir partout debout. Il considéra attentivement mon fauteuil, qu'il crut être destiné à son usage, et aperçut ensuite mon *Boetius*. Il sécha aussitôt ses larmes et l'ouvrit, mais le referma bientôt après, chagriné, probablement, de ne trouver qu'un ouvrage latin. Il se dirigea ensuite vers l'autre côté du cachot et parut étonné d'y trouver des effets d'habillement. En s'approchant de l'alcôve, il crut, sans doute, y apercevoir un lit, voulant apparemment s'en convaincre,

(1) Tierce, l'une des heures canoniales.

étendit ses mains et me toucha. Cet homme aussitôt me demanda excuse, je lui répondis de s'asseoir et notre connaissance se trouva faite.

Qui êtes-vous? lui dis-je.

— Je suis de Vicence et m'appelle Maggiorin. Mon père, qui est cocher dans la maison des Poggiano, me garda chez lui jusqu'à l'âge de onze ans pour m'apprendre à lire et à écrire; il m'envoya ensuite chez un perruquier où je restai cinq années, et où j'appris complétement l'art de coiffer. Je devins ensuite valet de chambre du comte de ***. Il y avait deux ans que j'étais à son service lorsque sa fille unique sortit du couvent. En coiffant cette jeune personne, je me pris pour elle d'une violente passion, qu'elle ne tarda pas à partager; nous nous fîmes dans la suite une promesse de mariage. La jeune comtesse, âgée comme moi de dix-huit ans, devint enceinte. Une servante découvrit notre intrigue et l'état dans lequel se trouvait sa maîtresse. Elle la prévint que sa conscience l'obligeait à tout ré-

véler au comte; alors la jeune comtesse parvint à lui faire garder le silence en lui donnant l'assurance qu'elle révélerait tout elle-même à son confesseur la semaine suivante. Au lieu de le faire, l'infortunée eut recours à moi, et nous convînmes de prendre la fuite. Elle s'était pourvue d'une somme d'argent considérable, ainsi que des diamans de sa défunte mère, résolus, tous les deux, de partir la nuit même et de nous diriger sur Milan. Mais après le dîner, le comte m'appela auprès de lui et me remit une lettre que je devais porter sur-le-champ à Venise, à la personne à qui elle était adressée. Il me parla avec tant de calme et de bienvaillance, qu'il me fut impossible de rien soupçonner. J'allai prendre mon manteau et dis, en passant, adieu à mon amie; je la prévins que cet accident était indifférent en lui-même, parce qu'à coup sûr elle me reverrait le lendemain. Cependant je fus sur le point de se trouver mal. A peine fus arrivé à Venise que je portais la lettre à son adresse. Il me fallait attendre la réponse:

à peine l'eus-je reçue, qu'au moment même où je me rendais à l'auberge pour prendre un peu de nourriture et m'en retourner, des sbires m'ont arrêté et conduit au corps-de-garde, où je suis resté jusqu'à ce que l'on m'ait amené ici.

Maggiorin termina son récit en me disant : je crois, Monsieur, que je puis en tous cas considérer la jeune comtesse comme mon épouse.

— Vous vous trompez, répondis-je.

— Mais pourtant la force de la nature....

— La nature, quand on l'écoute, vous conduit de folie en folie jusqu'aux Plombs.

— Je me trouve donc aux Plombs?

— Mais, oui, tout comme moi.

A ces mots il se mit à pleurer amèrement. C'était un homme agréable, sincère, mu par des sentimens honorables, et, de plus, amoureux fou. Je ne pouvais, dans le fond de mon cœur, m'empêcher de pardonner à la jeune comtesse; mais il m'était impossible de ne pas condamner l'imprudence du père. Pourquoi aussi ne faisait-il pas coiffer sa fille

par une femme? toutes les plaintes de ce pauvre diable, toutes les larmes qu'il versait, n'avaient d'autre objet que la comtesse et m'inspirèrent de la compassion pour son sort. Il croyait qu'on reviendrait lui apporter un lit et à manger. Je le détrompai, lui offris de partager ma ration, mais il ne put rien prendre. Pendant toute la journée, il ne fit que pleurer et se lamenter sur son malheur, et surtout à déplorer de ne pouvoir aller au secours de sa maîtresse dont le sort lui était inconnu. Je trouvai sa faute tout-à-fait excusable, et je me persuadai même que si les inquisiteurs avaient pu, sans être vus, entendre tout ce que me disait ce pauvre diable, ils l'auraient non-seulement remis en liberté, mais lui auraient même fait épouser sa maîtresse. Peut-être auraient-ils aussi incarcéré à sa place M. le Comte de ***, pour lui apprendre à trop approcher le feu d'une botte de paille. Je lui donnai mon matelas; car malgré la grande propreté de sa personne, je craignais trop les rêves fantastiques de l'amant pour me risquer à parta-

ger mon lit avec lui. Au reste, il ne comprenait pas plus l'étendue de sa faute que la nécessité où s'était trouvé le père de la comtesse, de le faire punir pour sauver l'honneur de sa famille.

Le lendemain on apporta au nouveau prisonnier une paillasse et à manger pour les quinze sous que lui accordait la pitié du Sénat. Je dis alors à Laurent que ma portion pouvant facilement suffire à deux personnes, il n'avait qu'à employer l'argent que le Sénat avait accordé à Maggiorin pour faire dire trois messes par semaine à son intention. Laurent s'en chargea volontiers et félicita le nouveau prisonnier de m'avoir pour compagnon. Il nous accorda, en outre, la permission de nous promener tous les jours pendant une demi-heure dans la galerie. Ma santé gagna beaucoup à cet exercice, et il eut encore pour avantage de favoriser le plan d'évasion que je ne mûris cependant que onze semaines après.

Je trouvai, à l'extrémité de ce magasin de rats, quelques vieux meubles et un tas

de paperasses dispersées par terre, à droite et à gauche de deux grandes caisses. J'en pris quelques feuilles pour m'amuser à les lire. C'étaient des pièces de procédure criminelle, dont la lecture ne manquait pas d'intérêt, et qui devaient, dans leur tems, avoir été cachées soigneusement à tous les yeux, comme le secret le plus important. Je distinguai parmi ces meubles et ustensiles, une bassinoire, une poêle, une pelle à feu et des pincettes, un vieux chandelier, un pot de terre et une seringue en étain. Il était à présumer qu'un prisonnier avait eu autrefois la permission de se servir de tous ces objets. Je remarquai, en outre, un verrou de la grosseur de mon pouce et long d'un pied et demi. Mais je ne touchai à rien, l'heure n'étant pas encore arrivée de fixer mon attention sur le parti que je pourrais tirer de tout cela.

Vers la fin du mois, mon camarade me fut enlevé un beau matin. Laurent m'apprit qu'on l'avait relégué dans les prisons appelées *Li quattri*. Elles se trouvent dans l'inté-

rieur du bâtiment et sont également à la disposition des inquisiteurs d'État. Ceux qui y sont renfermés jouissent de l'avantage de pouvoir appeler les guichetiers quand ils en ont besoin. Elles sont obscures, à la vérité, mais elles sont éclairées par des lampes. Comme tous les murs sont en marbre, on n'y craint point le feu. J'appris long-tems après que le pauvre Maggiorin y avait passé cinq ans, et qu'ensuite on l'avait envoyé passer dix autres années à Cerigo; j'ignore s'il est mort actuellement. Ce ne fut qu'après avoir perdu l'agrément de sa société que je pus en sentir tout le prix. Abandonné à moi-même, je tombai de nouveau dans la tristesse; cependant on ne me retira point la permission de me promener dans les galeries et j'examinai tout ce qu'elles renfermaient. Je trouvai, dans l'une des caisses, du papier blanc, ou écrit, du carton, des plumes d'oie et de la ficelle: l'autre caisse était fermée. Un morceau de marbre noir et poli, d'un pouce d'épaisseur, de six de long et de trois de large, excita mon atten-

tion. Je l'emportai avec moi sans dessein et le cachai dans ma prison sous mes chemises.

Huit jours après le départ de Maggiorin, Laurent me dit qu'il croyait que l'on me donnerait bientôt un camarade. Ce Laurent, bavard si jamais il en fut, commençait à perdre patience de ce que je ne lui adressais point de questions. Il eût été de son devoir de modérer cette impatience et de la vaincre, mais ne pouvant, vis-à-vis de moi, faire étalage de discrétion, il vint à penser que je ne m'abstenais de le tenter que parce que je supposais qu'il n'avait rien à m'apprendre. Son amour propre se sentait blessé d'une telle supposition; et pour me prouver que je me trompais, il m'apprenait souvent des choses que je ne lui avais pas demandées. Ainsi, il me dit un jour qu'il était probable que je serais maintenant plus souvent en compagnie, parce qu'il y avait déjà deux détenus dans chacune des six chambres, et que parmi eux il ne s'en trouvait aucun qui pût être renfermé dans les *Quattri*. Comme il y eut

après ces mots une longue pause, voyant que je ne lui demandais pas quelle différence existait entre ces prisons, il me l'expliqua lui-même en ces termes : les *Quattri* renferment des gens de toute espèce, dont le jugement est déjà prononcé, quoiqu'ils doivent toujours l'ignorer. Quant aux prisonniers détenus dans les Plombs et commis à ma surveillance, ce sont tous gens de distinction, dont on ne saura jamais quel a été le crime. Si vous saviez, Monsieur, quelles sont les personnes qui partagent votre sort, vous seriez étonné. On m'a bien dit que vous étiez un homme d'esprit et instruit ; mais, permettez-moi de le dire, on ne vous met pas ici pour votre esprit. Songez donc un peu, cinquante sous par jour, ce n'est pas une bagatelle au moins! un bourgeois de la ville ne reçoit que trois livres, un noble quatre et un comte étranger huit. Je le sais d'autant mieux que tout cela me passe par les mains.

Mon homme se mit ensuite à me faire l'éloge de son caractère ; mais je remarquai que

toutes ses vertus étaient négatives. Je ne suis, me disait-il, ni fripon, ni traître, ni menteur, ni avare, ni intrigant, ni brutal, comme mon prédécesseur ; si je bois de tems à autre quelques chopines de trop, cela ne me rend au fond que meilleur homme. Mon père aurait dû m'envoyer à l'école apprendre à lire et à écrire ; et peut-être maintenant serais-je devenu *messer grande*. Mais ce n'est pas ma faute. M. André Diedo fait quelque cas de moi ; ma femme, qui n'a que vingt-quatre ans et qui vous apprête votre manger, peut l'aller voir quand elle veut, sans se faire annoncer, et même lors qu'il est encore couché. C'est une faveur qu'il n'accorde pas même à un sénateur. Je vous réponds que tous les nouveaux venus seront envoyés chez vous, mais qu'ils n'y resteront que peu de tems ; car dès que le *Secretario* a appris d'eux-mêmes ce dont il s'agit, il les envoye, suivant qu'ils l'ont mérité, ou aux *Quattri*, ou dans quelque fort, ou dans le Levant ; ou bien, si c'est un étranger, il le fait conduire jusqu'aux frontières de la

république; car le gouvernement ne se croit pas en droit de juger les sujets d'un autre état, quand ils ne sont pas au service de Venise. La clémence du tribunal est sans pareille : aucun tribunal, au monde, ne traite les détenus avec autant de compassion. On trouve cruelle la défense qui leur est faite de lire, d'écrire ou de recevoir des visites. Je regarde cela comme une sottise, car avec ces choses-là, on ne fait que perdre son tems. Vous me direz, peut-être, que vous n'avez rien à faire, mais c'est ce qu'on ne peut pas dire de nous autres.

Telle fut à peu près la première conversation dont cet homme m'honora. Elle ne laissa pas de me divertir; je remarquai combien il serait plus bas et plus méprisable avec moins de bêtise, me proposai de tirer parti de sa stupidité.

On m'amena dès le lendemain un nouveau compagnon, à l'égard duquel on observa le même traitement qu'avait éprouvé Maggiorin le jour de son arrivée. Cette nouvelle compagnie me donna lieu d'ob-

server que j'avais besoin d'une seconde cuiller d'ivoire, car on ne lui donna rien à manger le premier jour, et je fus obligé de le traiter.

Le nouveau venu, auquel je me montrai sur-le-champ, me fit une profonde révérence. Ma barbe, qui avait déjà plus de quatre pouces de longueur, lui en imposait plus encore que l'élévation de ma taille; car bien que Laurent me laissât de tems à autre une paire de ciseaux pour me couper les ongles, il était strictement défendu de se raser; mais on finit par s'accoutumer à tout.

Mon nouveau compagnon était un homme d'une cinquante d'années. Il était à peu près de ma taille, mais maigre et un peu courbé. Il avait une grande bouche qui en s'ouvrant laissait apercevoir de grandes dents bien noires. Au-dessus de ses petits yeux bruns s'étendaient en arc des sourcils épais et plus rouges que blonds. Sa perruque ronde et noire avait une forte odeur d'huile; son habit était d'un drap gris très-grossier.

Quoiqu'il eût accepté mon dîner, il fit

cependant le réservé et ne souffla pas le mot de toute la journée. Je fis de même de mon côté. Mais le lendemain il changea de système. On lui apporta de bonne heure un assez bon lit, qui lui appartenait, et quelques effets dans un sac. Le geolier lui demanda de l'argent pour son dîner.

— Je n'ai pas un sou.

— C'est bon. Vous allez recevoir tout à l'heure une livre et demie de biscuit de mer et de l'eau délicieuse.

On lui apporta, en effet, sa ration peu d'instans après. Laurent s'éloigna ensuite et me laissa seul avec ce fantôme.

Un profond soupir que je l'entendis pousser excita ma compassion. Ne soupirez pas, Monsieur, lui dis-je, vous mangerez avec moi; mais je crois que vous avez eu grand tort de venir ici sans argent.

— J'en ai, mais je me garderais bien de le dire à ces misérables.

— La belle prudence! elle vous met au pain et à l'eau. Oserai-je vous demander si

vous connaissez le motif de votre emprisonnement?

— Oui, Monsieur, je le connais, et pour vous en convaincre, je vais vous en faire le récit en peu de mots.

« Je m'appelle Squaldo Nobili; je suis le fils d'un paysan qui me fit apprendre à lire et à écrire, et à sa mort il me laissa une petite maison et quelques arpens de terre. Mon bien était situé dans le Frioul à peu de distance d'Udine. Les fréquentes inondations d'une petite rivière, que l'on appelle le Corno, et qui bordait ma petite propriété, m'engagèrent, il y a six ans, à la vendre et à venir m'établir à Venise. On me compta huit cents livres en bel et bon argent. J'avais entendu dire que, dans la capitale de notre glorieuse république, chacun jouissait d'une liberté convenable, et qu'un homme économe, possédant un capital comme le mien, pouvait y vivre fort à son aise, en prêtant sur gages. Je comptai sur ma sévère économie, sur ma prudence et mes talens pour me tirer d'affaire, et j'embrassai ce métier.

Je louai une petite maison près du canal Reggio et la meublai. Comme je n'ai pas de famille et que je vis d'une manière fort tranquille, je suis parvenu à amasser un capital de dix mille livres que j'étais sûr de décupler en peu d'années. Un jour je prêtai deux sequins à un juif sur quelques livres richement reliés, et trouvai parmi ces livres *la Saggezza di Charron*. Je n'avais jamais aimé la lecture et n'avais guère lu que ce qui a rapport à notre divine religion. Mais ce livre de la sagesse me fit concevoir combien on est heureux quand on sait lire. Ce livre, que peut-être vous ne connaissez pas, n'a pas son pareil. Dès qu'on a lu celui-ci, tous les autres deviennent superflus. Il renferme tout ce que l'homme a besoin de savoir. Il détruit chez lui tous les préjugés, ceux même qu'il a sucés avec le lait, et le débarrasse de tout souci d'un autre état après sa mort. Il lui ouvre les yeux, lui montre le chemin du bonheur et le rend sage. Cherchez à vous le procurer, et traitez

d'imbécillesceux qui vous diront que la lecture en est défendue. »

Ce peu de mots suffit pour me faire apprécier l'individu avec lequel je me trouvais. Charron ne m'était pas inconnu, bien que j'ignorasse qu'il y eût une traduction italienne de ses ouvrages. Mais que ne traduit-on pas à Venise? Charron, grand admirateur de Montaigne, crut devoir encore enchérir sur son modèle, bien qu'il ne l'ait pas même atteint. Il coordonna un grand nombre de matériaux rassemblés par ce grand homme, sans beaucoup de méthode, et qui tels qu'ils étaient ne pouvaient point blesser la censure. Mais Charron, prêtre et théologien, fut puni. Il est peu de personnes qui aient lu son ouvrage, et l'imbécille de traducteur italien n'en a même pas compris le titre : il eût dû le traduire par *la Sapienza*, quoique l'auteur ait eu l'audace de l'intituler comme le livre de Salomon. Mon compagnon d'infortune continua en ces termes:

» Quand Charron m'eut ôté toutes les

idées fausses et tous les préjugés que j'avais eus auparavant, je donnai à mon petit négoce une direction telle que bientôt je me vis en possession de neuf mille sequins. N'en soyez pas surpris. Notre ville est riche; et par conséquent le jeu, les excès de tout genre et la fainéantise y sont des maladies endémiques. De là de pressans besoins d'argent dont un homme sage et prudent sait faire son profit.

» Il y a trois ans, un certain comte Serimon fit ma connaissance. Il savait que mes affaires allaient à merveille; il me pria de lui prendre cinq cents sequins, de les employer dans mes opérations, à condition de lui abandonner la moitié des profits. Il exigea que je lui signasse une reconnaissance par laquelle je m'engageais à lui payer cette somme quand il le désirerait. A la fin de l'année, je lui comptai soixante-quinze séquins d'intérêt, à raison de 15 pour 100. Il m'en donna quittance, mais parut cependant fort mécontent. Il avait bien tort, car son argent n'était même pas sorti de ma caisse. A la fin de

la seconde année je lui donnai la même somme et encore par pure générosité. Mais nous entrâmes en discussion, et Serimon exigea que je lui rendisse son argent. Je lui répondis que je déduisais sur la somme le cent cinquante sequins qu'il avait déjà reçus. A ces mots il entra en fureur, et m'assigna pour le paiement de la somme totale. Un habile procureur se chargea de mon affaire et la fit traîner en longueur. Enfin on me proposa, il y a trois mois, un compromis que je refusai d'accepter. Mais craignant qu'on ne voulût employer contre moi la violence, je m'adressai à l'abbé Giustiniani, chargé d'affaires du comte de Montalègre, ambassadeur d'Espagne. Celui-ci me loua une petite maison dans un endroit de la ville où l'on est à l'abri de toute surprise. Cependant je m'étais décidé à rendre au comte Serimon son argent, me contentant de rabattre cinq sequins en dédommagement des frais de procédure qu'il m'avait occasionnés. Mon avocat vint donc me trouver, il y a huit jours, avec celui du comte. Je leur fis voir un sac de

deux cents sequins que je consentais à leur payer, mais bien décidé à ne pas y ajouter un denier. Ils me quittèrent tous deux fort mécontens, et trois jours après Giustiniani m'apprit que l'ambassadeur avait trouvé bon de permettre à l'inquisiteur de faire perquisition dans son palais. Je ne croyais pas que cela fût possible : cependant après avoir mis mon argent en sûreté, je me préparai à recevoir la visite du *messer grande*. Il arriva, en effet, le lendemain à la pointe du jour, me somma de lui compter trois cents cinquante sequins, et sur ma réponse que je n'avais pas un sou, m'emmena avec lui. »

Quand il eut terminé son récit, je me livrai à des réflexions sur la friponnerie de l'individu que l'on m'avait donné pour compagnon, et sur l'honneur qu'il avait cru me faire en me racontant son histoire, persuadé que je m'empresserais de donner des éloges à sa manière d'agir. Toutes les impertinences que me débita cet animal pendant les trois jours qu'il resta avec moi, et en s'appuyant continuellement de

l'autorité de Charron, me confirmèrent la vérité et la justesse du proverbe : *Dieu vous garde d'un homme qui n'a lu qu'un seul livre.* Charron avait rendu ce fesse-mathieu, athée, et celui-ci se croyait par cela seul un esprit supérieur. Le quatrième jour de sa détention, une heure après que la *terza* eut sonné, Laurent vint l'appeler pour paraître devant le *Secretario*. Il s'habilla en toute hâte, et mit mes souliers au lieu des siens et sans que je m'en aperçusse. Il sortit alors, et revint en pleurant au bout d'une demi-heure, tirer de ses souliers, qui étaient restés dans mon cachot, deux bourses dans lesquelles se trouvaient trois cents sequins, qu'il alla remettre au *Secretario* : il ne tarda pas à revenir encore une fois, prit son manteau et s'en alla. Laurent m'apprit qu'on lui avait donné la clé des champs. On vint le jour suivant reprendre ses effets. Je présume que la menace de la torture lui avait arraché des aveux ; ainsi la peur de ce supplice aura donc été, dans cette circonstance, de quelque utilité.

Le 1^er^ janvier 1756, je reçus un présent de nouvelle année. Laurent m'apporta une belle robe de chambre doublée en peau de renard, une couverture de soie et coton, et un sac doublé en peau d'ours pour y mettre mes pieds; car, si on étouffait en été dans ma prison, on y gelait en hiver. Laurent m'apprit que je pouvais tous les mois disposer de six sequins de plus, et acheter avec cet argent des livres et des gazettes, si cela me plaisait. Il ajouta que le présent provenait de M. Bragadio. Je lui demandai aussitôt un crayon et du papier, et écrivit ces mots : « Mes remercîmens au tribunal pour son indulgence, et à M. Bragadio pour sa bonté! »

Il faut s'être trouvé dans ma position pour comprendre les sentimens que mon âme éprouva dans ce moment. Dans l'excès de ma sensibilité, je pardonnai à mes persécuteurs leur conduite à mon égard; j'aurais même volontiers renoncé à tout projet d'évasion. Voilà l'homme, quand il est courbé sous le poids du malheur! Laurent me raconta que Bragadio était allé rendre visite

aux trois inquisiteurs, qu'il s'était jeté à leurs pieds, et qu'il les avait conjurés, en versant des larmes, de lui permettre de me donner un nouveau gage de son inébranlable attachement, si toutefois j'étais encore au nombre des vivans. Surpris et confondus de cette démarche, il leur avait été impossible de lui refuser sa demande. Je désignai sur-le-champ les livres que je voulais avoir.

Une fois, en me promenant de long en large, par une belle matinée, dans le grenier qui précédait ma prison, mes regards se dirigèrent sur la barre de fer ou verrou qui était à terre et dont j'ai déjà parlé. Je conçus l'idée qu'il me serait possible d'en faire une arme offensive et défensive; je la relevai dans cette pensée, la cachai dans mes vêtemens, et l'emportai avec moi dans ma prison. Je repris en même tems le morceau de marbre que j'avais dans le tems caché parmi mes effets, et reconnus aussitôt que c'était une pierre à aiguiser. Après l'avoir essayée avec ma barre de fer, je songeai à m'en faire une arme : malheureusement, je manquais de

tous les objets nécessaires à cette fin. Cependant, les obstacles que j'avais à surmonter ne firent qu'augmenter mon ardeur. Il me fallut travailler dans une obscurité presque complète, tenir la pierre d'une main, et, à défaut d'huile, la mouiller avec ma salive. J'employai quinze jours d'un travail assidu et non interrompu pour transformer mon verrou en un stilet octogone, et tel que le meilleur armurier n'aurait pas pu sans doute réussir à en fournir un meilleur; mais aussi il est difficile de se faire une idée de l'ennui et de la patience que me coûta ce travail, *quem siculi non invenére tyranni.* Je pouvais à peine mouvoir mon bras droit, et l'on eût dit que j'avais l'épaule démise. Ma main gauche ne formait plus qu'une énorme ampoule; cependant je ne quittai point mon ouvrage qu'il ne fût entièrement fini. Tout fier de ce chef-d'œuvre d'industrie, et encore incertain sur l'usage que j'en ferais, je ne songeai d'abord qu'à le cacher de manière qu'il pût échapper même à une perquisition. Je le mis donc dans la

paille de mon fauteuil, mais en dessous. Il était impossible de l'y trouver, à moins de savoir qu'il pouvait y être. C'est ainsi que le ciel me fournit un secours important pour une évasion qui, si elle n'est pas miraculeuse, est du moins surprenante.

Après quatre jours de mûres réflexions sur l'usage que je ferais de mon esponton, long de vingt pouces, et dont le fil aigu me convainquit de l'inutilité de la trempe, je me persuadai qu'il ne me restait d'autre ressource que de creuser un trou, sous mon lit, dans le plancher de mon cachot.

Je savais qu'au-dessous de ma prison devait se trouver la pièce où j'avais vu Cavalli; que cette chambre était ouverte tous les matins, et que, lorsque l'ouverture serait prête, je pourrais m'y laisser glisser à l'aide d'une corde faite avec mes draps, et attachée par une extrémité à mon lit. Me cachant ensuite sous la table du tribunal, je m'échapperais aussitôt qu'on ouvrirait la porte, et j'avais lieu d'espérer de me mettre en lieu de sûreté avant que l'on se fût mis à ma

poursuite; car, dans le cas même où Laurent eût laissé un sbirre en sentinelle dans cette salle, je ne m'en serais nullement déconcerté, et l'aurais tué à coups de poignard. On voit que j'avais tout prévu. Cependant il était possible que le plancher fût double, triple même, et que, pour le percer, il me fallût plusieurs mois de travail. Mais alors, comment empêcher que l'on ne balayât ma prison pendant un si long laps de tems? Le défendre eût excité des soupçons, car jusque-là j'avais toujours insisté pour qu'on la nétoyât souvent afin de détruire la vermine.

Néanmoins, je défendis que l'on balayât davantage et sans dire pourquoi. Au bout de quelques jours, Laurent voulut savoir quel était mon motif. Je lui répondis que cela faisait beaucoup de poussière et que mes poumons s'en trouvaient incommodés. Il m'observa que, dans ce cas, on pouvait arroser la pièce, mais j'insistai encore davantage, en disant que l'humidité provoquait le crachement de sang.

Une semaine après, il ordonna d'autorité qu'on balayât et qu'on sortît mon lit du cachot; il y entra lui-même avec une lumière, sous prétexte d'éclairer les balayeurs. Je vis bien que la défiance l'avait seule provoqué à prendre cette mesure, mais je fis semblant d'y être tout-à-fait indifférent.

Le lendemain, j'attendis Laurent dans mon lit, après avoir eu soin de remplir mon mouchoir de taches de sang provenant d'une coupure que je me fis au pouce. J'ai si violemment toussé, lui dis-je, que je me suis rompu une veine dans la poitrine. Voyez comme j'ai saigné! — Faites venir le médecin. — Celui-ci arriva quelques instans après, me fit saigner et m'ordonna une potion calmante. Je lui déclarai que Laurent était cause de mon accident, parce qu'il avait voulu absolument faire balayer ma chambre. Le médecin lui fit des reproches à ce sujet, et se mit à nous raconter comment un jeune perruquier mourut à la suite d'une maladie, occasionnée par la poudre qu'il avait avalée. L'anecdote faillit me faire étouf-

fer de rire; mais je me contins. Lors même que le bon docteur se serait entendu avec moi, il n'aurait jamais pu rien dire qui entrât mieux dans mes vues. A cela, Laurent répondit qu'il avait cru me rendre service, et promit que dorénavant il ne ferait plus balayer ma prison. Les guichetiers, qui étaient présens, éprouvèrent une véritable joie d'apprendre cette particularité; depuis, ils ne nettoyèrent plus que les prisons de ceux auxquels ils en voulaient.

Lorsque le médecin se fut éloigné, Laurent me demanda pardon. Il m'allégua pour excuse que tous les autres prisonniers se trouvaient bien de ce qu'on balayait leurs chambres (c'est ainsi qu'il appelait les cachots), et m'assura que, puisque la chose avait tant d'importance, il ne manquerait pas de les en informer; car, ajouta-t-il, il les traitait tous comme ses enfans.

La saignée me fit du bien. Je regagnai le sommeil et perdis mes crampes.

J'avais déjà beaucoup fait, comme on voit;

cependant le tems de se mettre à l'œuvre n'était pas encore arrivé. Le froid était si vif que j'avais de la peine à tenir mon instrument. Mon entreprise exigeait de la prudence, pour éviter tout ce qu'il serait facile de soupçonner, et en même tems de l'audace et de la persévérance pour braver et réparer les accidens fortuits qui dérangeraient ou changeraient les plans déjà arrêtés. La position d'un homme obligé d'agir de la sorte est grave; mais un calcul politique et juste apprend que, pour réussir ou parvenir à ses fins, il faut être préparé à tout et savoir tout oser.

Les longues nuits d'hiver me désespéraient; j'étais obligé de passer dix-neuf heures sur vingt-quatre dans les ténèbres; car, lorsqu'il faisait du brouillard, et cela arrive très-souvent à Venise, la lumière qui me parvenait par ma fenêtre, n'était point assez vive pour me permettre de lire. Je ne tardai donc point à retomber dans mon ancienne situation d'esprit. Celui qui s'occupe uniquement et sans cesse d'un seul et même objet, peut

tomber aisément dans la démence. Une lampe et de l'huile m'eussent rendu véritablement heureux. Après avoir bien pensé et médité, il me vint à l'idée de m'en procurer une par mon industrie. Il me fallait pour cela un vase, une mêche, de l'huile, une pierre à fusil et de l'amadou, et je ne possédais aucun de ces divers objets. Quant au vase, je me le procurai bientôt au moyen d'un pot de terre dans lequel on avait arrangé des œufs battus avec du beurre, et que je cachai parmi mes effets. Je me mis ensuite à économiser l'huile de ma salade, et fis une mêche avec du coton que je tirai de ma couverture. Enfin je prétextai un violent mal de dents, et j'en profitai pour engager Laurent à me donner une pierre à feu. Je lui fis croire qu'en la faisant dissoudre dans du vinaigre j'adoucirais l'irritation des gencives. Laurent fut lui-même présent quand je mis trois pierres à feu dans du vinaigre. La boucle de ma culotte était un briquet tout trouvé, mais le souffre et l'amadou me manquaient encore. Je m'en pro-

curai aussi à force de ruse, d'industrie et de bonheur. Une plaie, qui se fermait, me faisant éprouver d'assez vives démangeaisons, je priai Laurent de demander au médecin le moyen de les calmer. Celui-ci répondit par écrit qu'il me fallait faire diète pendant un jour, que trois onces d'huile d'amande diminueraient l'irritation de la peau, ou bien de la fleur de souffre, dont le résultat était le même; mais que ce dernier moyen thérapeutique ne serait peut-être pas sans danger. Je me moque du danger, répondis-je à Laurent; achetez l'onguent, et apportez-le-moi. Au reste, vous n'avez qu'à acheter seulement de la fleur de soufre, et je me charge d'apprêter l'onguent moi-même. Avez-vous du fil de soufre sur vous? Donnez-le-moi.

Il en tira de sa poche une assez grande provision et me la donna. Quelle douce consolation pour moi au milieu de mes misères!

Je restai trois jours entiers à réfléchir sur ce que je devais faire pour me procurer de

l'amadou. Tout à coup je me rappelle avoir recommandé dans le tems à mon tailleur de garnir d'amadou mon habit de soie au-dessous des épaules, pour préserver cette place de la transpiration. L'habit, encore neuf, était devant moi: je sentis à cet aspect mon cœur battre avec violence. Il était possible, en effet, que le tailleur eût négligé de suivre mes ordres. Je flottais entre la crainte et l'espérance; je n'avais besoin que de faire deux pas pour me débarrasser de toute incertitude; et cependant, je ne m'en sentais pas la force. Je redoutais de ne point trouver d'amadou, et d'être alors obligé de renoncer à l'espoir de m'en procurer. Enfin, je me décidai à m'avancer vers la barre de fer à laquelle mon habit était suspendu; je l'étendis, pour en arracher la toile cirée, et découvris l'amadou. Quelle joie ineffable! mon premier mouvement fut d'en rendre grâces à Dieu.

Dès que je me vis en possession de mon amadou, je versai de l'huile dans mon vase, y plaçai verticalement une mèche, et ma

lampe se trouva faite. Je me sentis flatté de n'être redevable qu'à moi-même d'avoir pu enfreindre une des défenses les plus cruelles, imposées aux prisonniers. Il n'y eut plus désormais de nuit pour moi, et je renonçai dès-lors à la salade, quoique ce fût mon mets favori. Il me sembla bientôt que l'huile ne pouvait avoir d'autre emploi que de servir à nous éclairer. Dès le premier lundi de Carême je résolus de commencer à creuser le plancher. Je savais que pendant les saturnales du carnaval j'aurais à redouter chaque jour une visite, et je ne me trompais point. Le dimanche gras, le bruit des verroux m'annonça l'arrivée de Laurent, et je le vis bientôt après entrer dans ma prison, suivi d'un grand corps que je reconnus aussitôt pour le juif Gabriel Schalon, homme qui faisait métier de prêter de l'argent à tous les jeunes débauchés embarrassés dans leurs affaires. Nous nous saluâmes tous les deux: cette compagnie ne me plaisait guère, mais il fallait prendre patience. On l'enferma, et il recommanda bien à Laurent de lui aller

chercher son lit et de quoi manger. Celui-ci lui répondit qu'il aurait demain tout le tems de lui en parler.

Ce juif, animal sot et bavard, ayant de lui-même une haute opinion, ne connaissait au monde que son métier. Il débuta par me féliciter d'être son compagnon d'infortune. Au lieu de lui répondre, je lui offris la moitié de mon dîner; mais il la refusa d'un air de dégoût, espérant bien trouver un excellent dîner le soir même dans sa maison. Qu'est-ce qui vous porte à le présumer, lui demandai-je?

— Parce que, me répondit-il, le geolier m'a dit que demain nous aurions tout le tems de parler de lit.

— Il m'a dit aussi la même chose.

— Mais il y a de la différence entre nous deux. Je vous assure qu'en me faisant arrêter, les inquisiteurs d'État ont commis une erreur et qu'ils s'empresseront de la réparer.

— Peut-être vous feront-ils une pension,

car il est important de ménager un homme comme vous.

— Vous avez raison. Il n'est pas de courtier qui soit plus utile que moi à la république. Les Messieurs du conseil ont plus d'une fois profité des informations que je leur ai fait tenir. Mon arrestation est, par elle-même, quelque chose de fort singulier, mais peut-être sera-t-elle cause de votre bonheur.

— De mon bonheur?

— Oui. Une fois que je serai en liberté, il ne se passera pas un mois sans que je ne parvienne à vous faire sortir de prison. Je sais à qui et comment je devrai en parler.

— Eh bien, je compte sur vous.

On voit que cet imbécille se croyait un personnage d'importance. Il voulut m'instruire de ce que l'on disait à mon sujet, et me rapportant tous les bavardages des sots de son espèce, il finit par m'ennuyer tellement, que je pris un livre à la main; mais il eut encore l'impudence de me forcer à ne pas lire. Sa passion consistait à bavarder, et il

parlait toujours de lui-même. Je n'osais pas allumer ma lampe devant lui; et, comme il commençait à faire nuit, il se décida à accepter mon pain, mon vin et ma paillasse, qui était devenu le lit obligé de tous les nouveaux venus. Le lendemain matin, il reçut son lit et sa nourriture, qui était apprêtée par ses propres domestiques. J'eus à supporter ce fardeau pendant près de neuf semaines. La complication de ses friponneries exigea, en effet, qu'on lui fît subir de nombreux interrogatoires. Il confessa lui-même avoir acheté des rentes dont les vendeurs n'étaient pas encore en possession, et il m'avoua que celui qui les ayait vendues perdait cent pour cent; mais il ajouta, en forme d'excuse, que l'acheteur risquait aussi de tout perdre. Ne pouvant parvenir à me débarrasser de ce bavard sempiternel, je me décidai à allumer ma lampe; il me promit le secret, sans pourtant le garder. Heureusement, Laurent savait déjà tout, et la trahison de ce fou n'eut pour moi aucune suite désagréable. Cet animal me troublait sans cesse dans

mes lectures. Rempli de prétentions, sot, superstitieux, impertinent et lâche, il tombait quelquefois dans le plus violent désespoir et fondait en larmes. Il me fallait alors entendre ses fatigantes doléances, sur la perte de sa réputation, conséquence inévitable de sa détention. Je lui dis un jour que, quant à sa réputation, il pouvait être sûr de ne rien perdre, et il fut assez sot de prendre cela pour un compliment. Il s'efforçait de ne pas paraître avare. Une fois, pour le convaincre de son avarice, je lui dis que, si les inquisiteurs lui donnaient cent sequins par jour et laissaient la porte de sa prison ouverte, il préférerait y rester. Il se mit à rire, et convint que j'avais raison.

Talmudiste, comme le sont aujourd'hui tous les juifs, il voulait, qu'à cause de sa science, je le regardasse comme zélé sectateur de sa religion. Fils d'un rabbin, il était particulièrement initié à la lithurgie judaïque. La connaissance des hommes et des choses, que les événemens de ma vie m'ont mis à même d'acquérir, m'a convaincu que

le plus grand nombre fait consister la religion dans l'exacte observation de ses cérémonies.

Il était gros et gras, et ne bougeait presque pas de son lit. Comme il dormait tout le long du jour, il veillait souvent dans la nuit, pendant que moi je dormais d'un sommeil délicieux. Une fois l'animal me réveilla au milieu de mon premier sommeil. Que le diable vous emporte, lui répondis-je. Qu'avez-vous donc? pourquoi me réveiller? Je ne vous le pardonne que si vous vous trouvez à l'article de la mort.

— Ah! mon cher ami, prenez pitié de moi, et causons un peu.

— Moi, votre ami! homme cruel! Si vos insomnies vous tourmentent, je vous plains; mais s'il vous arrive encore une fois de me priver, pour vous égayer, du plus grand bienfait de la nature, je saute à bas de mon lit et vous étrangle.

— Ah! pardon! je vous assure qu'il ne m'arrivera plus de vous réveiller.

Je ne l'aurais peut-être pas étranglé;

mais, dans le premier mouvement de colère, j'aurais toujours essayé de le faire. Le prisonnier qui dort cesse d'être prisonnier; de même que l'esclave, lorsqu'il sommeille, ne sent pas ses fers : les rois eux-mêmes cessent alors de régner. Il est donc naturel que le prisonnier regarde celui qui le réveille comme son bourreau, comme le spoliateur de sa liberté et la cause de son infortune. Ajoutez à ces considérations que le captif en dormant rêve ordinairement la liberté, et que ce rêve a pour lui tous les charmes de la réalité.

Au reste, je m'estimai fort heureux de ne pas avoir commencé mon travail avant l'arrivée du juif. Il voulut qu'on nétoyât notre prison, et je ne pus m'empêcher de rire en entendant les guichetiers lui répondre que cela pouvait me faire mourir. Il insista cependant, et je fis le malade. Les guichetiers n'auraient jamais balayé, si je m'y étais opposé; mais cette fois il était de mon intérêt de céder.

Le mercredi des Cendres, Laurent m'an-

nonça que j'allais avoir la visite annuelle du *Secretario*. Cette visite a lieu, ajouta-t-il, pour permettre aux prisonniers, qui veulent s'approcher de la Sainte-Table, de communier, et pour écouter les plaintes qu'ils peuvent avoir à faire contre les geoliers. Ainsi, ajouta-t-il, vous pouvez aujourd'hui vous plaindre de moi tout à votre aise. Je lui demandai un confesseur pour le lendemain.

Je m'habillai de bon matin; le juif en fit autant, et prit congé de moi. Il était convaincu que le *Secretario* allait le faire mettre en liberté dès qu'il l'apercevrait. Il prétendait éprouver un de ces pressentimens qui ne l'avaient jamais trompé : je l'en félicitai. Sur ces entrefaites arriva le *Secretario*, auquel on ouvrit notre cachot. Le juif s'avança aussitôt vers lui et tomba à ses genoux. Ses gémissemens et ses pleurs durèrent une heure au moins, sans que le *Secretario* lui adressât une seule parole. Enfin il se retira, et Laurent me dit d'avancer à mon tour. Ma longue barbe de huit mois, un habit d'été, endossé dans le mois de juillet par un jeune

amoureux, faisaient de moi, par un tems aussi froid, un personnage plus capable de faire rire que d'exciter la pitié. Je grelottais, et redoutais surtout que le *Secretario* ne l'attribuât à la crainte. Comme je ne pouvais pas sortir de la prison sans me baisser, cela m'évita les frais d'une révérence. Je repris ensuite ma pose et considérai le *Secretario* d'un air également exempt d'orgueil et de soumission, et sans lui adresser une parole. Lui, de son côté, resta muet, et notre silence dura deux minutes. Voyant que je n'avais rien à lui dire, il inclina légèrement la tête et se retira. Je rentrai dans ma prison, me déshabillai et me couchai pour rappeler ma chaleur naturelle. Le juif ne revenait pas de sa surprise de ce que je n'eusse pas dit un seul mot au Secretario; et de ce qu'au contraire, j'étais convaincu que mon silence avait dû lui en dire bien plus que les gémissemens du lâche hébreux. Un prisonnier tel que moi ne pouvait parler qu'en présence de son juge et pour répondre aux questions qui lui seraient adressées.

Le lendemain, un jésuite vint me confesser, et le samedi je reçus la communion des mains d'un prêtre de Saint-Marc. Le jésuite trouva ma confession trop courte, et me fit à ce sujet quelques exhortations avant de me donner l'absolution.

— Priez-vous souvent, me demanda-t-il?

— Depuis le matin jusqu'au soir, lui répondis-je, et même pendant mes repas; car, dans une position comme la mienne, tout ce qui se passe en moi, le moindre mouvement de mon âme, la moindre impatience, le moindre trouble dans mon esprit, est une invocation à la sagesse divine, qui seule peut voir au fond de mon cœur.

Mon raisonnement fit sourire le jésuite; il me répliqua par un argument métaphysique qui n'avait pas le moindre rapport avec ce que je venais de lui dire. J'aurais pu le réfuter, mais j'avais trop profité de ses secours pour oser le faire. Il me sembla que je n'étais qu'un insecte, quand je l'entendis me dire d'un ton prophétique : Nous sommes ceux qui vous ont enseigné la religion que vous

professez. Remplissez-en les devoirs comme nous, et priez Dieu comme nous vous avons appris à le faire! Sachez d'ailleurs que vous ne recouvrerez votre liberté que le jour de la fête de votre saint patron! Il me donna ensuite l'absolution, et me quitta. L'impression qui me resta de cette visite est presque incroyable. Malgré tous mes efforts, je ne pus jamais parvenir à éloigner ses paroles de mon souvenir, et je me mis à examiner les noms de tous les saints, inscrits sur mon calendrier, pour savoir celui dont je devais invoquer l'assistance.

Ce jésuite était le confesseur du vieux sénateur Flaminio Cornaro, qui faisait alors partie du tribunal de l'inquisition. Ce sénateur, savant et homme d'État distingué, d'une piété exemplaire et auteur de plusieurs ouvrages ascétiques écrits en latin, jouissait d'une réputation sans tache.

J'avais appris, d'un homme qui pouvait le savoir, que je serais mis en liberté le jour de la fête de mon patron. Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaisir, que je me rap-

pelai que j'avais un patron, et que même il daignait s'intéresser à moi. Mais s'il fallait l'invoquer dans mes prières, encore devais-je savoir lequel. Le jésuite n'aurait pas pu me l'apprendre quand même il l'eût su, sans trahir le secret du tribunal. Il faut donc, me disais-je, essayer de le deviner. Ce ne peut pas être Jacques de Compostelle, dont je porte le nom; car c'est justement le jour de la saint Jacques que *messer grande* est venu forcer ma porte. Je parcourus ensuite de l'œil le calendrier, et vis le nom de saint Georges, auquel je ne m'étais jamais encore avisé de songer. Je m'arrêtai ensuite sur celui de saint Marc, dont la fête avait lieu le vingt-cinq du mois, et dont, en ma qualité de Vénitien, je pouvais légalement réclamer la protection. Ce fut donc à lui que j'adressai mes prières, mais en vain. Son jour de fête arriva, et je restai en prison tout comme auparavant. Je m'adressai alors à l'autre saint Jacques, frère de notre Sauveur. Trompé encore une fois dans mes espérances, j'invoquai l'assistance de saint Antoine qui, à ce

qu'on prétend à Padoue, opère trente miracles par jour; mais toujours aussi inutilement.

Quoique je fusse tenté d'essayer tous les saints les uns après les autres, cependant je finis par avoir beaucoup plus de confiance dans mon stilet; et, malgré les promesses du jésuite, je mis la main à l'œuvre dès le vendredi saint, après qu'on m'eut enlevé le juif pour lui faire subir une détention de deux années dans les quatre autres prisons. Pour accomplir mon dessein, il me fallait percer, à l'aide de mon instrument, les planches qui formaient le parquet de mon cachot; d'abord, les éclats de bois que je retirais n'étaient pas plus gros que des grains de blé; mais, peu à peu, ils devinrent plus considérables. Les planches avaient environ seize pouces de large, et j'eus soin de les creuser là où elles se joignaient. Le cas était pressant; car, malheur à moi si, avant que ma besogne ne fût terminée, on m'eût amené un nouveau camarade de prison, et s'il exigeait qu'on balayât. Pendant que j'opérais, je changeais

mon lit de place, j'allumais ma lampe et je me couchais à plat ventre, mon esponton à la main, et une serviette à côté de moi, pour recueillir les morceaux de bois que j'arrachais. Fort heureusement mon travail fut aisé, car je ne rencontrais ni clous ni crampons. Après avoir travaillé durant six heures, je fis un paquet des débris que j'avais retirés, dans l'intention de les jeter derrière le tas de meubles et d'ustensiles qui se trouvait dans le corridor; ensuite je remis le lit à sa place. Le lendemain, je découvris une seconde planche sous la première; elle me parut être de la même force. Je ne reçus point de visite, quoiqu'à chaque instant la crainte d'en recevoir me fit trembler. Je travaillai sans relâche pendant trois semaines de suite. J'avais déjà percé les trois planchers, lorsque j'arrivai à un pavé formé de petits morceaux de marbre, et appelé *terrazzo marmorino*. Le travail m'était inutile, je me rappelai le moyen employé par Annibal qui, au rapport de Tite-Live, se fraya un chemin à travers les Alpes, en fendant à coup de hache des ro-

chers amolis par l'effet du vinaigre. Jusqu'alors ce fait m'avait paru incroyable, non que j'eusse pensé que ce liquide manquât de force pour cela, mais à cause de la quantité énorme qu'aurait exigée une pareille opération. J'en répandis aussitôt une bouteille dans le trou que j'avais fait, et le lendemain il me fut facile de prévoir qu'avec de la patience, mon entreprise ne pouvait manquer de réussir; car il ne me restait plus qu'à détacher le ciment qui liait ensemble les carreaux. J'eus la joie de m'apercevoir bientôt que je n'éprouverais d'obstacle dans cette entreprise, qu'autant que je n'aurais pas pénétré plus avant que la partie supérieure du ciment. Au bout de quatre jours ce travail fut terminé, et mon stilet, loin d'être endommagé, reçut au contraire un poli éclatant. Je trouvai alors, ainsi que je m'y étais attendu, un quatrième plancher que je présumais être le dernier, et le voir me présenter plus de difficulté que les précédens, parce que le trou avait déjà dix pouces de profondeur. Je ne cessais pendant

tout ce tems d'invoquer la miséricorde de Dieu. Quand des esprits forts se moquent de l'efficacité de la prière, ils ne savent ce qu'ils disent. Moi je me sentais toujours animé d'une nouvelle ardeur après avoir prié pendant quelque tems, et cela seul me suffit. Peu m'importe en effet que cette force m'ait été immédiatement donnée par Dieu même, ou qu'elle fût le résultat naturel et nécessaire de la confiance que je mettais en lui. Au reste, il est de fait qu'après l'avoir prié longtems, Dieu ne manquait jamais de venir à mon secours.

Mais je reprends mon récit. C'était le 25 juin, jour où, dans le 11e siècle, on avait célébré l'apparition de l'évangéliste Marc sous la forme d'un lion. Le tems était venu où le sénat, dans sa sagesse, comprenait qu'il était avantageux de faire servir le nom de ce disciple de saint Paul et de saint Pierre aux plans d'agrandissement qu'il formait pour la république. J'avais passé dans l'après-midi trois heures de suite couché à plat ventre et tout nu sur le plancher, inondé de

sueur et travaillant comme de coutume à mon trou, dans lequel j'avais mis ma lampe. Tout à coup retentit à mes oreilles le redoutable bruit des verroux de la porte d'entrée du grenier qui précède ma prison. Quel moment! J'en frémis encore en y songeant. Je souffle aussitôt ma lampe, laisse dans l'ouverture le stilet et la serviette, repousse le lit dans l'alcôve, y replace confusément la paillasse, les matelas, et tombe ensuite presque mort sur mes couvertures et mes draps, en voyant entrer Laurent dans mon cachot. Une minute de plus, j'étais pris sur le fait. Laurent allait me fouler au pied, si un cri plaintif que je jetai ne l'eût pas fait reculer. « Ah! bon Dieu! mon pauvre monsieur, que je vous plains! me dit-il d'un ton emphatique; on est ici comme dans un four. Levez-vous et remerciez le ciel qui vous envoie une pareille compagnie! Votre Excellence veut-elle se donner la peine d'entrer? ».

Laurent adressait ces dernières paroles à l'infortuné qui le suivait, et sans faire attention à la nudité complète dans laquelle je me

trouvais. Mais l'étranger y eut égard, en évitant de jeter les yeux sur moi, tandis que je rassemblais mes draps, les mettais sur mon grabat et que je cherchais inutilement ma chemise.

Le nouveau venu se crut dans l'enfer. Où suis-je et où me conduit-on? demanda-t-il. Quelle épouvantable chaleur et quelle odeur fétide! Avec qui m'enferme-t-on?

Laurent lui dit alors de sortir du cachot, et à moi, de passer ma chemise et d'aller dans le corridor. Il prévint en outre le détenu qu'il avait reçu l'ordre de lui faire venir son lit et tout ce dont il pouvait avoir besoin; qu'en attendant, il pouvait se promener de long en large, et que la mauvaise odeur qui était dans la prison se dissiperait bientôt. Elle ne pouvait provenir que de ma lampe, sans doute parce que je l'avais soufflée sans précaution. Mais Laurent ne m'en fit aucun reproche. Cependant il était indubitable que le juif lui avait tout appris. Quel bonheur pour moi qu'il n'eût pu lui rien révéler de plus! mais, en revanche, cette circonstance

m'imposa un peu plus d'estime pour mon geolier.

Enfin je sortis en chemise et en robe de chambre. Le nouveau prisonnier écrivit avec un crayon la liste des objets dont il avait besoin; il s'écria dès qu'il m'aperçut: Ah! mon Dieu, voilà Casanova! Je le reconnus aussitôt pour l'abbé comte Fanarola de Brescia. C'était un homme de cinquante ans, aimable, riche et bien vu dans toutes les sociétés. Quand je l'eus embrassé, je lui dis qu'il était l'homme du monde à la compagnie duquel je me serais le moins attendu; et je vis à ces mots quelques larmes rouler dans ses yeux.

Dès que nous fûmes seuls, je prévins l'abbé que lorsqu'on lui apporterait son lit je lui offrirais de le faire mettre dans l'alcôve; mais que je l'engageais à s'y refuser, et à s'opposer à ce qu'on balayât. Je lui promis de lui faire connaître quels étaient mes motifs. Je lui expliquai ensuite d'où provenait cette odeur d'huile qu'il avait remarquée en entrant, et il me promit le secret, en se

félicitant de m'avoir pour compagnon d'infortune. Il m'apprit que personne à Venise ne connaissant mon crime, tout le monde cependant voulait le deviner. Ainsi, les uns disaient que j'avais voulu fonder une nouvelle religion; d'autres, que madame Memmo avait rendu plainte contre moi au tribunal, en disant que je pervertissais ses fils et les dirigeais vers l'athéisme. D'autres encore prétendaient qu'Antonio Condulmer, inquisiteur d'État, m'avait fait arrêter comme perturbateur du repos public, parce que je sifflais les comédies de l'abbé Chiari, et que je voulais aller à Padoue pour attenter à sa vie. Enfin il circulait différens bruits; mais tout, comme on le voit, était considérablement augmenté. J'avais d'ailleurs beaucoup trop de légèreté et d'insouciance dans le caractère pour fonder une nouvelle religion; les trois fils de madame Memmo étaient plus capables de séduire que d'être séduits, et Condulmer aurait eu certes trop à

faire s'il eût voulu faire arrêter tous ceux qui sifflaient les pièces de Chiari.

Dans la soirée, on apporta au comte un lit, un fauteuil, du linge, un bon souper et d'excellent vin. Il ne put rien manger, mais je m'en acquittai pour lui. On dressa son lit sans déranger le mien et l'on nous enferma.

Je retirai alors ma lampe du trou, et ne pus m'empêcher de rire en retrouvant ma serviette toute trempée d'huile. Quand des accidens, qui menaçent d'avoir des suites tragiques, finissent sans rien amener d'important, on est en droit d'en plaisanter. Je remis tout en ordre, et rallumai ma lampe, dont l'histoire fit beaucoup rire l'abbé. Nous ne dormîmes point de la nuit, à cause de la vermine, qui ne cessait de nous tourmenter, et aussi parce que nous avions mille choses intéressantes à nous dire. Le comte me raconta son histoire en [illegible]

« Hier je partis en gondole pour Fusina avec madame Alessandri et le comte Martinengo; de là nous nous dirigeâmes sur Pa-

doue pour aller à l'Opéra avec l'intention de retourner sur-le-champ à Venise. A la fin du second acte, ma mauvaise étoile me fit entrer dans la salle de jeu. J'y rencontrai, démasqués, le comte Rosenberg, envoyé de l'impératrice, et madame Ruggini dont le mari doit partir pour Vienne, en qualité d'ambassadeur de la république. Je les saluai tous deux, et m'approchai de madame Ruggini pour lui faire quelques politesses. Quand je l'eus quittée, le comte Rosenberg vint à moi et me dit : Que vous êtes heureux de pouvoir parler à une aussi jolie femme ! Dans de pareils momens, le titre dont je suis revêtu change pour moi en enfer le plus beau pays. Ayez la bonté de dire à cette dame, que les obstacles que j'éprouve ici disparaîtront à Vienne. J'irai l'y voir l'année prochaine et lui déclarerai la guerre.

Madame Ruggini, qui avait remarqué que le comte s'entretenait avec moi, me fit un signe et me demanda en riant ce qu'il m'avait dit. Je ne me fis pas scrupule de le

lui répéter ; elle me chargea de répondre qu'elle acceptait cette déclaration de guerre, et que l'avenir apprendrait lequel des deux entendait le mieux son métier. Cette réponse, qui n'était qu'un simple compliment, me parut si peu suspecte, que je n'hésitai pas de la rapporter au comte, et je m'en retournai le soir fort tranquillement chez moi ; mais le lendemain on vint me réveiller pour me remettre un billet, qui m'invitait à aller à la *Bussola*, pour y entendre ce que le *Secretario* avait à me communiquer.

» L'invitation ne me semblait annoncer rien de bon ; mais il me fallut obéir. A peine fus-je arrivé, que l'on donna l'ordre de me conduire ici. »

Il n'est pas à coup sûr de faute plus légère que la vôtre, dis-je à l'abbé ; cependant, il est de ces actions tout-à-fait innocentes aux yeux de la loi et que, [illegible] raisons politiques, on est obligé de réprimer. En tout cas, je vous félicite de connaître votre crime. Vous resterez maintenant ici une semaine ;

luis, l'on vous enverra passer quelques mois à Brescia. L'abbé ne voulut jamais croire qu'il dût subir une détention de huit jours, tant il est vrai que l'innocent ne peut s'imaginer qu'on doive lui infliger une longue punition. Je ne voulus point lui enlever ses espérances; mais, ce que je lui avais prédit se vérifia mot pour mot. Je fis tout mon possible pour lui faire oublier par ma compagnie ce que sa détention pouvait avoir de déshonorant pour son caractère; son infortune me fit oublier les miennes.

Le lendemain de bon matin, Laurent apporta du café au comte et son dîner dans une corbeille. Celui-ci ne comprenait pas qu'on pût manger aussi matin. Après nous avoir laissé promener pendant une heure, on nous renferma. Les puces qui nous tourmentaient, donnèrent occasion à l'abbé de me demander pourquoi je ne faisais pas balayer ma prison; il ajouta qu'à coup sûr je n'étais ni moins propre, ni n'avais la peau plus dure que lui. Je lui en confiai alors le motif. Rien n'égala sa surprise; mais, bientôt après,

20326

par un secret retour sur lui-même, il se sentit confus de m'avoir en quelque sorte forcé à lui faire cet aveu, et m'engagea fortement à persévérer. Il me conseilla de terminer le travail dès le lendemain, afin qu'il pût m'aider à descendre par l'ouverture, et retirer ensuite la corde à lui, déclarant que peu lui importait que l'assistance qu'il me donnerait aggravât sa peine. Mais je lui expliquai alors comment les deux bouts de la corde étant passés dans un anneau qui se trouvait au bois de mon lit, il me serait facile de l'emporter; car, il était important que Laurent ne l'aperçût pas en traversant la salle pour aller aux prisons; il se fût mis aussitôt à ma recherche et n'eût pas manqué de me ratrapper.

Peu de jours après, le comte fut néanmoins d'avis que je retardasse encore mon évasion, et que je songeasse au sort qui attendait Laurent. Mais le désir impatient d'être libre me dévorait, et m'empêcha d'interrompre mon travail. Peu m'importait qu'il en coûtât la vie à tous les shires du

monde, et que la république elle-même périt. Pour l'homme qu'elle opprime la patrie n'est plus qu'un vain mot.

Ma gaîté n'était pas capable de chasser de l'esprit de mon digne compagnon tous les accès de tristesse qui venaient l'assaillir. Il aimait madame Alessandri, ancienne danseuse, maintenant femme de Martinengo, et en était payé de retour; mais, plus on est heureux en amour, plus l'éloignement où l'on se trouve de l'objet qu'on aime est douloureux. Il soupirait sans cesse, et de grosses larmes lui roulaient quelquefois dans les yeux. Je le plaignais et je me gardais bien, pour le consoler, de lui parler du néant et de la vanité de l'amour, comme le font les sots en pareille occasion. De semblables discours ne sont ni consolans, ni vrais.

L'emprisonnement de huit jours, que j'avais prédit à l'abbé, s'écoula rapidement. Je perdis avec peine son agréable société, sans cependant avoir eu le tems de la regretter.

Recommander la discrétion à un homme d'un cœur aussi noble était superflu, et l'eût plutôt blessé profondément.

Le 3 juillet, Laurent prévint le comte qu'il eût à se préparer pour sortir de prison vers la *Terza*; il ne lui apporta en conséquence rien à manger. D'ailleurs, pendant toute sa détention, le comte n'avait pris d'autre nourriture que de la soupe, du fromage et du vin; moi, au contraire, j'avais fait bonne chère, et l'avais forcé à admirer mon tempérament. Les dernières heures que nous passâmes ensemble s'écoulèrent en nous réitérant les assurances d'une amitié éternelle. Laurent parut enfin, emmena l'abbé, et revint peu de tems après reprendre tous les effets de cet aimable homme.

Le lendemain, Laurent me présenta son mémoire pour le mois de juin. Je lui dis que je donnais à sa femme les quatre sequins qui restaient du surplus, sans toutefois ajouter que c'était expressément pour la lampe; mais il dut bien le comprendre.

Enfin, après un travail opiniâtre mon ou-

vrage se trouva terminé le 23 août; une circonstance imprévue l'avait considérablement retardé. En creusant avec la plus grande circonspection le dernier plancher, je découvris par un petit trou la salle des inquisiteurs, ainsi que je m'y étais attendu; mais je trouvai aussi à côté une énorme poutre, comme je l'avais toujours craint. Il me fallut donc agrandir l'ouverture du côté opposé, et bientôt après, un second trou, semblable au premier, me convainquit que le ciel avait béni mon entreprise. Je bouchai ces deux ouvertures avec du pain, afin qu'on n'aperçut pas la lueur de la lampe ou que quelque morceau de bois ne passât à travers; ce qui m'aurait fait découvrir par ceux qui traversaient la chambre du conseil.

Pour accomplir mon évasion je fis choix de la nuit qui précède la fête de saint Augustin. Ce jour-là le grand conseil s'assemblait, et par conséquent la *Bussola* devait rester vide. Elle était située à côté de la pièce par laquelle je devais m'enfuir.

Mais le 25 août, dans l'après-midi, arriva un événement dont le souvenir me fait encore dresser les cheveux. Tout-à-coup le bruit des verroux se fait entendre, et retentit dans mon cachot. Une frayeur mortelle s'empare de moi; les battemens précipités de mon cœur ébranlent tout mon corps, et je tombe presque sans connaissance dans mon fauteuil. Laurent, encore dans le corridor, me dit d'un ton joyeux à travers la grille « félicitez-vous de la bonne nouvelle que je vous apporte! » Je m'imaginai qu'il voulait dire que l'on allait me rendre à la liberté : c'était là mon unique pensée. Je me crus perdu au moment d'arriver au port. En effet, si on découvrait le trou dans le plancher, je pouvais être sûr qu'on remettrait tout en question.

Laurent entre et me dit de le suivre. Je veux auparavant m'habiller, mais il répond que cela est inutile, puisqu'il n'est venu me chercher que pour me transférer de cet horrible cachot dans une grande prison nouvellement préparée, recevant le jour par

deux fenêtres, d'où je verrais la moitié de Venise et où je pourrais me tenir debout. J'étais hors de moi; je demandai du vinaigre, fit remercier le *Secretario* pour sa bonté, et le priai au nom du ciel de me laisser où j'étais. Laurent à ces mots éclata de rire, et me demanda si je n'étais pas fou de vouloir m'opposer à ce que l'on me transférât de l'enfer dans le paradis. En même tems, il se disposa à m'emmener, m'offrit le bras, et donna l'ordre d'emporter mes effets et mes livres.

Confondu par cet accident imprévu, et voyant bien qu'il ne me restait plus rien à dire, je me levai; quittai ma cage, et éprouvai un soulagement sensible en entendant Laurent recommander à l'un des guichetiers de nous suivre avec mon fauteuil. Il renfermait mon esponton! Je suivis Laurent; mais je conservai toujours le souvenir de mon ancienne prison.

Appuyé sur l'épaule du geolier, qui cherchait à m'égayer par son gros rire, je traversai deux longs corridors; puis, après avoir

monté trois escaliers, j'arrivai dans une grande salle, à l'extrémité de laquelle était sur la gauche une porte qui me conduisit dans un corridor de douze pieds de long sur deux de large. Par les deux fenêtres grillées qui l'éclairaient on apercevait la plus grande partie de la ville; mais, dans la situation pénible où je me trouvais, je n'étais guère disposé à me réjouir d'une belle vue.

La porte de la prison se trouvait dans un coin de ce corridor, et l'ouverture qui y était pratiquée donnait juste en face d'une des fenêtres qui servaient à l'éclairer; de sorte que le prisonnier pouvait jouir, non-seulement de la plus grande partie de la belle vue qu'on découvrait du corridor, mais encore de la fraîcheur de l'air qui pénétrait par cette fenêtre quand elle était ouverte; et, dans cette saison, c'était un véritable bienfait pour un malheureux détenu.

Mais, comme on peut bien se l'imaginer, je ne fis pas alors attention à tous ces avantages. Aussitôt que je fus entré dans ma nouvelle demeure, Laurent y fit placer mon

fauteuil; puis il me quitta, en disant qu'il allait faire apporter mon lit.

J'étais assis dans mon fauteuil, immobile, comme une statue, et semblable à un homme auquel la surprise et l'étonnement ont ôté l'usage de ses facultés. Je voyais que je venais de perdre en un instant le fruit de mes peines, et cependant je ne pouvais pas les regretter. Tout espoir était anéanti; et, ne plus songer à l'avenir, semblait devoir être mon seul soulagement.

Élevant ensuite mes pensées vers le ciel, je considérai ce qui venait de m'arriver comme une juste punition d'avoir abusé de ses faveurs en différant volontairement mon évasion. Il est bien vrai que j'aurais pu me sauver trois jours plus tôt; mais méritais-je une aussi cruelle punition pour en avoir retardé l'exécution, à la suite d'un raisonnement fort sage qui me commandait d'user de prudence? certes, j'aurais bravé tous les dangers, si je n'eusse voulu écouter que mon impatience naturelle.

Il m'eût fallu une révélation spéciale pour

mépriser les raisons qui m'engageaient à différer jusqu'au 27 août; et le livre de Marie d'Agrada ne m'avait pas encore ôté l'usage de ma raison.

Deux porte-clefs m'apportèrent mon lit, au bout de quelques minutes, et me quittèrent ensuite pour aller chercher le reste de mes effets. Mais il s'écoula deux grandes heures avant que je les visse ou entendisse, bien que les portes de la prison fussent restées ouvertes. Ce retard me suggéra un grand nombre de réflexions, sans pouvoir parvenir à m'en expliquer le motif. Comme j'avais tout à craindre, je m'efforçai de prendre une attitude calme, afin d'y puiser un moyen de résistance morale contre tout événement malheureux.

Outre les Plombs et les prisons de la cour intérieure, les inquisiteurs avaient encore à leur disposition, dans le palais même du Doge, dix-neuf cachots souterrains pour les prisonniers auxquels on a fait remise de la peine capitale. Tous les législateurs et tous les do-

minateurs ont regardé comme une grâce de laisser la vie, quelque misérable qu'elle dût être, à ceux qui avaient été condamnés à la perdre. Cependant ce ne peut être une grâce qu'autant que le coupable la reconnaît pour telle; il me semble qu'on devrait lui donner à choisir, afin que la clémence ne dégénérât pas en injustice.

Les dix-neuf prisons souterraines sont de véritables tombeaux. On les appelle les Puits, parce qu'ils se trouvent à deux pieds au-dessous du niveau de la mer, qui y pénètre à travers les barreaux par lesquels arrive un faible reflet de lumière. Le prisonnier, qui ne veut point rester toute la journée dans l'eau de mer, est obligé de se placer sur des tréteaux qui lui servent en même tems de lit. C'est là qu'est étendue sa paillasse; c'est là qu'à la pointe du jour on dépose son eau, sa soupe et son pain; et il doit se hâter de les manger, sans cela, les énormes rats d'eau qui habitent avec lui ces horribles repaires, les lui arracheraient des mains. On compte cependant un grand nombre de criminels, con-

damnés à y passer le reste de leur existence, qui y ont atteint un âge fort avancé, malgré la mauvaise nourriture et tout ce qu'un pareil séjour doit avoir de délétère pour la santé. Il y mourut de mon tems un prisonnier qui y était entré à l'âge de quarante-quatre ans. Français de nation, il s'appelait Béguelin et avait servi dans les troupes de la république contre les Turcs, dans la guerre de 1716, sous le commandement du comte Schulembourg. Il était espion, et pénétrait hardiment dans le camp ennemi sous un déguisement turc; il jouait aussi le même rôle pour le grand-visir dans l'armée vénitienne. Convaincu de contre-espionnage, il fut condamné à mort, et l'avait certes bien mérité. Il regarda probablement comme une véritable grâce, qu'on commuât sa peine en une détention perpétuelle dans les Puits où il vécut encore trente-sept ans. La faim et l'ennui durent être les seules sensations qu'il éprouva; mais il était sans doute de ceux qui disent : *Dum vita superest, bene est.* C'est là où je craignais d'être transféré, aussi fus-je

en proie à la plus vive inquiétude pendant ces deux heures d'attente.

Enfin, j'entendis des pas précipités semblables à ceux d'un homme en fureur, et bientôt après je vis arriver Laurent, écumant de rage et blasphémant le nom de Dieu et de tous les saints. Il commença par me sommer de lui remettre la hache avec laquelle j'avais creusé mon plancher, et de lui nommer le sbire qui me l'avait procurée. Ensuite il donna l'ordre de me fouiller. Je me levai aussitôt en l'accablant de menaces, me déshabillai complètement, et dis aux geoliers de faire leur métier. Laurent fit encore fouiller et remuer en tous sens mon lit, ma paillasse et mes effets; il tâta lui-même le coussin de mon fauteuil, puis le jeta violemment à terre, de colère sans doute de n'avoir rien trouvé.

— Vous refusez donc de me dire où sont les outils avec lesquels vous avez creusé votre plancher. Hé bien, un autre que moi vous forcera à en faire l'aveu!

— S'il est vrai que j'aie creusé le plan-

cher, je répondrai que c'est de vous que j'ai reçu les outils dont je me suis servi, et que je vous les ai rendus.

Cette réponse, qui excita les éclats de rire et les applaudissemens de ses subordonnés, indisposés sans doute contre leur supérieur, le fit hurler encore davantage. On eût dit un homme attaqué de frénésie; il frappait des pieds et se cognait la tête contre la muraille. Enfin il me quitta, et ses guichetiers m'apportèrent bientôt après tous mes effets, mes livres, mes bouteilles et jusqu'à ma lampe et ma tablette de marbre. Il ferma les fenêtres du corridor, qui me donnaient un peu d'air, et je ne tardai pas à avoir de la peine à respirer dans mon étroit cachot. Cependant, je m'estimai heureux d'en être quitte à si bon marché. Quoique habile dans son métier, Lauront avait oublié de retourner mon fauteuil; je possédais donc toujours mon précieux outil. J'en rendis grace au ciel, et me persuadai de nouveau que mon stylet me servirait encore à effectuer mon évasion.

La chaleur accablante de la saison et le changement survenu dans ma position, m'empêchèrent de dormir. On m'apporta le lendemain de grand matin du vin tourné en vinaigre, de l'eau corrompue, de la viande gâtée et du pain plus dur que la pierre. On ne balaya point ma prison, et quand je priai que l'on ouvrît la fenêtre, je n'obtins pas même une réponse. Un des geoliers examina avec une barre de fer tous les murs de mon cachot, ainsi que le planchor, et surtout auprès de mon lit. Je voyais avec un véritable plaisir qu'il ne frappait point contre le plafond; car je songeais déjà à m'évader par le toit. Mais, pour accomplir ce projet, il était nécessaire d'établir des intelligences qu'il me semblait impossible de me procurer. D'ailleurs ma chambre étant nouvellement réparée, tout ce que je ferais serait sans cesse exposé aux yeux vigilans de mes gardiens.

Je passai une journée terrible. Vers midi, la chaleur augmenta à un tel point que je me crus comme dans une étuve et au mo-

ment d'étouffer. Je ne pus ni boire ni manger; tout ce qu'on m'avait apporté était gâté. La sueur, qui s'échappait de chacun de mes pores, ne me permettait ni de lire ni de faire le moindre mouvement, et je ne remarquai aucun changement dans la manière dont on me traitait. Le lendemain l'eau et la viande se trouvèrent également mauvaises et d'une odeur repoussante. Je demandai à Laurent s'il avait reçu l'ordre de me faire mourir par la chaleur et l'infection; il s'éloigna sans me répondre. Je trempai un peu de pain dans du vin de Chypre pour me soutenir, et me donner assez de force pour enfoncer mon stylet dans le cœur de ce monstre. J'étais fermement résolu à commettre ce meurtre; mais, lorsqu'il entra le lendemain dans ma prison, je me contentai de lui jurer que je l'étranglerais aussitôt que je serais en liberté. Il rit de cette menace et sortit sans me rien dire. Je me persuadai que sa conduite était le résultat d'ordres émanés du *Secretario*, auquel il avait découvert ma tentative d'évasion. Mon impatience s'au-

gmenta avec mon désespoir, et je me vis au moment de perdre toute énergie.

Au bout de huit jours, en présence des gardiens, je sommai Laurent, d'une voix courroucée, de me rendre ses comptes et je le traitai de bourreau. Il promit de m'apporter mon mémoire le lendemain. La fenêtre qu'il avait ouverte en arrivant, fut soigneusement refermée avant son départ, et il ne fit que rire de mes gémissemens. Comme le peu que je tenais de lui, je ne l'avais obtenu qu'en le bravant, je résolus de continuer à me servir du même moyen.

Mais ma fureur disparut le jour suivant. Laurent, avant de me donner son mémoire, me présenta une corbeille de citrons que Bragadio m'avait envoyée, une bouteille de bonne eau et un poulet. Un des gardiens ouvrit la fenêtre. Je n'examinai dans mon mémoire que ce qui restait en différence, et le destinai à la femme de Laurent, à l'exception d'un sequin que je partageai entre les gardiens. Quand nous fûmes seuls, il m'-

dressa la parole avec beaucoup de calme et en ces termes :

— Vous avez dit que c'était moi qui vous avais remis les outils avec lesquels vous êtes parvenu à pratiquer cette énorme ouverture dans le plancher de votre prison. Je n'ai donc pas besoin de vous en parler ; mais qui vous a fourni la lampe?

— Vous-même. Ne me donnâtes-vous pas de l'huile, du soufre et des pierres à fusil? Quant au reste, je l'avais déjà.

— C'est juste. Pourrez-vous me prouver aussi facilement que c'est moi qui vous ai fourni les outils nécessaires pour percer votre plancher?

— Tout aussi aisément. Je n'ai rien reçu que de vous.

— Grand Dieu ! qu'entends-je là ! apprenez-moi donc comment je vous ai procuré une hache?

— Si vous êtes curieux de le savoir, je vous le dirai, mais j'exige que le *Secretario* soit présent.

— C'en est assez; je veux vous croire. Gardez le silence sur tout ce qui s'est passé, et songez que je suis un malheureux père de famille. Il me quitta, en se prenant la tête avec ses mains. Mais quelle joie ne fut-ce pas pour moi d'avoir découvert de quelle manière je pouvais effrayer cet homme, auquel cependant je devais la vie. Je compris bien que son intérêt le forçait à taire tout ce que j'avais fait. Lorsque je lui donnai l'ordre de m'acheter les Œuvres de Maffei, cette dépense le chagrina, quoiqu'il n'osât point me l'avouer. Il me demanda pourquoi je voulais encore avoir des livres, lorsque j'en avais déjà tant. — Je les ai tous lus et relus, lui répondis-je; il m'en faut d'autres. Il me promit alors d'emprunter pour moi des livres à un autre prisonnier auquel je pourrais en retour prêter les miens. Sur l'assurance qu'il me donna que ce n'étaient point des romans, mais des livres savans, parce qu'il y avait un grand nombre de gens d'esprit parmi les détenus, j'acceptai cette proposition et lui donnai la Chro-

nologie du P. Pétaud, pour recevoir en échange un autre ouvrage.

Quatre minutes après, il revint m'apporter la première partie des Œuvres de Wolf. C'était justement ce qui me convenait: je renonçai à l'achat du Maffei, et il partit fort content de m'avoir donné un aussi bon conseil. Cet arrangement me fit plaisir, non pour les livres, mais par l'occasion qui se présentait d'entretenir une correspondance avec quelqu'un qui pût m'aider dans mes projets d'évasion. En ouvrant le livre, je trouvai un morceau de papier sur lequel étaient écrits six vers latins passables, paraphrasant ces mots de Sénèque : *Calamitosus est animus futuri anxius.* J'en fis six autres en réponse; et, me servant de l'ongle du petit doigt de ma main droite en guise de plume, je le trempai dans du jus de framboise, et écrivis mes vers sur la dernière feuille du livre où je mis la note des ouvrages que je possédais. J'écrivis en outre sur le dos de la reliure, et immédiatement au-dessous du titre, *latet.* Curieux de voir la

réponse que l'on me ferait, je dis dès le lendemain à Laurent que j'avais déjà fini le livre, et que le prisonnier me ferait plaisir en m'en prêtant un autre; il m'apporta sur-le-champ la seconde partie. Une feuille volante, que j'y trouvai, contenait ce qui suit, écrit en latin :

« Tous deux prisonniers dans le même endroit, nous devons nous réjouir de ce que l'imbécillité d'un avare geolier nous procure un privilége jusqu'à présent sans exemple. Moi, qui écris ceci, Marino Balbi, je suis un noble vénitien et fais partie de la confrérie ecclésiastique de *Somascus*. Mon compagnon de captivité est le comte Asquin, d'Udine, dans le Frioul. Il vous fait dire que vous pouvez disposer de tous ses livres; vous en trouverez la liste sur la partie intérieure de la couverture. Il faut que nous agissions prudemment, afin de cacher à Laurent notre intelligence. »

Cette conformité de pensées me plut; néanmoins je ne pus pas m'empêcher de rire de cette recommandation de prudence, de la

part d'un homme qui se contredisait aussi évidemment lui-même en se servant d'une feuille volante pour m'écrire. Si Laurent avait trouvé ce papier, il n'aurait eu garde le faire traduire. J'en conclus que ce Balbi était un homme peu réfléchi.

Après avoir lu le catalogue, j'écrivis sur l'autre moitié de la page qui j'étais, comment on m'avait arrêté, que j'ignorais quel était mon crime et que j'espérais être bientôt relâché. Dans le livre que je reçus en échange du Wolf, je trouvai une lettre de Balbi de seize pages, car Asquin n'écrivait jamais; elle contenait l'histoire complète de son arrestation. Son crime, me disait-il, consiste à avoir fait baptiser sous son nom plusieurs enfans naturels; et la moitié de sa lettre avait pour but de défendre cette circonstance de sa vie. Je n'y vis que des sophismes appuyés sur des sentimens faux et des vues erronnées. Je reconnus que mon homme devait être singulier, qu'il affectait une sensibilité étrangère à son cœur, et qu'il était méchant, sot, inconséquent et ingrat. C'est ainsi, par exem-

ple, qu'il me disait combien il se trouverait malheureux, sans livres et sans argent, et surtout sans la société du comte Asquin, respectable vieillard de soixante-dix ans; et cependant il employait deux pages entières à se moquer de lui et à le rendre ridicule. Dans toute autre circonstance, je n'aurais répondu à un pareil être; mais, dans ma situation j'espérais en tirer parti. Je trouvai dans le dos de la couverture du livre un crayon, des plumes et du papier. Je pouvais donc désormais écrire tout à mon aise. Balbi m'avait dit, entre autres choses, que c'était le gardien Nicolas qui lui procurait tout ce dont il avait besoin, et qui l'instruisait de toutes les nouvelles arrestations. Pour me le prouver, il me raconta ce qui m'était arrivé; par exemple, qu'il fallut deux heures à Laurens pour boucher le trou que j'avais pratiqué dans le plancher de mon ancienne prison, et qu'il recommanda la discrétion la plus grande au menuisier et au serrurier qui furent employés à ce travail. Il m'apprit en outre que c'était le patricien

Priuli Gran Cen qui occupait maintenant mon cachot. Nicolas lui avait dit qu'un jour plus tard je me serais échappé, que toute la ville en aurait parlé, mais que Laurent aurait payé de sa vie mon évasion, parce qu'on aurait été porté à croire que, pour détourner tout soupçon, il m'avait laissé pratiquer cette ouverture avec les outils qu'il m'avait fournis. Je sus encore par lui que Bragadio avait offert à Laurent mille sequins pour l'engager à favoriser ma fuite; que celui-ci espérait encore les gagner, au moyen de l'influence de sa femme sur l'esprit de Diedo, sans qu'il lui en coûtât la vie. Enfin, Balbi terminait sa longue épître par me demander ma confiance et me prier de lui communiquer les moyens dont je m'étais servi pour tenter mon évasion.

Je doutais moins de sa curiosité que de sa discrétion; cette question seule devant le rendre suspect à mes yeux. Je me déterminai néanmoins à lui taire l'opinion que j'avais de lui; car il me semblait l'homme qu'il me fallait pour exécuter tout ce dont je le char-

gerais pour notre évasion commune. J'employai la journée entière à faire réponse à sa lettre; mais la défiance m'en fit retarder l'envoi. Laurent pouvait avoir lui-même imaginé de favoriser cette correspondance, pour savoir comment je m'étais procuré l'instrument de ma délivrance, et où il se trouvait; je dis donc à Balbi que je m'étais servi d'un couteau qui devait encore se trouver sur la fenêtre du corridor qui précédait ma prison; que Laurent n'avait sans doute pas cherché de ce côté-là, et que s'il interceptait ma lettre, peu m'importait qu'il allât recommencer ses perquisitions. Cette réflexion me tranquillisa pendant trois jours.

Balbi prétendait qu'effectivement j'avais pu avoir ce grand couteau, parce qu'il savait qu'on ne m'avait pas fouillé. Aussi, en cas de réussite dans ma tentative, Laurent n'eût pas manqué d'alléguer cette circonstance pour prouver sa non complicité. Il devait croire qu'un prisonnier que *messer grande* remettait entre ses mains avait été

déjà visité; mais que celui-ci n'avait eu aucun motif pour me fouiller, puisqu'il m'avait vu sortant du lit. En outre Balbi me priait de lui envoyer ce couteau par Nicolas, en qui l'on pouvait avoir toute confiance.

L'irréflexion de cet homme me confondait. Dès que je fus sûr que mes lettres n'étaient pas interceptées, je lui répondis que je ne me fiais nullement à Nicolas, et que je me garderais bien de confier mon secret au papier. Du reste, ses lettres m'ennuyaient; ainsi, il s'amusait à me raconter les motifs de l'arrestation du comte Asquin, vieillard de soixante-dix ans, ayant un gros ventre et une jambe cassée; et notamment que l'exiguité de ses ressources pécuniaires l'avait engagé à embrasser la profession d'avocat; qu'il prêtait surtout l'appui de son ministère aux paysans, contre les prétentions de la noblesse qui leur contestait le droit de voter dans les assemblées provinciales; qu'il en était résulté des troubles, et que le tribunal de l'inquisition avait fini par interdire l'exercice de sa profession au comte qui, in-

voquant la constitution, avait refusé d'obtempérer à un pareil ordre; qu'au mépris des lois sa désobéissance l'avait conduit aux Plombs, où il était enfermé depuis cinq ans; enfin qu'il recevait, comme moi, cinquante sous par jour, mais avait la permission d'en régler lui-même l'emploi.

Ma défiance s'évanouissant peu à peu, je finis par me persuader que mon stylet me serait d'un grand secours pour faciliter mon évasion; cependant, je ne pouvais faire aucun usage de cet outil si précieux, car chaque jour on visitait tous les coins et recoins de ma prison en frappant contre les murailles avec une barre de fer; le plafond seul était excepté de cette mesure de prudence. Je ne pouvais donc espérer parvenir à m'échapper par le plafond qu'autant que quelqu'un y pratiquerait une ouverture à l'extérieur. Celui-ci pourrait alors se sauver avec moi par une autre que l'on ferait dans la même nuit sur le toit du palais du Doge. Mais un compagnon m'était nécessaire pour arriver sur le toit, et voir ensem-

ble ce qu'il nous resterait à faire. Il fallait donc le choisir, et je ne trouvai pas d'homme plus propre à entrer dans mes vues que ce Balbi, jeune moine de vingt-huit ans d'un si faible jugement. Je résolus, en conséquence, de tout lui communiquer et de lui faire parvenir ma précieuse barre de fer. Je lui demandai donc dans une lettre s'il désirait sérieusement recouvrer sa liberté, et s'il était prêt à entreprendre tout ce que j'exigerais de lui pour lui procurer les moyens de s'évader avec moi. Il me répondit que lui et son camarade étaient prêts à tout faire, mais qu'il serait inutile de s'efforcer d'atteindre l'impossible. Ce thème lui fournit quatre énormes pages sur les obstacles et les difficultés de tout genre que nous devions nous attendre à rencontrer. Je lui écrivis que je m'inquiétais fort peu de toutes les considérations générales; que mon plan était arrêté, et que je lui rendrais sa liberté, pourvu qu'il m'engageât sa parole d'honneur de suivre ponctuellement mes instructions. Il me le promit.

Je l'entretins alors de mon stylet que

j'avais l'intention de lui faire parvenir, afin qu'il lui servît à creuser le plancher de sa prison et à percer le mur pour me tirer ensuite à lui par l'ouverture. J'ajoutai que je me chargeais du reste, et que je délivrerais le comte et lui.

Il me répondit qu'en me tirant à lui, je serais toujours prisonnier comme auparavant et que je n'aurais fait encore que changer de prison. Mais je répliquai que je savais parfaitement tout cela et que mon dessein n'était pas non plus de me sauver par une porte. Je lui rappelai que j'attendais de lui l'exécution stricte de mes instructions et non des objections. Je lui conseillai en même tems de faire acheter une cinquantaine de gravures, représentant des sujets de dévotion, et d'en tapisser tous les murs de sa prison, ajoutant que Laurent n'en concevrait aucun soupçon, et qu'elles lui serviraient à cacher le trou par lequel nous nous échapperions; car pour venir à bout de ce travail, il suffirait de quelques jours, et Laurent ne pourrait s'apercevoir de rien. Je lui

expliquai qu'il m'était impossible de charger de cet achat Laurent, auquel j'étais devenu trop suspect pour qu'il pût croire que je vénérais ces images.

Restait à aviser aux moyens de faire parvenir ma barre à Balbi. Voici à quoi je m'arrêtai : j'ordonnai à Laurent de m'acheter une Bible avec la vulgate, d'une nouvelle édition in-folio, espérant que la grandeur de ce livre me permettrait de cacher mon stylet dans le dos de la reliure ; malheureusement il était encore deux pouces plus long que cette Bible. Balbi m'écrivit que sa prison était entièrement tapissée ; dans ma réponse je lui exposai la difficulté qu'il y avait à lui envoyer mon instrument. Il parut surpris de mon peu de ressources en expédiens, et m'engagea à lui envoyer mon outil dans la fourrure de renard dont Nicolas lui avait parlé ; qu'on prendrait pour prétexte l'intention où était le comte d'en commander une pareille, et que je n'avais qu'à l'y envelopper. Le moine devait cependant s'attendre à ce que Laurent étendît cette fourrure, par cela seul

qu'il lui serait ainsi plus commode de la porter; mais j'avais mes motifs pour écrire à Balbi de me faire demander la fourrure. Je la lui envoyai toute roulée, mais sans stylet, et appris ensuite par Laurent qu'elle avait plu beaucoup.

Dès le lendemain, Balbi m'écrivit qu'il m'avait donné un mauvais conseil et que je n'aurais pas dû le suivre; que probablement le stylet était perdu, parce que Laurent ayant apporté la fourrure tout étalée, avait sans doute trouvé dedans le stylet, et mis en poche; qu'ainsi tout espoir était évanoui. Pour le consoler, je lui répondis de ne plus me donner à l'avenir des conseils aussi téméraires; je résolus en même tems de lui envoyer mon stylet dans ma Bible, et d'user pour cela d'une prudence toute particulière. Je prévins Laurent que je voulais fêter la Saint-Michel avec deux grands plats de macaroni au beurre et au Parmesan, et que mon dessein était d'en offrir un au prisonnier qui me prêtait des livres. Laurent me répondit que cet homme dési-

rait ardemment avoir mon grand livre. Je répliquai que je le lui enverrais avec le macaroni, et je demandai le plus grand plat qu'il fût possible de se procurer ajoutant que mon intention était de le remplir moi-même. Pendant que Laurent était allé le chercher, j'entortillai ma barre de fer dans du papier et la cachai dans le dos du livre, persuadé qu'en plaçant sur le volume un énorme plat de macaroni, je détournerais les yeux de Laurent des extrémités de l'outil qui dépassaient un peu le livre. J'avais eu soin préalablement d'instruire Balbi de toutes ces circonstances et de lui recommander la plus grande prudence en recevant mon macaroni, mais surtout de prendre le livre en même tems que le plat.

Le jour de la Saint-Michel étant venu, Laurent arriva dans ma prison avec une énorme casserole remplie de macaroni. J'y mis aussitôt du beurre et la vidai dans les deux plats que je saupoudrai de Parmesan rapé. Le plat que je destinais au Prince était plein jusqu'au bord, et le macaroni nageait

dans le beurre. Je le plaçai soigneusement sur le volume; puis donnai le tout à Laurent, le dos du livre tourné contre lui, en lui recommandant d'étendre les bras et de prendre garde que le beurre en tombant ne gâtât le livre. En même tems je le regardais fixement; mais ses yeux restèrent fixés sur le beurre qu'il craignait de remuer. Il voulut porter d'abord le plat et revenir ensuite chercher la Bible; mais je lui observai qu'alors mon présent perdrait presque toute sa valeur. Il se mit enfin en marche, se plaignant que le plat fût trop plein, et me disant que s'il se répandait, ce ne serait pas sa faute. Quelle joie pour moi quand je vis ce fardeau sur ses bras! Le bout du stylet ne pouvait être aperçu de lui, toute son attention étant portée sur le macaroni. Je le suivis des yeux jusque près de la chambre de Balbi, que j'entendis bientôt tousser trois fois, signal dont nous étions convenus en cas d'heureuse réussite. Laurent de son côté ne tarda pas à revenir pour me dire que tout était parvenu heureusement à sa destination.

Le P. Balbi employa huit jours à faire l'ouverture qu'il eut soin de couvrir avec une estampe. Il m'écrivait continuellement combien peu il avançait dans sa besogne, quoique travaillant toute la nuit, et qu'il craignait que nous ne réussissons qu'à empirer notre position, parce que notre entreprise ne pourrait avoir aucun succès. De mon côté, je lui répondais que j'étais sûr au contraire de réussir.

Malheureusement, il n'en était pas ainsi. Cependant, il fallait ou continuer ce que j'avais entrepris, ou renoncer à mon projet. Tout mon savoir se bornait à vouloir sortir de ma cage, et j'étais décidé à ne céder qu'à des obstacles insurmontables : le grand livre de l'expérience m'avait appris qu'il ne faut pas trop peser les grandes entreprises. Mais si je m'étais avisé de communiquer au P. Balbi ces mystères de haute philosophie et de morale, il n'aurait pas manqué de me croire fou.

Le 16 octobre à huit heures (suivant la manière de compter le tems en Italie) pendant

que je m'amusais à traduire une ode d'Horace, j'entendis frapper trois fois du pied au-dessus de moi, je répondis de même; c'était un signal convenu pour nous avertir que nous n'étions pas trompés dans notre espoir. Balbi travailla encore jusqu'au soir et m'écrivit le lendemain qu'il terminerait le jour même son ouvrage, si mon plafond n'était composé que de deux planches, parce que chacune d'elles n'avait qu'un pouce d'épaisseur. Il me promettait en même tems de ne point percer tout-à-fait la dernière; chose que d'ailleurs je lui avais bien recommandée, car il était important qu'on n'aperçut à mon plafond aucun signe de dégradation. Enfin, il m'annonça qu'il ne lui fallait plus qu'un quart d'heure pour achever son opération, et déjà je fixai la nuit du lendemain pour quitter ma prison et ne plus jamais y rentrer. Comme j'avais quelqu'un pour m'aider, j'étais sûr de faire en moins de quatre heures un trou sur le grand toit du palais du Doge. Mon dessein était d'y monter et de choisir ensuite le meilleur moyen qui se présenterait pour en descendre.

Cependant le même jour, sur les deux heures après midi, au moment même où Balbi travaillait, j'entendis ouvrir la porte de la salle attenant à ma prison. A ce bruit mon sang se glaça dans mes veines; mais je ne perdis pourtant pas la tête et eus le tems de donner le signal d'alarme par deux coups contre la muraille, afin que, suivant nos conventions, Balbi bouchât aussitôt l'ouverture du plancher. Une minute après, entra Laurent qui me demanda pardon de m'amener un franc gueux pour camarade de prison; il était suivi d'un petit homme de trente à quarante ans, maigre, laid et mal habillé, ayant une perruque noire et ronde, et conduit par deux guichetiers. Il n'y avait pas le moindre doute que ce ne fût un mauvais drôle, puisque Laurent le traitait ainsi en sa présence et sans qu'il parût s'en affecter. Je répondis que le tribunal pouvait ordonner ici tout ce que bon lui semblait. Je fis ensuite apporter une paillasse par Laurent, et quand celui-ci eut informé le nouveau venu que le tribunal lui accordait dix sous par jour pour sa nour-

riture, il nous enferma et s'éloigna. Que Dieu les rende au tribunal ! s'écria mon nouveau compagnon. Après avoir considéré attentivement ce scélérat que ses traits décelaient assez, je voulus le faire parler, mais il se mit à me faire des remerciemens sans fin pour la paillasse que je lui avais procurée. Je lui offris ensuite de dîner avec moi, et il me baisa les mains en me demandant s'il pouvait de suite avoir les dix sous que le Tribunal lui avait alloués. Sur ma réponse affirmative, il se jeta à genoux, puis tirant de sa poche un chapelet, il regarda à droite et à gauche dans la prison. Que cherchez-vous, mon ami, lui dis-je? « Une image de la mère immaculée de N.-S., ou au moins un crucifix, me répondit-il, car je suis chrétien et j'ai jamais éprouvé un plus grand besoin d'invoquer l'assistance de Saint-François-d'Assises, dont je suis indigne de porter le nom. »

J'eus peine à m'empêcher d'éclater de rire, non de sa piété et de sa dévotion, car je les respectais, mais à cause de la

manière dont il s'était pris pour me les faire connaître, croyant sans doute que j'étais juif. Je lui donnai aussitôt mon livre de prières : il baisa avec ferveur l'image de la Sainte-Vierge qui se trouvait en tête, puis me le rendit en disant que son père avait négligé de lui faire apprendre à lire, mais qu'il avait une dévotion toute particulière pour le saint-chapelet dont il se mit à me raconter une foule de miracles. Je l'écoutai avec une patience d'ange. Il me demanda ensuite la permission de placer devant lui l'image de mon livre de prières pour dire son chapelet. Je priai avec lui et lui demandai s'il avait mangé; m'ayant répondu négativement, je lui abandonnai les restes de mon repas. Il les dévora avec un appétit de loup, but tout mon vin; puis, quand les fumées lui en eurent monté à la tête, il se mit à pleurer, et parla à tort et à travers. Je lui demandai son histoire, qu'il me raconta en ces termes.

» Ma seule passion dans ce monde a toujours été la gloire de notre sainte république et l'obéissance à ses lois. J'ai con-

slamment dirigé toute mon attention sur les machinations des scélérats qui font métier de diminuer les revenus de leur souverain; j'ai cherché sans cesse à les découvrir, et à les dénoncer ensuite au *messer grande*. Il est vrai que pour cela il m'a toujours payé; mais l'argent qu'il me donnait était à mes yeux d'une bien moindre valeur que le sentiment intime d'avoir été de quelqu'utilité au grand évangeliste Saint-Marc. Aussi me suis-je moqué de ceux qui, par préjugé, attachent au mot espion une fausse idée. Ce mot ne sonne mal qu'aux oreilles des ennemis du gouvernement; car un espion n'est au fond qu'un homme passionné pour le bien public et dévoué à son prince. Poursuivant sans relâche les criminels quand j'avais à remplir les devoirs de ma charge, jamais ni le sentiment de l'amitié, si puissant peut-être sur tant d'autres, ni surtout la reconnaissance, n'ont exercé quelque influence sur moi. Que de fois n'ai-je pas joué une discrétion à toute épreuve lorsqu'il s'agissait d'arracher à un malfaiteur

un secret important; mais à peine étais-je en possession de ce secret, que j'allais fidèlement le divulguer lorsque mon confesseur m'avait assuré que je pouvais le faire sans pécher, puisqu'en prêtant mon serment, j'avais eu soin de faire une restriction mentale, ou bien parce que là où il s'agit du bien de l'Etat, un serment n'a plus de valeur. Je crois que, dans mon zèle, j'eusse étouffé la voix de la nature et dénoncé même mon propre père.

» Je m'aperçus, il y a trois semaines, qu'il existait dans la petite île d'Isola où je demeure, une association formée entre quatre ou cinq personnes notables de l'endroit, indisposées contre le gouvernement, parce qu'on avait découvert et saisi des objets qu'elles faisaient venir en contrebande : plusieurs même furent mises en prison. Le curé de la paroisse, originaire des Etats autrichiens, faisait partie de ce complot dont je résolus de dévoiler le mystère. Ceux qui l'avaient formé se rassemblaient à l'auberge pendant la nuit, et dans une chambre où il y avait un lit; un jour je trouvai la porte ouverte et la chambre

déserte, je me déterminai héroïquement à me cacher dessous. Le soir ils arrivèrent et se mirent à dire que l'île n'appartenait point à la juridiction de Saint-Marc, mais à celle de Trieste, et qu'on ne devait nullement la regarder comme faisant partie de l'Istrie vénitienne. Le curé dit ensuite au chef de la bande, que s'ils voulaient tous signer une requête à l'empereur, il irait lui-même la remettre à l'ambassadeur d'Autriche. Tous y consentirent, et le curé voulait se rendre le lendemain à Venise avec la supplique. Je résolus de faire échouer cet infâme complot, quoiqu'un des conjurés fût mon cousin de très-près. Quand ils se furent retirés, j'usai de toutes les précautions possibles pour sortir de ma cachette. Aussitôt je m'embarquai dans la matinée et j'arrivai à le lendemain. Je formai de suite la liste des conjurés et allai trouver l'inquisiteur pour lui rendre compte de toute l'affaire. On chargea sur-le-champ quelqu'un de m'accompagner à Isola pour reconnaître la personne du curé.

» Après le dîner, mon cousin me fit appeler pour lui faire la barbe, car je suis barbier de mon état. Quand j'eus fini de le raser, il m'offrit du délicieux *refosco*, et du bouilli à l'ail; nous fîmes collation de la meilleure amitié du monde. Mais alors, je sentis la voix secrète de mon attachement fraternel, l'emporter dans mon cœur sur le sentiment de mon devoir; je le pris par la main, et lui conseillai, en pleurant très-sincèrement, d'éviter la société du curé, et de ne pas signer un certain écrit. Il prétendit ne rien comprendre à ce que je lui disais; je lui répondis en souriant qu'il plaisantait : je m'en allai tout confus de repentir d'avoir écouté le cri de mon cœur.

Le lendemain matin, il avait disparu de même que le chapelain. Je quittai Isola et m'en retournai à Venise. A peine eus-je rendu ma visite à *messer grande* qu'il me fit arrêter. C'est ainsi, mon cher monsieur, que le malheur m'a conduit auprès de vous. Je remercie Saint-François de m'avoir fait la grâce de rencontrer un bon chrétien renfermé pour des

motifs que je m'inquiète peu de connaître, car la curiosité n'est point mon défaut. Je me nomme Sorodaci, ma femme s'appelle Legrenzi. C'est la fille d'un *Secretario* du conseil des dix; elle m'a épousé malgré les préjugés. Elle sera désespérée d'ignorer ce que je suis devenu. Mais j'espère être bientôt mis en liberté, car le *Secretario* ne m'a sans doute fait mettre ici que pour être plus à portée de m'interroger.

L'imprudente franchise de ce récit suffit pour me faire connaître l'homme avec lequel je me trouvais. Je fis semblant de le plaindre et le confirmai dans son espoir d'être sous peu relâché. Dès qu'il fut endormi, je me mis à écrire tout cela à Balbi, et lui représentai la nécessité d'interrompre notre entreprise. Le lendemain, je donnai ordre à Laurent de m'acheter un crucifix et une bouteille d'eau bénite. Sorodaci, demanda ses dix sous, et le geôlier lui en jeta vingt avec l'expression du plus profond mépris. Je me fis apporter une quadruple ration de vin et beaucoup d'ail, mets favori de mon com-

pagnon. Quand Laurent fut parti, je tirai adroitement du livre la lettre de Balbi. Il me peignait ses transes, me disait qu'il avait bouché l'ouverture, et que, si Sorodaci avait été enfermé avec lui, il eût été sûr d'être condamné à mort.

Il était facile de prévoir qu'on ferait subir plusieurs interrogatoires à Sorodaci. Je résolus, en conséquence de lui confier deux lettres sans importance, mais qui me seraient peut-être de quelque utilité s'il les remettait au *Secretario* : je les écrivis avec le crayon. Le lendemain Laurent m'apporta tout ce que je lui avais demandé, et je traitai mon hôte. Je lui dis qu'il dépendait de lui de me rendre par son amitié et son courage un service que j'estimerais plus que ma vie. Alors je lui donnai les deux lettres avec prière de les remettre à leur adresse dès qu'il serait libre. Mon bonheur, lui dis-je, dépend désormais de votre fidélité, mais surtout cachez bien mes deux lettres, car si on les trouvait sur vous, nous serions tous deux perdus sans ressource. Il faut donc me jurer sur le crucifix et sur cette

mage de la Sainte-Vierge de ne pas me trahir.

Je jurerai, mon cher maître, tout ce que vous voudrez, me répondit-il, tant je sens que je vous ai d'obligations; et en même tems il se mit à fondre en larmes de ce que je croyais à la possibilité d'être trahi par lui. Je lui donnai alors une chemise et un bonnet de nuit, et ôtai le mien; puis, après avoir aspergé la chambre d'eau bénite, je prononçai en termes vides de sens mais effrayans, une formule sacramentelle, par laquelle je lui fis jurer à genoux et au milieu de malédictions épouvantables qu'il remettrait exactement mes deux lettres. Dès qu'il les eut, il me proposa lui-même de les coudre dans la doublure du dos de son habit. Je savais parfaitement bien qu'il les donnerait au *Secretario*; mais j'avais pris mes mesures pour qu'on ne conçût aucun soupçon de mes projets. Loin de là, j'espérais que ces lettres pourraient peut-être me mériter l'estime du tribunal.

Je disais à Bragadio et à Grimani d'être

tranquilles et de ne point s'inquiéter de mon sort, qu'ils trouveraient quand je recouvrerai ma liberté, que ma détention m'avait été plus utile que nuisible, que personne en effet n'avait eu plus besoin que moi d'amender sa vie. Je demandais ensuite à Bragadio des bottes pour l'hiver, parce que ma prison était froide. Il ne fallait pas que Sorodaci se doutât de l'innocence de mes deux lettres, car alors il aurait pu vouloir jouer le rôle d'un honnête homme en les remettant véritablement à leur adresse.

Quelques jours après, Laurent vint le chercher. Il resta long-tems absent, et déjà je croyais ne plus le revoir, quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'on le ramenât le soir. Dans un interrogatoire, souvent interrompu et repris, on avait voulu le forcer à avouer qu'il avait donné avis au prêtre de ne pas revenir à Isola; il ne put se résoudre à faire cet aveu, car à bien prendre, cela n'était pas. Je craignis dans mon dépit qu'on ne le retînt long-tems en prison; j'écrivis donc à Balbi tous les détails de cette aventure, et

appris dans cette occasion à écrire dans l'obscurité.

Le lendemain, je voulus me convaincre de ce dont je ne doutais pas le moins du monde; je lui demandai ma lettre à Bragadio, sous prétexte d'y ajouter quelque chose, en disant qu'il pourrait après la recoudre. Il m'observa que ce n'était pas sans danger, mais j'insistai. Alors le scélérat se jetant à mes pieds, me dit que lors de son second interrogatoire, un frisson irrésistible l'avait fait trembler dans l'endroit du dos où se trouvaient justement mes lettres, et que le Secrétario, lui en ayant demandé la cause, il lui avait été impossible de lui céler la vérité; qu'alors le secrétario avait sonné Laurent et lui avait fait ôter son habit, qu'il avait lu les lettres et qu'ensuite, en les mettant dans un tiroir, il lui avait dit que s'il les avait remises, on n'aurait pas manqué de l'apprendre et qu'on l'eût puni de mort.

A ce récit, je fis semblant de me trouver mal et de perdre connaissance. Je jouai parfaitement la frayeur et le désespoir, et en-

jurai la vierge et les saints de venger une si odieuse trahison. Je me jetai ensuite sur mon lit et m'efforçai de ne pas dire un seul mot pendant toute la journée, comme si je n'entendais ni ne voyais les larmes, les exclamations et les gémissemens de ce misérable. Je m'acquittai parfaitement de mon rôle dans cette comédie dont j'avais auparavant esquissé le plan. Dans la nuit j'écrivis à Balbi de recommencer son travail au moment même où l'horloge sonnerait dix-huit heures, et de l'interrompre quatre heures après, c'est-à-dire à la vingt-troisième heure. J'ajoutai qu'il n'avait rien à craindre et que, de l'exécution ponctuelle de mes instructions, dépendait la réussite de notre projet.

Nous étions déjà arrivés au 25 octobre, et le jour approchait où il fallait accomplir l'œuvre, ou bien y renoncer. Les inquisiteurs et le Secretario visitent dans les premiers jours de novembre quelques villages situés sur la terre-ferme, et Laurent en profitait pour s'enivrer le soir et se lever fort

tard le lendemain. Au fait de ces circonstances, il était naturel que je choisisse une de ces nuits, mais j'avais encore un autre motif.

Rien ne soulage plus l'infortuné dans ses misères que l'espoir d'en être bientôt délivré. Toutes ses pensées tendent vers cet heureux instant : il voudrait employer tout ce qu'il a de force pour l'accélérer, et il désire surtout être instruit de l'époque où arrivera cet événement. Il est donc naturel que, dans son impatience, il cherche à découvrir ce moment par quelque moyen mystérieux. Dieu, se dit-il, le connaît, il peut donc permettre qu'il me soit révélé par un hasard quelconque. De là, ce désir d'interroger la destinée; de là ces longs voyages entrepris pour consulter les oracles; de là les mystères de la cabale; de là encore les demandes en vers dans la bible ou dans Virgile, car voilà l'origine de ces *sortes Virgilianæ* dont nous parlent plusieurs auteurs.

J'ignorais la manière dont la bible pourrait me révéler ce secret, je résolus donc de

m'adresser à Roland-le-Furieux de l'Arioste, poëte dont j'admirais le génie avec passion, et qui me semblait plus propre que Virgile à prédire mon avenir. J'écrivis donc une courte demande pour savoir le jour où aurait lieu ma délivrance, ensuite j'en comptai les lettres et trouvai le nombre 9, 7, 1. J'ouvris alors le poëme avec un serrement de cœur inexprimable, et lus ces mots dans le premier vers de la septième stance du neuvième chant.

Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre.

Ils étaient trop clairs et s'adaptaient trop naturellement à ma situation, pour que je n'y ajoutasse pas foi. On me pardonnera probablement, d'avoir cru devoir les expliquer ainsi, « entre la fin d'Octobre, et le commencement de Novembre » est l'heure de minuit. On apprendra bientôt que le 31 Octobre à minuit précis, je fus libre; et l'on ne m'en croira pas sans doute plus superstitieux qu'un autre. Je raconte la chose, parce qu'elle est arrivée et qu'elle est extraordinaire; j'y aurais difficilement fait attention, si je n'avais

pas réussi à me mettre en liberté. Ce fait démontre du moins, d'accord en cela avec l'histoire, que beaucoup d'événemens qui sont arrivés, n'auraient jamais eu lieu sans une prédiction antérieure.

Il s'agissait maintenant de frapper et d'ébranler tellement par des images surprenantes l'esprit superstitieux de ce misérable Sorodaci qu'il ne pût pas me nuire. Aussi dès que Laurent nous eut quittés, j'invitai cet hypocrite à manger la soupe avec moi; il était étendu sur sa paillasse et disait qu'il était malade. Il n'eût d'ailleurs jamais osé m'approcher si je ne l'avais pas appelé. Il se releva aussitôt, se jeta à mes pieds et les baisa. Pendant quelques instans ses sanglots redoublés l'empêchèrent de prononcer une seule parole: enfin il me dit qu'il était sûr de sa mort prochaine si je ne lui pardonnais pas, que la Sainte-Vierge l'avait déjà puni d'avoir manqué au serment qu'il m'avait prêté. Je ressens, ajoutait-il, d'incroyables douleurs dans les entrailles, et ma langue est couverte de pustules; en même tems il

me la faisait voir. J'y aperçus en effet quelques petits boutons, ignorant d'ailleurs s'ils n'y étaient pas auparavant, et m'inquiétant peu de savoir s'il me disait la vérité. Il était au contraire de mon intérêt de faire semblant de le croire et même de lui faire espérer que je lui pardonnerais. Pour cela il me fallait l'engager à boire et à manger; peut-être voulait-il me tromper encore cette fois, mais je ne demandais pas mieux : il s'agissait de jouer au plus fin. Je préparai d'ailleurs contre lui une attaque à laquelle il me semblait impossible qu'il résistât. « Mangeons d'abord cette soupe ensemble, lui dis-je en débutant; puis je vous annoncerai votre bonheur. Savez-vous que ce matin même la Sainte-Vierge m'a apparu et m'a ordonné de vous pardonner : vous ne mourrez pas : au contraire, vous sortirez d'ici avec moi. »

Confondu et incapable de dire un mot, mon homme se mit alors à manger la soupe à genoux, car nous n'avions pas de chaises. Il se plaça ensuite en face de moi sur la paillasse pour écouter l'allocution suivante que

je lui tins du ton le plus sérieux du monde.

» La douleur que je ressentais de votre trahison m'empêcha de dormir toute la nuit; car les lettres que vous avez livrées au *Secretario*, doivent nécessairement me faire condamner à une captivité perpétuelle. Ma seule consolation était de savoir que vous mourriez dans trois jours sous mes yeux. Pendant que j'étais occupé de cette pensée indigne d'un chrétien, la Sainte-Vierge dont vous voyez ici l'image, s'est placée vivante devant moi à la pointe du jour, a ouvert la bouche et m'a adressé les paroles suivantes.

« Sorodaci est un pieux adorateur de mon chapelet, pardonne-lui, et détourne de sa tête les suites de la malédiction qu'il a prononcée sur lui-même. Pour t'en récompenser, un de mes anges descendra à toi sous la forme d'un homme, il percera le plafond de la prison et te délivrera d'ici à cinq ou six jours. Cet ange commencera son travail aujourd'hui même, au moment où l'horloge sonnera dix-neuf heures, et le continuera jusqu'à une heure avant le coucher du soleil pour re-

monter ensuite dans les cieux. Conduit par mon ange, tu te feras accompagner par Sorodaci, et prendras soin de lui s'il veut renoncer à son métier d'espion. Fais lui part de ce que je viens de t'annoncer. »

Je considérais attentivement le visage de ce scélérat. Ce récit l'avait pétrifié. Je pris mon livre de prières à la main, puis après avoir aspergé ma chambre d'eau bénite, je fis semblant de prier et baisai par intervalle l'image de la Sainte Vierge. Il y avait plus d'une heure que le misérable n'avait ouvert la bouche, quand tout à coup il me demanda si, lorsque l'ange descendrait du ciel, nous ne l'entendrions pas se frayer passage à travers les murs de la prison. Il viendra pour sûr, répondis-je, à dix-neuf heures précises, nous l'entendrons travailler, et au bout de quatre heures, tems suffisant selon moi à un ange pour accomplir un pareil œuvre, il disparaîtra.

Peut-être n'avez vous fait que rêver, me répliqua-t-il; mais je l'assurai du contraire et lui demandai s'il était résolu à renoncer à

l'espionnage. Il s'endormit au lieu de me répondre, et à son réveil me demanda s'il n'avait pas toujours le tems de renoncer à son industrie. Je lui accordai un sursis jusqu'à l'arrivée de l'ange, en lui annonçant que s'il ne prêtait pas le serment que j'exigeais de lui, je le laisserais en prison. Sa satisfaction en entendant ces paroles m'amusa ; il était persuadé qu'il ne viendrait point d'ange et semblait avoir pitié de mon illusion. Je brûlais d'impatience d'entendre sonner dix-neuf heures, et convaincu que l'arrivée de l'ange mettrait au grand jour toute la faiblesse d'esprit de ce misérable, je m'en amusais d'avance. Mon plan ne pouvait manquer, à moins que Laurent n'eût oublié de remettre le livre.

L'heure du dîner arriva, et je ne bus que de l'eau. Sorodaci au contraire avala tout mon vin pour arroser l'énorme quantité d'ail qu'il mangea. Aussitôt que dix-neuf heures commencèrent à sonner, je me jetai à terre et lui donnai en même tems dans le dos un coup si violent, qu'il lui fit prendre la même

posture que moi; ensuite je m'écriai : « l'ange arrive ! » Je restai ainsi prosterné pendant une heure. C'était à mourir de rire de voir la surprise et l'immobilité de ce gueux de Sorodaci. Je me gardai cependant bien de me moquer de lui, car c'était une œuvre méritoire que d'humaniser son âme en la frappant de terreur. Pendant trois heures et demie je lus, tandis que lui disait son chapelet et dormait par intervalle : il n'osait ouvrir la bouche; ses yeux étaient continuellement levés vers le plafond où Balbi travaillait, et il ne cessait de faire les grimaces les plus singulières. Au moment où l'horloge commença à sonner vingt-trois heures, je lui dis de faire comme moi, parce que l'ange allait disparaître. Nous nous précipitâmes à genoux; le P. Balbi s'éloigna et tout redevint calme. Le lendemain la figure de cet imbécille exprimait plus de frayeur que de surprise.

Je me divertis beaucoup à l'écouter. Il m'assura de sa piété, de son attachement à saint Marc et de son inviolable dévoûment

envers le gouvernement, de la manière la plus solennelle et en fondant en larmes, dévoûment qui devait lui faire obtenir la protection de la Sainte-Vierge. Il me raconta ensuite une foule de choses sur la puissance miraculeuse du chapelet de sa femme, laquelle avait un moine dominicain pour confesseur. Il ne pouvait pas comprendre, me disait-il encore, ce que je voulais faire d'un ignorant comme lui. Je lui répondis qu'il fallait qu'il m'aidât et qu'il aurait de quoi vivre à l'avenir sans exercer l'infâme métier d'espion. Il offrit de me prêter le serment, et quand je lui demandai s'il était réellement disposé à le tenir, il me désarma en me disant que, sans son parjure, la Vierge ne m'aurait pas apparu, et que je ne serais pas maintenant aussi heureux. Je lui demandai s'il aimait Judas, qui avait trahi le Sauveur; sur la négative, je le poussai à me demander comment il pourrait obtenir le pardon de ses péchés. Je lui répondis ainsi :

Quand Laurent arrivera, il faudra que

vous restiez immobile sur votre lit, la figure contre la muraille, sans le regarder, sans lui dire un mot et sans vous relever. Jurez-le-moi. Il obéit; et je lui jurai à mon tour que je l'étranglerais sans pitié si je le voyais se retourner vers Laurent. Après lui avoir demandé s'il éprouvait des regrets d'avoir fait ce serment, il me répondit que non. Je lui donnai alors à manger et le laissai se coucher, car j'avais aussi besoin de dormir. Il me fallut auparavant employer deux heures à écrire à Balbi pour l'instruire de tout, et lui dire que lorsqu'il aurait achevé, il n'avait qu'à précipiter le plafond de ma prison dans la nuit du 30 et 31 octobre et que nous nous sauverions tous les quatre, en comptant son compagnon et le mien. Nous étions alors au 28 octobre. J'appris par la réponse de Balbi qu'il n'aurait besoin que de quatre ou cinq minutes pour faire l'ouverture. Sorodaci joua parfaitement son rôle; quand Laurent entra, il fit semblant de dormir et celui-ci ne lui adressa pas un mot. Je ne cessai pendant tout le tems qu'il

resta avec nous de surveiller attentivement mon gueux de compagnon, décidé à l'étrangler s'il faisait le moindre mouvement, car un clin d'œil suffisait pour me trahir.

Pendant toute la journée j'échauffai la tête de Sorodaci par des discours exaltés, et ne le laissai tranquille que lorsque je le vis ivre et prêt à s'endormir. Il m'embrassa en me disant qu'il ne comprenait pas qu'un ange eût besoin d'autant de tems pour pénétrer dans la prison. Je lui répondis que c'était sans doute parce qu'il travaillait comme homme et non comme ange. J'ajoutai que je craignais que l'ange ne revînt pas aujourd'hui, parce que lui Sorodaci avait exprimé des doutes, et qu'il n'avait pas parlé en homme pieux et humble, mais comme un pécheur endurci, aspirant encore à renouer ses liaisons avec *messer grande* et les sbires.

Il se mit à pleurer de nouveau, et quand, au moment où sonnaient neuf heures, nous n'entendîmes point l'ange, je le vis [redacted] désespoir; j'ajoutai encore à sa douleur par la vivacité de mes plaintes: la

journée se passa de la sorte. J'eus soin de lui faire observer, jusqu'au 31 octobre, la conduite que je lui avais tracée à l'égard de Laurent, que je ne revis plus après que je lui eus donné, dans un livre, la lettre par laquelle j'avertissais le moine de percer entièrement le plafond à dix-sept heures. Je n'avais plus aucun obstacle à redouter : Laurent lui-même m'avait parlé du départ des Sénateurs et du *Secretario*; je ne devais donc pas craindre qu'on m'amenât un nouveau prisonnier, et n'avais même plus besoin de me contraindre vis-à-vis de cet infâme Sorodaci.

Je dois me justifier aux yeux de ceux de mes lecteurs, qui pourraient soupçonner mes sentimens religieux, parce que j'abusai de nos saints mystères dans le serment que j'exigeai d'un imbécille, et dans la feinte apparition de la Sainte-Vierge, mais surtout parce que je le raconte complaisamment. Pour leur conter l'histoire de mon évasion sans déguisement, je ne trouvais leur faire aucune circonstance; je ne me vante pas de

ce que j'ai fait et n'en éprouve pas de remords : ce ne fut que contre mon gré que j'eus recours à la ruse, et j'aurais préféré employer d'autres moyens. S'il s'agissait encore de recouvrer ma liberté, j'agirais probablement aujourd'hui comme j'agis alors.

Si la nature me commandait de fuir, la religion ne me le défendait pas et je n'avais pas de tems à perdre. Je me trouvais avec un monstre que son code de morale autorisait à me trahir et à tout découvrir à Laurent. Il fallait ou épouvanter ce scélérat, ou bien l'étrangler, comme l'eût fait à ma place quelqu'un plus cruel que moi. J'aurais pu facilement prendre ce parti et dire ensuite que Sorodaci était mort naturellement; on n'eût, certes, fait aucune recherche. Si parmi mes lecteurs, il en était un qui trouvât que j'aurais dû préférer ce moyen, puisse Dieu l'éclairer! jamais sa religion ne sera la mienne. Je fis ce qui me semblait être mon devoir, et du moins la Providence n'a pas permis que j'échouasse dans mon entreprise; elle m'a

même délié de mon serment, car Sorodaci n'eut pas le courage de me suivre et de s'évader avec moi. Mais, s'il n'en était pas arrivé ainsi, j'avouerai à mes lecteurs que je n'aurais pas été parjure, puisque je confesse qu'au premier instant de danger je me serais débarrassé de ce misérable, cussé-je dû même le pendre au premier arbre venu. En lui jurant une assistance éternelle, je savais parfaitement que sa fidélité ne durerait pas plus que son exaltation fanatique, qui ne manquerait pas de disparaître à l'arrivée du moine que je lui avais annoncé comme un ange. *Non merta fè, chi non la serba altrui.* L'homme a bien plus de droit à tout sacrifier à sa conservation personnelle que n'en ont les rois qui prétendent tout sacrifier au bien de l'État.

Quand Laurent fut parti, je dis à Sorodaci qu'à dix-sept heures précises l'ange percerait le plafond de notre prison, et qu'il apporterait une paire de ciseaux avec lesquels il devait nous faire à tous la barbe. — Cet ange a-t-il donc aussi de la barbe? « Vous le

verrez. » Nous sortirons par l'ouverture faite au plafond, de là nous monterons sur le toit du palais, puis nous descendrons sur la place Saint-Marc et de là nous irons en Allemagne. Mon homme ne me répondit rien et dévora à lui seul tout le dîner, car j'avais l'esprit et l'âme beaucoup trop occupés pour pouvoir rien manger. Je ne pus même réussir à m'endormir.

Enfin dix-sept heures sonnent et l'ange paraît. Sorodaci veut s'agenouiller et se mettre en prières, mais je lui déclare que cela est superflu. Au même instant un énorme platras tombe à nos pieds et Balbi se précipite dans mes bras. Vous avez accompli votre tâche, lui dis-je; c'est maintenant à moi à m'acquitter de la mienne. Il me remit mon stylet et les ciseaux que je donnai à Sorodaci, avec injonction de nous raser tous deux. J'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire, en voyant avec quelle surprise l'animal considérait Balbi, qui avait plutôt l'air d'un diable que d'un ange. Il nous rasa habilement tous les deux avec ces ciseaux.

Impatient de me mettre au fait des localités, j'ordonnai au moine de rester en bas parce que je ne voulais point laisser Sorodaci seul. Je pénétrai donc, non sans éprouver quelque difficulté, dans le cachot du comte que j'embrassai étroitement. Je trouvai en lui un homme dont la constitution physique ne favorisait guère une entreprise comme la nôtre, et quand je lui communiquai mon plan d'évasion, il m'observa qu'il n'avait pas d'ailes pour quitter les toits de plomb du palais. En second lieu, il m'avoua qu'il n'avait pas assez de courage pour nous suivre, qu'il préférait rester dans sa prison et y prier Dieu pour le succès de notre tentative. Je m'approchai alors du toit pour examiner avec mon esponton les chevrons et les planches que recouvraient les lames de plomb de la toiture. La plupart cédaient à un seul coup, et en moins d'une heure je parvins à y faire une ouverture suffisamment grande. Je m'en retournai ensuite à mon cachot, où je déchirai mes draps, mes serviettes et mes couvertures pour en composer une corde. J'en fis

moi-même les nœuds; car un seul défectueux suffisait pour causer la chute de celui qui s'y suspendrait : j'eus de la sorte environ cent brasses de corde. Après cela je réunis en un paquet mon habit, mon manteau de soie et quelque peu de linge. Puis nous nous rendîmes tous trois dans la prison du comte; celui-ci félicita Sorodaci d'avoir été incarcéré avec moi et de pouvoir ainsi s'échapper. Je ne pus m'empêcher de rire, quand je quittai le masque de tartufe que j'avais pris pendant toute une semaine, à cause de ce gredin. Il voyait bien qu'il avait été dupe, mais ne comprenait cependant pas comment j'avais pu me mettre en rapport avec l'ange, qui était venu me délivrer à point nommé. Les paroles du comte, qui nous observa que nous nous exposions à de grands dangers, lui inspirèrent de l'inquiétude; et lâche comme il l'était, il se décida à renoncer à ce périlleux voyage. J'engageai le moine à faire son paquet pendant que j'achèverais l'ouverture de la toiture. Elle fut terminée à deux heures de la nuit; je m'aperçus, à la vérité,

que les lames de plomb étaient recourbées sur la gouttière de marbre; cependant, avec l'aide de Balbi et le secours de mon esponton, je réussis à en détacher une assez bien pour pouvoir la soulever avec mon épaule. En regardant le ciel, j'eus le chagrin d'apercevoir la clarté de la lune, dont le premier quartier commençait le jour suivant. Il fallait supporter patiemment cet empêchement et attendre minuit, heure à laquelle cet astre éclairerait les antipodes; car dans une nuit comme celle-ci, où tout le beau monde se rassemble sur la place Saint-Marc, il était important que l'on ne m'aperçût point sur les toits. La projection de mon ombre aurait pu s'étendre jusqu'à cette place; et alors tout le monde se serait mis à regarder de mon côté; ce spectacle extraordinaire aurait attiré l'attention générale et particulièrement celle de *messer grande* et de ses sbires, les seuls qui, pendant la nuit, veillent au repos de la grande ville de Venise. Je décidai donc d'un ton d'autorité que nous ne nous mettrions en

marche qu'après le coucher de la lune. Je me mis à invoquer l'assistance de Dieu, mais sans le prier de faire un miracle en ma faveur; soumis entièrement aux caprices du hasard, il me fallait agir de telle sorte que la non réussite ne pût être attribuée à aucune faute. La lune devait se coucher à cinq heures et le soleil se lever à treize; nous avions donc huit heures d'une complète obscurité.

Je dis à Balbi que nous passerions les trois heures à converser avec le comte Asquin, et l'engageai à prier son ancien compagnon d'infortune de nous prêter une trentaine de sequins qui, pour nos besoins ultérieurs, ne nous seraient pas d'une moindre utilité que mon esponton. Il se chargea de la commision, et vint me dire au bout de quelques minutes que le comte voulait me parler en particulier. Le vieux Asquin me représenta avec beaucoup de douceur que je n'avais pas besoin d'argent pour m'évader, que sa famille était nombreuse, et que si je venais à mourir, ce serait autant

de perdu pour elle; il me débita ensuite une longue kirielle de motifs à l'aide desquels il espérait, sans doute, me déguiser son avarice. Ma réponse dura près d'une demi-heure; les raisons que je lui alléguai à mon tour étaient excellentes; mais l'on sait que depuis que le monde existe, les meilleures raisons n'ont jamais servi à grand'chose. Je me rappelai donc l'axiome, *Nolenti baculus*, mais je n'eus pas la cruauté de la mettre en pratique; je terminai ma harangue par promettre au comte que s'il voulait s'évader avec nous je le porterais sur mes épaules, à l'exemple d'Enée et d'Anchise, et par lui observer que s'il aimait mieux prier pour le succès de notre tentative, il commettait une inconséquence visible; car il prierait pour la réussite d'une entreprise qu'il se refusait à aider par les moyens les plus simples. Il me demanda alors en pleurant et en gémissant si deux sequins ne me suffiraient pas. Je lui répondis que je serais bien forcé de m'en contenter; en me les donnant, il me pria de ne pas oublier de les

lui rendre si, après avoir inutilement fait le tour du toit, je me décidais à retourner dans ma prison. Je lui en donnai la promesse, quoiqu'un peu surpris qu'il pût penser que je me décidasse jamais à y revenir: j'étais, en effet, trop convaincu du contraire. J'appelai alors mes deux compagnons; puis, après avoir fait passer nos hardes par l'ouverture, je partageai les cent brasses de corde en deux paquets. Ensuite nous passâmes deux heures à converser et à nous rappeler nos souffrances passées. Balbi me donna à cette occasion la première preuve du peu de délicatesse de ses sentimens, en me reprochant à plusieurs reprises de lui avoir manqué de parole, ajoutant que s'il avait pu savoir qu'il en serait ainsi, il ne m'aurait pas tiré de prison. Le comte, de son côté, me dit avec le poids et le sérieux d'un vieillard de soixante-dix ans, que je ferais mieux de ne pas aller plus loin; qu'il me serait impossible de descendre du toit et que je pourrais y perdre la vie. Je ne fis aucune attention à ses remontrances.

Mais avocat de profession, il me tint un long discours pour tâcher de rentrer en possession de ses deux sequins. Il me fit une description effrayante des difficultés sans nombre que je rencontrerais sur le toit, et m'exposa l'impossibilité de pénétrer dans le grenier par une des lucarnes, toutes garnies de barres de fer; ou de trouver un endroit pour attacher notre corde. Et, ajouta-t-il, quand même vous y parviendriez, personne ne pourra glisser avec les mains le long de cette corde. Il faudra donc qu'un de vous attache la corde autour de l'autre et le descende ensuite, comme on descend un sceau dans un puits. Celui qui se chargera de cet office sera obligé de retourner à son cachot. Il s'agit donc de savoir lequel de vous deux consentira à se sacrifier à cette œuvre de charité, et en supposant qu'il y en ait un assez généreux pour cela, de quel côté pourra-t-on se laisser glisser sans risquer d'être aperçu? du côté de l'église on se trouverait enfermé : dans la cour intérieure, les gardes de l'arsenal font continuellement la ronde; choisirez-vous le côté

du canal? mais où trouver un bateau ou une gondole. Le comte continua ainsi à nous exposer une suite de considérations et de probabilités, que je fus obligé d'écouter avec une patience bien éloignée de mon caractère.

Ce qui m'irritait le plus, c'était les reproches que me faisait le moine; mais comme j'avais besoin d'un compagnon pour mener à bien notre entreprise, je me contraignis et me contentai de répondre que j'étais certain de notre délivrance, quoique je ne pusse pas indiquer avec détail les moyens que j'emploierais pour y parvenir; que les sages observations du comte me rendraient prudent et que je comptais surtout sur l'appui de la Providence.

Je tendis à diverses reprises mes mains vers Sorodaci qui ne soufflait pas le mot, et je me mis à rire en songeant à ce qui devait se passer dans son âme; car, à coup sûr, il voyait bien maintenant que je l'avais trompé. Je l'envoyai voir si l'on apercevait encore la lune sur l'horizon; il revint bientôt après me dire que dans un quart d'heure, elle ne

serait plus du tout visible, mais que le brouillard étant épais, il y avait du danger à marcher sur les toits. Pourvu que le brouillard ne soit pas de l'huile, lui répondis-je, peu m'importe. Je lui dis ensuite de s'envelopper dans son manteau et de prendre une partie de la corde. A ces mots mon homme se jeta à mes pieds et me supplia en gémissant de ne pas le condamner à une mort certaine. Je tomberai dans le canal, me dit-il, et ne vous serai d'aucune utilité; laissez-moi donc ici, je prierai saint François pour vous pendant toute la nuit. Il est en votre pouvoir de me tuer, mais jamais je ne vous suivrai.

L'imbécille ne savait pas que je regardais sa compagnie comme pouvant porter malheur; je le laissai donc tranquille à condition qu'il priât saint François pour moi et qu'il apportât au comte tous mes livres, dont la valeur pouvait bien être de cent sequins; il obéit. Le comte promit de me les rendre aussitôt que je reviendrais; mais je lui répétai que j'étais sûr de ne plus le revoir. Quant

à ce gredin, ajoutai-je, il ne mérite pas de s'associer, avec moi et le P. Balbi, à une entreprise semblable; n'est-ce pas, Balbi? cette question avait pour but de piquer l'amour-propre d'un autre lâche; aussi me répondit-il par un oui.

Je demandai alors au comte du papier, une plume et de l'encre. Il avait de tout cela malgré le règlement de la prison; car pour un écu Laurent n'eût pas fait difficulté de vendre la république et saint Marc lui-même. J'écrivis ensuite, sans pouvoir la relire, une lettre que je remis à Sorodaci; en tête se trouvait cette sentence qui me parut appropriée à la circonstance :

Non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.

Elle était ainsi conçue : « Jacques Casanova, qui écrit ces lignes dans l'affliction » de son cœur, sait qu'avant d'échapper à » l'état déplorable dans lequel il se trouve » actuellement, il peut avoir le malheur » de retomber dans les mains de ceux qui » le retenaient captif. S'il en arrivait ainsi, » il implore la générosité et l'humanité de

» ses juges, afin qu'ils ne rendent pas son
» sort plus dur, et qu'ils ne le punissent pas
» d'une action à laquelle l'ont porté la na-
» ture et la raison. Il les supplie, s'il vient à
» être repris, de lui rendre tous ses effets
» et de le réintégrer dans le même cachot;
» mais s'il est assez heureux pour s'éva-
» der, il déclare, par la présente, donner
» tout ce qu'il a laissé dans sa prison à Fran-
» çois Sorodaci, que l'amour de la liberté
» n'anime pas comme lui et qui [illegible] dans
» les Plombs. Il le prie, d'aill[illegible] ne
» pas lui savoir gré de ce cadeau.

» Ecrit une heure avant minuit, et sans
» lumière, dans la prison du comte Asquin,
» le 31 octobre 1756. »

Castigans castigavit me Deus, et morti non tradidit me.

Je remis cette lettre à Sorodaci et lui recommandai de ne pas la donner à Laurent, mais seulement au *secretario*, qui viendrait sans doute visiter lui-même la prison. Le comte pensait qu'il était impossible qu'elle manquât son but; il me promit, en cas que

je fusse repris et ramené aux Plombs, de me rendre tout ce que je lui avais donné. L'imbécille de Sorodaci m'assura, de son côté, qu'il aurait la plus grande joie de me revoir et de me rendre tous mes cadeaux.

Mais il était tems de partir; déjà la lune avait disparu. Je plaçai sur le dos de Balbi, d'un côté, un paquet de cordes, et de l'autre, ses hardes; je pris pour moi la même charge. Nous gagnâmes ensuite le toit, vêtus d'un simple filet et le chapeau sur la tête.

E quindi uscimmo a rimirar le stelle.

DANTE.

CHAPITRE II.

Mon évasion et mon arrivée à Mestre et à Trévise.

Je partis le premier, Balbi me suivit et Sorodaci fut chargé de rabattre la lame de plomb; ensuite je le renvoyai prier pour nous son patron. Malgré le brouillard on pouvait encore distinguer assez facilement les objets. Alors, me mettant à genoux et me traînant ainsi, je m'armai de mon esponton et l'enfonçai aussi loin que je pus entre les jointures des lames de plomb. Ensuite me tenant de l'autre main à la planche, sur laquelle se trouvait la lame que j'avais sou-

trée, je parvins sur le toit. Pour m'y suivre, Balbi saisit de sa main droite ma ceinture tout près de la boucle. Mon sort était donc semblable à celui de la bête de somme qui traîne et qui porte; j'avais de plus à marcher sur un toit en pente, qu'un tems humide avait rendu glissant.

Arrivés à la moitié de cette dangereuse route, Balbi me cria d'arrêter un moment. Un des paquets qu'il portait s'était détaché et ne pouvait qu'être tombé dans la gouttière. Ma première idée fut de lui donner un coup qui l'eût envoyé rejoindre son paquet; mais le ciel permit que je me modérasse. Nous aurions été tous deux cruellement punis, car il m'était impossible de me délivrer sans l'aide de quelqu'un. Je lui demandai donc si c'était les cordes qu'il avait perdues; quand j'appris que ce n'était que son habit noir, deux chemises et un manuscrit qu'il avait trouvé dans la prison, je le consolai et l'engageai à prendre patience. Il poussa un profond soupir et me suivit en se cramponnant après moi.

Quand j'eus franchi environ seize plaques de plomb j'atteignis le pignon du toit: je m'y assis en étendant mes jambes à droite et à gauche, et le moine m'y suivit. Nous tournions le dos à l'île S. Giorgio Maggiore; nous apercevions, à deux cents pas devant nous, la coupole de l'église de Saint-Marc et une partie du palais du Doge, où se trouve sa chapelle dont la magnificence est telle qu'on ne voit rien de pareil en Europe. Je me débarrassai de mon fardeau et conseillai à Balbi d'en faire autant. Il plaça le paquet de cordes entre ses jambes; mais son chapeau, qu'il voulait mettre dessus, perdit l'équilibre et tomba dans le canal. Cela lui parut une triste présage; il se plaignit amèrement de n'avoir plus ni habit, ni chemise ni linge, et surtout d'avoir perdu un précieux manuscrit qui renfermait une histoire tout-à-fait neuve des fêtes de la république. Je tâchai de lui persuader qu'il ne fallait pas regarder ces légers accidens comme un mauvais augure, et que c'était un véritable bonheur pour nous que son chapeau fût tombé à

droite et non à gauche, car il eût été vu dans la cour où sont de garde les gens de l'arsenal, qui auraient conclu que ce ne pouvait être que celui d'un détenu qui cherchait à s'évader; et qu'ainsi ils seraient venus nous visiter.

Après avoir regardé tout autour de moi, je dis à Balbi de m'attendre dans cet endroit sans en bouger, et mon esponton à la main je continuai à suivre le pignon du toit. Je passai une heure entière à examiner, partout attentivement, tous les endroits où mon échelle de corde pût être attachée. Mais tous les enfoncemens que j'apercevais devant moi ne conduisaient qu'à des lieux fermés; et pour arriver à la *Canonica*, de l'autre côté de l'église, il se présentait des obstacles insurmontables. J'en étais au point de ne plus rien voir d'impossible, et il fallait tout braver sans trop de réflexions. J'aperçus au tiers de la pente du toit une lucarne, qui éclairait probablement ou un endroit situé hors de la circonscription des prisons, ou bien

un corridor conduisant à des chambres que je devais m'attendre à voir ouvrir à la pointe du jour. Si quelqu'un nous apercevait, quand même il nous prendrait pour des prisonniers d'État, il ne serait pas tenté de nous arrêter. Je me laissai donc glisser lentement sur un pied vers cette fenêtre, jusqu'à ce que j'arrivasse à un petit toit parallèle au toit supérieur, et où je me plaçai. Ensuite je me courbai, la tête et les mains en avant, et découvris, en tâtonnant derrière une grille, une fenêtre à carreaux petits et ronds, et enchâssés dans du plomb. Il fallait nécessairement une lime, et mon esponton était [illegible] que je possédais. Triste, en proie à la plus vive agitation, j'étais devenu incapable de prendre aucune résolution, quand tout à coup une circonstance, fort ordinaire, agit sur moi avec toute la force d'un miracle. L'horloge de Saint-Marc, sonnant minuit, chassa de mon esprit cette funeste irrésolution. Il me vint aussitôt dans la pensée que le jour de la Toussaint venait de commencer, et que ce devait être aussi la fête de mon pa-

son, puisqu'on m'avait dit que j'en avais un. Mais ce qui peut-être m'encouragea plus encore, fut le souvenir de ce vers de l'Arioste :

Tra il fin d'Ottobre e il capo di Novembre.

Quand l'infortune pousse un esprit fort vers la dévotion, il s'y mêle toujours un peu de superstition. Ce son de l'horloge me donna une nouvelle ardeur et sembla m'annoncer la victoire. M'avançant sur le ventre, je frappai violemment contre la grille avec mon esponton, dans l'intention de l'enlever en entier, et au bout d'un quart d'heure je parvins à en arracher quatre barreaux. J'eus bientôt détaché les vitres, car je ne faisais nulle attention aux blessures dont mes mains étaient couvertes.

Je remontai à l'aide de mon esponton sur le piguon du toit et regagnai l'endroit où j'avais laissé mon camarade, que je trouvai furieux et au désespoir. Il me maudissait de l'avoir laissé seul pendant deux heures, et se disposait à retourner à sa prison dans la

persuasion que j'étais tombé en bas du toit. Il me demanda quels étaient mes paquets. Vous le saurez bientôt, lui répondis-je, et en même tems je pris mes paquets et lui dis de me suivre. Quand nous fûmes arrivés à la lucarne, je lui expliquai ce que j'avais fait, et ce que je comptais faire. Je lui demandai comment nous passerions par la lucarne? pour le premier, rien de plus facile; puisque le second tiendrait la corde. Mais que ferait à son tour ce second? en sautant il pouvait se casser une jambe, car nous ne savions quelle hauteur il y avait de la fenêtre au plancher. Le moine, auquel je présentai fort tranquillement ces observations, me dit que je n'avais qu'à le laisser descendre le premier et chercher ensuite le moyen de le rejoindre. Je fus assez maître de moi-même, en entendant cette proposition, pour modérer mon indignation et pour marcher toujours droit vers mon but. Je lui attachai une corde autour du corps, puis je le laissai glisser sur le pignon du toit jusqu'à l'ouverture de la lucarne, en lui disant de s'appuyer du

[illegible]de contre le toit de la fenêtre et de mettre [illegible] pieds dans l'ouverture. Je m'en approchai ensuite et me penchai en avant; je lui criai de ne rien craindre, parce que je tenais fortement la corde. Enfin il toucha terre, se détacha et je tirai la corde à moi. Je vis que la distance de la fenêtre au plancher était de dix fois la longueur de mon bras; un saut de cette hauteur était impossible. Le moine me criait bien de lui jeter la corde, mais je me gardai de déférer à une aussi sotte demande.

Je retournai de nouveau sur le haut du toit et y découvris une ouverture à deux battans que je n'avais pas encore aperçue. J'y trouvai un seau, de la chaux, différens outils de maçon et une assez longue échelle. Cette dernière fixa surtout mon attention; j'attachai ma corde autour des échelons, remontai sur le toit et traînai l'échelle après moi. Elle me convenait parfaitement pour descendre dans la mansarde, car elle avait plus de douze fois la longueur de mon bras.

Mais le secours du moine me manqua : j'avais descendu l'échelle de telle sorte que, par le bas elle s'appuyait dans la gouttière et que son extrémité supérieure se trouvait contre la fenêtre. Je tirai de nouveau l'échelle à moi pour la faire entrer dans la fenêtre, mais je ne pus y réussir. Le jour cependant approchait et Laurent pouvait nous surprendre.

Je résolus donc de me laisser glisser jusqu'à la gouttière pour pouvoir convenablement diriger mon échelle. Cette gouttière, qui était en marbre, me donnait un point d'appui et je m'y étendis tout de mon long. Je réussis, en effet, à faire entrer un échelon dans la fenêtre; il ne s'agissait plus que d'en faire entrer encore deux, et de remonter ensuite sur le pignon pour tirer l'échelle avec la corde. Afin d'en venir à bout, je me levai sur mes genoux; mais l'effort que je fis les mit hors de la gouttière et je n'y tenais plus que par mes coudes et ma poitrine. J'employai toutes mes forces pour y amener le reste de mon corps et m'y placer solidement. Quant à l'échelle, j'avais parfaitement

à la faire entrer de plus de deux pieds dans la fenêtre et elle ne bougeait pas. Dès que je m'aperçus que ma position était tenable, je cherchai à replacer mon genou droit sur la gouttière. J'y étais à moitié parvenu, quand ces efforts continuels me causèrent une crampe douloureuse qui me paralysa entièrement. Quel terrible instant! je restai immobile pendant deux minutes; enfin la douleur diminua et je pus remettre mes genoux l'un après l'autre sur la gouttière. Je pris un instant de repos et enfonçai encore davantage l'échelle dans la fenêtre. Les lois de l'équilibre m'étaient assez bien connues; je parvins donc, à l'aide de mon esponton jusqu'à la fenêtre, et poussai l'échelle que mon camarade put saisir et mettre en place. Lui jetant mon paquet et mes cordes, je descendis et me précipitai dans ses bras. Après nous être témoigné notre joie d'être réunis, nous examinâmes l'endroit étroit et obscur dans lequel nous nous trouvions.

Nous nous approchâmes d'une porte gril-

lée en fer, qui s'ouvrit en levant le loquet; puis nous entrâmes dans une grande salle dont nous touchions les murs à tâtons, et au milieu de laquelle se trouvait une grande table entourée de fauteuils. Nous découvrîmes enfin une fenêtre : je l'ouvris et aperçus, à la lueur des étoiles, une profondeur immense; on ne pouvait pas songer à s'échapper par-là : je retournai donc à l'endroit où nous avions déposé nos effets et m'assis dans un fauteuil. J'éprouvai alors une envie de dormir si irrésistible, que je l'eusse satisfaite au péril de ma vie. Le sentiment que j'éprouvai en m'endormant est de ceux qu'il est impossible d'exprimer. Enfin au bout de trois heures le moine, à force de crier à mes oreilles et de me remuer, parvint à me réveiller : ce sommeil, dans la situation où nous nous trouvions, lui semblait une chose incompréhensible. Quant à moi, qui m'étais endormi de fatigue et involontairement, je le comprenais parfaitement. C'était la nature qui avait triomphé de moi pour me rendre les forces dont j'avais un si grand besoin.

me levant je dis à Balbi : nous ne sommes pas ici dans une prison ; cette salle a nécessairement une sortie. En effet je trouvai, en face de la porte grillée, une autre porte dans la serrure de laquelle je plaçai mon esponton, en m'écriant : « Pourvu que ce ne soit pas une armoire ! » Après quelques efforts, la porte céda et nous entrâmes dans une pièce plus petite. Au milieu était une table sur laquelle il y avait une clef : je l'essayai et entrai dans une chambre dont les armoires renfermaient des papiers : c'était la salle des archives. Nous descendîmes un escalier et arrivâmes par une porte vitrée dans la chancellerie du Doge. Maintenant les localités m'étaient connues ; si nous étions descendus d'ici par la croisée, nous nous serions trouvés dans un labyrinthe de petites cours dont nous n'aurions jamais pu nous tirer. Je saisis donc un de ces instrumens de chancellerie qui servent à percer les parchemins pour y attacher les sceaux ; je le remis à Balbi et nous commençâmes à faire dans la porte une ouverture assez grande, sans nous in-

quiéter du bruit que produisaient nos coups redoublés. Mais le bois, hérissé d'éclats de tous côtés, menaçait de nous déchirer la peau et les vêtemens; encore cette ouverture était-elle à plus de cinq pieds du plancher, parce que j'avais choisi l'endroit où les planches étaient les plus minces. J'approchai un siége et le moine monta dessus; il plaça la tête et les bras dans l'ouverture, et je le poussai dans une chambre dont l'obscurité ne m'effrayait pas, car je savais où j'étais. J'y jetai ensuite mon paquet et ne laissai que les cordes dans la salle de la chancellerie.

Quant à moi, comme pour passer je n'avais l'aide de personne, j'approchai donc deux chaises l'une de l'autre et en plaçai dessus une troisième, de sorte que l'ouverture se trouva à la hauteur de ma ceinture; mais je ne pus passer qu'à demi et fus obligé de prier Balbi de me tirer à lui de toutes ses forces, sans être arrêté par la crainte de me faire mal; je me mordis la langue et me déchirai le corps: enfin je me trouvai dehors. Je ramassai mes hardes; et nous descendîmes

promptement deux escaliers, et nous arrivâmes à un passage qui conduit à l'escalier dit royal; mais il était fermé ainsi que le vestibule, par quatre grandes portes qu'on n'aurait pu forcer qu'avec un pétard ou un lévier, et mon esponton semblait me dire : *Hic fines posuit.* Ce précieux instrument de ma délivrance mériterait bien d'être suspendu *ex voto* à côté de l'autel de mon saint patron. Je m'assis gaîment sur une des marches, et dis à Balbi que j'avais maintenant rempli ma tâche et que c'était à la Providence et au hasard à faire le reste.

Abbia, chi regge il ciel, cura del resto
O la fortuna, se non tocca a lui.

C'est aujourd'hui la Toussaint, continuai-je, et demain le jour des Morts. Il est peu probable qu'un des gardes de la salle vienne ici aujourd'hui; s'il en vient un et qu'il ouvre la porte, je me sauverai et vous me suivrez : si personne ne vient, nous mourrons de faim; il n'y a pas de milieu.

La fureur et le désespoir de Balbi

passèrent toutes les bornes; je me contins cependant et songeai à changer d'habillement. Si Balbi avait l'air d'un paysan, du moins ses vêtemens n'étaient-ils point en lambeaux et couverts de sang comme les miens. En ôtant mes bas, je découvris sur chacune de mes jambes des blessures encore saignantes, que je m'étais faites sur la gouttière et contre les lames de plomb de la toiture: je déchirai mon mouchoir que j'attachai autour de mes plaies avec de la ficelle que je portais sur moi. Je revêtis ensuite mon habit de soie, qui ne laissait pas d'être assez singulier par le froid de la saison. J'arrangeai mes cheveux en bourse, mis des bas de soie, et une chemise garnie en dentelles: je jetai ensuite mes vieilles hardes derrière un fauteuil. Dans cet accoutrement je ressemblais à un petit-maître qui sortant du bal va passer la nuit en maison suspecte.

Ainsi vêtu, et le chapeau à plumes sur la tête, je m'approchai d'une fenêtre, et (comme je l'appris deux ans après à Paris) un oisif, qui était au-dessous, m'y aperçut et

couru avertir le concierge. Celui-ci craignant d'avoir la veille enfermé quelqu'un, par mégarde, accourut. Nous entendons monter avec des clefs, et en regardant à travers une fente de la porte, je pus apercevoir un homme seul ayant un trousseau de clefs à la main. Je recommandai à Balbi le plus profond silence, cachai le stylet sous mon habit et me plaçai de manière à n'avoir qu'un saut à faire pour atteindre l'escalier. La porte s'ouvrit enfin, et notre aspect fit perdre contenance au gardien; sans dire un mot et sans m'arrêter je passai devant lui et je descendis légèrement les degrés; le moine en fit autant. Je me dirigeai ensuite à pas précipités vers le grand escalier, tandis que Balbi me criait : «entrons dans l'église! entrons dans l'église! » elle se trouvait à une vingtaine de pas sur notre droite.

Il est peu d'églises à Venise qui aient le privilége de donner asile aux criminels; aussi personne ne s'y réfugie quand il se trouve poursuivi par des sbires. Balbi savait

cela tout aussi bien que moi; mais il ne se sentait pas la force d'aller plus loin chercher un asyle. Il me déclara plus tard qu'un sentiment religieux, que je devais respecter, l'avait porté à s'incliner aux pieds des autels. Lui ayant demandé pourquoi il n'y était pas allé seul, il me répondit qu'il n'avait pas eu le courage de m'abandonner.

Ce n'était pas à Venise, mais hors des frontières de la république que je cherchais l'impunité. Combien de fois n'avais-je pas songé à la route qui devait m'y conduire; il ne s'agissait plus maintenant que de mettre à exécution ce que j'avais tant souhaité. Je me trouvai devant la porte royale du palais, sans regarder autour de moi pour ne pas être observé moi-même. Je traversai la Piazetta et arrivai sur les bords du canal. Je montai dans la première gondole que je rencontrai et criai très-haut au gondolier: « prends encore un rameur avec toi, car je veux aller à Fusine. » Le second rameur arrive: je me jette négligemment sur le banc du milieu, tandis que le moine se con-

tente d'un banc latéral, et la gondole s'éloigne précipitamment du rivage. A l'aspect de ce moine, sans chapeau et enveloppé dans mon manteau, on pouvait bien nous prendre pour des astrologues ou des aventuriers.

Dès que nous eûmes dépassé la douane, les gondoliers se mirent à ramer de toutes leurs forces à travers le grand canal, d'où l'on peut se diriger vers Fusina, ou bien vers Mestre comme je le voulais. Quand nous fûmes arrivés au milieu du canal, je sortis la tête et demandai au pilote si nous arriverions à Mestre avant quatorze heures.

— Mais vous vouliez aller à Fusina, me répliqua-t-il.

Je lui réponds qu'il est une bête et que je lui ai dit de me conduire à Mestre; son second me contredit également; et Balbi, en bon chrétien, croit devoir prendre la défense de la vérité et me donner tort. J'éclate alors de rire, convins que je peux m'être trompé, et ajoute que mon dessein a été d'aller à Mestre et non à Fusina. Le gondolier ne fit plus d'objections, mais il me dit

qu'il pourrait aussi bien me mener en Angleterre si l'envie m'en prenait, et que d'ailleurs nous arriverions à Mestre avant trois quarts d'heure, parce que le vent et le courant étaient pour nous.

Je me hasardai pour la première fois à regarder par derrière. On n'apercevait pas une seule embarcation suivant la même direction que nous, et la matinée était délicieuse. Je considérais machinalement nos deux jeunes rameurs, admirant leur agilité et réfléchissant sur les périls de cette terrible nuit qui venait de s'écouler; je me rappelai l'endroit où j'étais encore la veille, et les secours que la Providence m'avait si visiblement accordés pour favoriser mon évasion. Pénétré de reconnaissance, j'élevai mon âme à Dieu, et, bientôt assailli par mille impressions diverses, mon visage se couvrit de larmes.

Mon incomparable compagnon qui, jusqu'à ce moment, n'avait encore ouvert la bouche que pour me donner tort contre les gondoliers, crut devoir arrêter des larmes

dont la source lui était bien connue. Mais la manière dont il s'y prit, me fit partir d'un tel éclat de rire, qu'il me crut fou dans cet instant, ainsi qu'il me le raconta plus tard. Cet homme était naturellement sot, et méchant par sottise. Cependant telle était la situation dans laquelle je me trouvais, que j'étais obligé de me servir de lui, bien que par son imbécillité il eût manqué de causer ma perte sans le vouloir et même sans s'en douter. Je ne pus jamais lui faire comprendre que mon dessein avait toujours été d'aller à Mestre, quand même j'avais ordonné au gondolier de nous conduire à Fusina. Il prétendait que cette idée ne m'était venue qu'au milieu du grand canal, et il ne voulut jamais en démordre.

Enfin nous arrivâmes à Mestre. Il n'y avait pas de chevaux à la poste; mais à l'auberge de la Cloche se trouvaient des voituriins, qui ne le cédaient pas en célérité à la poste même. J'examinai dans l'écurie leurs chevaux; comme ils étaient vigoureux, je m'arrangeai pour nous faire conduire à

Trévise dans cinq quarts d'heure. Les chevaux furent attelés au bout de trois minutes; et persuadé que Balbi était derrière moi, je lui criai : « Allons, montons! » mais Balbi n'était point là; en vain je le cherche et demande où il peut être : tout le monde l'ignore. J'ordonnai au garçon d'écurie de l'aller chercher, me proposant bien de le gronder fortement, lors-même qu'il ne se serait éloigné que pour satisfaire à un besoin naturel, car dans la situation où nous nous trouvions, il aurait fallu même s'en abstenir. Le garçon d'écurie revint me dire qu'il ne l'avait pas trouvé. Je ne pouvais plus me contenir et fus tenté de partir sans lui; je l'aurais pu sans que personne se fût avisé de me le reprocher. Cependant je me fis violence et me mis moi-même à la recherche de cet homme, que chacun disait avoir vu, sans cependant pouvoir dire où il était allé. En parcourant toutes les arcades de la Grand'Rue, le hasard me fit approcher la tête des vitres d'un café et j'y vis cet imprudent, une tasse de chocolat à la main et causant tranquillement avec la

servante. M'ayant aperçu il me dit que la fille est jolie et il m'invite à prendre aussi une tasse de chocolat, ainsi qu'à payer pour lui, parce qu'il n'avait pas un sou. Je parvins à me contraindre et répondis que je n'avais pas faim. En même tems que je le priai de se hâter, je lui saisis le bras avec une telle vigueur, qu'il dut craindre que je n'eusse l'intention de le lui casser. Je payai et sortis tremblant de colère. En retournant vers ma voiture, je rencontrai un habitant de Mestre, nommé Balbo Thomasi, assez bon homme au fond, mais qu'on disait être employé par le tribunal des Inquisiteurs. Il vint à moi et me dit : « Comment êtes-vous ici? que je me réjouis de vous voir! vous vous êtes donc évadé? ah! racontez-moi cela, je vous prie. » Je ne me suis nullement évadé, lui répondis-je; j'ai reçu mon congé.

— C'est impossible : j'étais hier encore chez Grimani et j'en aurais, à coup sûr, entendu parler.

Que l'on se représente, si cela est possible, l'état de mon esprit dans ce cruel mo-

ment. Je me croyais découvert par un homme que je devais regarder comme étant payé pour m'arrêter, et qui, pour cela, n'avait besoin que de faire signe à un des nombreux sbires dont Mestre est rempli. Je le priai de parler bas et de m'accompagner à mon auberge; il m'y suivit, et quand je vis que personne ne nous observait et que nous étions près d'un petit fossé, au-delà duquel s'étendait la campagne, je saisis de la main droite mon esponton et de l'autre empoignai mon prétendu traître au collet; mais il eut l'adresse de m'échapper et de sauter par-dessus le fossé. Il se mit alors à courir de toutes ses forces dans la direction opposée à Mestre, se retournant de temps à autre vers moi et m'envoyant des baisers, comme pour me dire: bon voyage! bon voyage, soyez sans inquiétude. Je finis par le perdre de vue, remerciai le ciel de l'avoir ainsi arraché de mes mains et de m'avoir épargné un meurtre inutile; car mon dessein était de l'étrangler, quoique cependant, ainsi que je l'appris dans la suite, il n'eût aucun mauvais

dessein contre moi. Mais aussi, ma situation n'était-elle pas terrible? Ne me voyais-je pas en guerre ouverte et seul contre toutes les forces de la république? j'étais donc obligé de sacrifier tout à la prudence et à la circonspection.

Sombre et défait comme un homme qui vient d'échapper à un péril imminent; je jetai un regard de mépris sur l'être que j'avais le malheur d'avoir pour compagnon, et qui venait de voir quel crime j'avais été sur le point de commettre par sa faute. Je me plaçai dans le carrosse et Balbi vint s'y asseoir à côté de moi, mais sans oser m'adresser un mot. Je commençai dès lors à réfléchir comment je pourrais me débarrasser de ce malheureux.

Nous arrivâmes heureusement à Trévise et sur-le-champ je commandai deux chevaux au maître de poste pour pouvoir continuer ma route et partir à dix-sept heures. Cependant mon dessein n'était nullement de la faire en poste; d'abord parce que l'argent me manquait et ensuite parce que je crai-

gnais les poursuites. L'aubergiste me demanda si je voulais déjeuner. Au fait j'avais besoin de prendre quelque chose pour me ranimer, car tel était mon épuisement, que je me sentais près de défaillir; mais je n'eus pas le courage d'accepter : un quart d'heure de délai pouvait tout perdre; je craignais d'être repris, et la honte qui en aurait rejailli sur moi aurait été éternelle. Une fois en pleine campagne, on peut, avec de la résolution et de l'adresse, éviter cent mille hommes, et il faut être, en vérité, un grand sot pour ne pas leur échapper.

Je sortis de cette ville par la porte Saint-Thomas comme un homme qui va se promener, et je continuai pendant une demi-heure environ à suivre la grande route. Je me jetai ensuite à travers les champs, bien décidé à ne les quitter que lorsque je serais hors du territoire de la république. Le plus court moyen d'en sortir était bien de suivre la direction de Bassano; cependant je préférai prendre le chemin le plus long, persuadé que l'on devait me guetter sur toutes les is-

sues voisines; mais je pouvais être certain que l'on ne se douterait jamais que pour sortir des États de la république j'eusse choisi la route de Feltre; il est vrai que c'était faire un bien grand détour.

CHAPITRE III.

J'arrive à Borgo du Valsugnagno. — Voyage par Munich, Augsbourg et Strasbourg à Paris. — Mon arrivée pour la seconde fois dans cette capitale, en janvier 1757. — Je vais à Versailles pour y voir l'abbé de Bernis. — Le roi y est assassiné.

Il y avait trois heures que mon compagnon et moi nous arpentions les chemins de traverse qui conduisent de Trévise à Feltre, quand je me vis forcé de m'arrêter et de m'asseoir à terre. Accablé de fatigue je sentais que, pour ne point tomber en défaillance, il était nécessaire que je prisse quelque nourriture. Je dis au moine, en lui donnant de l'argent, de quitter son manteau

et d'aller acheter des vivres à une ferme que nous apercevions dans le lointain. Cet homme ne se décida à exécuter ma commission qu'après m'avoir bien répété qu'il m'avait cru plus fort et surtout plus déterminé. A dire vrai Balbi était, physiquement parlant, plus fort que moi, et s'il venait de passer une nuit sans dormir, le souper de la veille et la tasse de chocolat qu'il avait prise le matin, compensaient bien à certains égards cette légère privation.

La bonne fermière, quoiqu'elle ne tînt pas auberge, m'envoya, pour trente sous, un dîner passable avec lequel je me rassasiai. Déjà le sommeil commençait à me tourmenter, lorsque me relevant en sursaut je me mis de nouveau à poursuivre ma route. Je connaissais parfaitement ces contrées, et au bout de quatre heures je m'arrêtai près d'un hameau éloigné de Trévise de vingt-quatre lieues. Mes forces étant totalement épuisées, il m'était impossible d'aller plus loin; mes souliers étaient en lambeaux et j'avais la plante des pieds enflée et tout en sang. Je

m'assis à l'ombre d'un bouquet d'arbres isolés et le moine en fit autant.

Nous devons, lui dis-je, nous diriger sur Borgo du Valsugnagno; c'est la première ville au-delà des frontières de Venise. Nous y serons tout aussi en sûreté qu'à Londres; et c'est là seulement que nous pourrons nous reposer de nos fatigues. Toutefois, pour y arriver, il est une foule de précautions que nous dicte la prudence : d'abord il faut nous séparer. Vous, vous prendrez le chemin par la forêt de Mantello, c'est le meilleur et le plus court; moi je ferai la route à travers les montagnes, laquelle est la plus longue et la plus fatigante. Vous allez me quitter, pourvu de tout l'argent que nous possédons, tandis que, moi, je ne garderai pas un sou dans ma poche. Je vous fais cadeau de mon manteau; vous n'aurez qu'à le troquer contre un habit et un chapeau, et chacun alors vous prendra pour un paysan, car fort heureusement la nature vous en a donné la mine et la tournure. Tenez, voici tout ce qui reste des deux sequins que m'a prêtés le comte Usquin; cela

fait dix-sept livres. Vous serez rendu après-demain soir à Borgo; je n'y arriverai que vingt-quatre heures après, et vous m'attendrez dans la première auberge à main gauche. Il faut absolument que je dorme cette nuit dans un bon lit, et le ciel me le fera trouver. L'inquiétude ne cessera pas de me tourmenter tant que vous serez avec moi. On nous cherche, sans doute, de tous côtés; soyez assuré que notre signalement a été envoyé partout avec tant d'exactitude, qu'il y aurait plus que de l'imprudence à entrer ensemble dans une auberge. Vous voyez dans quel déplorable état je me trouve et combien j'ai besoin de dormir, au moins pendant dix heures de suite. Adieu donc, laissez-moi chercher un asile pour cette nuit dans quelque endroit de cette contrée.

— Je m'étais attendu, reprit Balbi, à tout ce que vous venez de me dire. Ma réponse se bornera à vous rappeler la promesse que vous me fîtes, lorsque vous m'engageâtes à vous aider dans votre évasion. Nous ne devions jamais nous séparer; notre destinée de-

vait désormais être la même. Est-ce là remplir un engagement aussi sacré? Croyez-moi, avec de l'argent il nous sera facile de trouver pour cette nuit, autre part que dans une auberge, un asile où nous ne courrons aucun danger.

— Êtes-vous bien déterminé à ne pas suivre les conseils bien réfléchis que je viens de vous donner?

— Oui.

— Eh bien! nous allons voir.

A ces mots je me relève péniblement, prends la mesure de la longueur du corps de Balbi et la trace sur la terre. En même tems je tire mon esponton de ma poche; puis, m'appuyant sur le bras droit, je me mets, avec le plus grand sang froid du monde, à creuser une petite fosse, sans répondre à aucune des questions que m'adressait mon compagnon. Cependant au bout d'une demi-heure de travail, je dis au moine, en jetant sur lui un regard de pitié, qu'en bon chrétien je ne pouvais pas m'empêcher de lui conseiller de recommander son âme à

Dieu, mon dessein étant de l'enterrer tout vif. Si vous êtes plus fort que moi, ajoutai-je, vous pourrez me faire éprouver le sort que je vous destine. Voilà pourtant l'extrémité à laquelle me réduit votre obstination. Au reste, pendant qu'il en est tems encore, sauvez-vous et soyez sûr que je ne m'aviserai pas de vous courir après.

Mon homme restant muet à cette déclaration, je continuai mon travail. Déjà je commençais à craindre que cet imbécille ne me mît dans la nécessité de pousser les choses à l'extrême; et je l'aurais fait, car il fallait me débarrasser à tout prix de cet animal: quand, soit effet de la crainte, soit effet de la réflexion, il se jeta à mes côtés. Dans l'ignorance où j'étais encore de ses desseins, je lui présentai la pointe de mon esponton, mais je n'en avais rien à craindre. Il me déclara qu'il était prêt à faire tout ce que je voudrais. Alors je l'embrassai, lui donnai tout mon bagage et lui renouvelai la promesse de le rejoindre à Borgo du Valsugnagno. Je ne gardai pas seu-

lement un sou pour moi, quoique j'eusse deux rivières à passer; mais je remerciai le ciel d'être enfin délivré d'un pareil compagnon. Maintenant j'avais l'espoir de parvenir à franchir les frontières.

En montant sur une colline, située à peu de distance devant moi, j'aperçus dans le lointain un berger qui faisait paître une douzaine de moutons. Je me dirigeai vers cet homme pour en tirer quelques renseignemens. Je lui demandai d'abord comment s'appelait le village que je voyais; il me répondit que c'était *Valdi Piadene*. Ce nom me frappa, il m'apprenait quel chemin j'avais déjà fait. Je demandai ensuite au berger le nom des propriétaires voisins et il me nomma généralement des personnes que je connaissais bien, mais que je ne voulais pas effrayer par ma soudaine apparition. Entr'autres il me désigna une campagne dans le voisinage comme appartenant à la famille Grimani; il était prudent de ne pas m'y montrer, car j'aurais pu y rencontrer un de nos Inquisiteurs d'État. Enfin, une maison rouge, que je vis dans l'é-

loignement, piquant ma curiosité, je priai le pâtre de me dire à qui elle appartenait; quel fut mon étonnement d'apprendre que c'était celle du commandant des sbires. Je dis adieu à ce brave homme et descendis machinalement la hauteur. Mais qui pourra concevoir que je me mis à marcher droit vers cette redoutable maison, dont la réflexion et même l'instinct eussent dû m'éloigner? tout ce dont je me souviens, c'est que dans cette occasion j'obéis à une impulsion tout-à-fait étrangère. S'il est vrai que l'homme a toujours près de lui un esprit invisible qui *sæpè revocans, rarò impellens*, le conduit au bonheur, ainsi que Socrate assure l'avoir quelquefois éprouvé, je dois croire que cette impulsion me fut donnée par un de ces esprits bienfaisans. De ma vie je ne tentai rien d'aussi audacieux.

D'un air déterminé et plein de confiance j'entre dans la cour, où un jeune enfant jouait à la toupie. Je lui demande où est son père; le petit bonhomme, sans me répondre, court chercher sa mère. Quelques instans après arrive une fort jolie petite femme, toute

jeune encore et dans un état de grossesse avancée; elle me prévient que son mari n'est pas à la maison et elle me demande ce que j'ai à lui dire?

— Je suis fâché, répliquai-je, de ne pas avoir rencontré mon compère; mais je me réjouis de faire la connaissance de sa chère épouse.

— Votre compère? C'est donc à Son Excellence M. de Vetturi que j'ai l'honneur de parler. Mon mari m'avait bien dit que vous auriez la bonté d'être le parrain de l'enfant dont j'espère accoucher bientôt; je suis charmée de faire votre connaissance, mais mon mari regrettera de ne pas s'être trouvé chez lui pour vous recevoir.

— J'espère qu'il ne tardera pas à revenir, car je compte lui demander un lit pour cette nuit. Dans l'état où vous me voyez, il me serait difficile d'aller plus loin.

— Nous allons vous préparer sur-le-champ un lit et un souper. A son retour, mon mari vous saura gré de l'honneur que vous voulez bien lui faire. Il est parti avec tous

ses gens et ne reviendra guère que dans trois ou quatre jours.

— Pourquoi restera-t-il donc si longtems absent?

— Est-ce que vous n'avez pas appris que deux prisonniers d'État se sont échappés des Plombs? L'un appartient à l'ordre des Patriciens, l'autre est un nommé Casanova. Mon mari a reçu ordre de se mettre à leur poursuite; s'il les rattrappe, il les ramènera à Venise. S'il ne réussit pas dans ses recherches, il s'en retournera chez lui; mais son intention est de les chercher pendant trois jours.

— Je suis réellement bien fâché; mais ma chère commère, pour ne pas trop vous incommoder, j'irais de bon cœur me mettre au lit de suite.

— Volontiers; ma mère vous servira. Mais qu'avez-vous donc au genou?

— Je suis tombé à la chasse sur une pierre et me suis blessé. J'ai perdu même une assez grande quantité de sang.

— Je vous plains! mais soyez tranquille, ma mère va vous panser.

Elle l'appela au même instant, lui raconta ce que je venais de lui dire et me quitta. Cette petite femme était, comme on voit, entièrement étrangère aux ruses du métier de son mari, le capitaine des sbires; sans cela, comment aurait-elle pu jamais croire que j'étais un comte? à la chasse avec un habit de soie! à cheval en bas blancs! sans manteau et sans domestique! comme son mari aura dû se moquer d'elle en revenant chez lui.

La vieille mère me traita avec cette politesse que l'on témoigne aux personnes de distinction. Elle pansa mes plaies et me dit, après avoir regardé mon genou, que je devais bien souffrir, mais que cela irait mieux le lendemain; elle m'engagea à ne pas déranger les serviettes dont elle m'entourait les jambes et surtout à ne pas bouger. Après le souper, je m'abandonnai entièrement aux soins de cette bonne femme qui fut obligée de me déshabiller, car le som-

meil me surprit entre ses bras comme un enfant. Je ne disais rien, éprouvant un anéantissement moral absolu; je mangeai parce que j'en avais besoin, et je m'endormis parce qu'il m'était impossible de résister à la nature. Je ne fis pas la moindre réflexion sur la situation terrible dans laquelle je me trouvais. J'avais soupé à une heure : je me réveillai à treize. Tel était alors le changement qui s'était opéré dans toute mon organisation, que je crus un moment que je venais seulement de m'endormir. Il me fallut plus de cinq minutes pour remettre mes sens et me convaincre que j'avais réellement fait un somme d'une aussi longue durée. Aussitôt revenu à moi-même, je me débarrassai des linges qui entouraient ma blessure : elle était entièrement fermée. En moins de quelques minutes je fus habillé et coiffé. Je sortis de la chambre par la porte que je trouvai ouverte; traversai la cour et quittai la maison sans faire la moindre attention à deux hommes qui étaient en dehors, et qui devaient à coup sûr être des sbires. En fré-

missant je m'éloignai d'un lieu où l'hospitalité la plus bienveillante venait de m'être accordée, et où il m'avait été permis de recouvrer mes forces : je sentais à quels dangers je m'étais volontairement exposé. Je ne comprenais pas comment j'avais pu entrer dans cette maison, et surtout comment après l'avoir quittée, personne ne s'était mis à ma poursuite. Je marchai pendant cinq heures de suite, à travers les bois et les rochers sans rencontrer un seul être vivant, et sans oser une seule fois regarder derrière moi.

Il était à peine midi, lorsque j'entendis le son d'une cloche. D'une hauteur où je me trouvais alors, j'aperçus au fond de la vallée une église; voyant beaucoup de monde dans les environs je présumai qu'on allait y célébrer une messe et éprouvai le désir d'y assister. L'homme accablé sous le poids de l'adversité, voit une inspiration céleste dans chacune des idées qui frappent son imagination. C'était le jour des Morts, je descendis donc de cette hauteur, entrai dans l'église et ne fus pas peu étonné d'y apercevoir Marc-

Antonio Grimani, neveu de l'inquisiteur d'État, avec sa femme Maria Pisani. Je les saluai en passant devant eux et entendis la messe. Quand je sortis de l'église, Grimani, quittant sa femme, me suivit et m'aborda en me demandant ce que je faisais dans cet endroit, et où j'avais laissé mon compagnon.

J'ai abandonné au moine, lui répondis-je, les dix-sept dernières livres que je possédais afin de lui procurer les moyens de fuir plus commodément. Quant à moi je cherche à m'échapper de ce côté-ci, bien que je n'aie pas un sou. Un léger secours de Votre Excellence me tirerait d'un grand embarras.

— Je ne puis, en vérité, vous rien donner; mais vous rencontrerez sur votre route des ermites qui ne vous laisseront pas mourir de faim. Racontez-moi, je vous en prie, comment vous avez fait pour vous évader des Plombs.

— C'est une histoire assez intéressante, répliquai-je; mais elle est un peu longue et les ermites pourraient bien ne pas m'attendre pour le dîner.

Là-dessus je le quittai en lui faisant une profonde révérence et ne pus m'empêcher, malgré ma misère, de rire de son refus. Il me semblait que j'étais plus noble que ce gentilhomme. J'appris depuis à Paris que sa femme lui avait vivement reproché cette indigne conduite. En général, il existe dans le cœur de la femme un sentiment de droiture bien plus vrai que chez les hommes.

Je continuai à marcher jusqu'au coucher du soleil; enfin, accablé de faim et de lassitude, je m'arrêtai devant une maison isolée d'assez bonne apparence. Je dis à la servante qui vint m'ouvrir de me faire parler à son maître. Elle me répondit qu'il était allé de l'autre côté de la rivière à une noce, et qu'il y passerait la nuit, mais qu'elle avait ordre de recevoir de son mieux ceux des amis de la maison qui se présenteraient. Cette bonne fille me prépara un excellent souper et un bon lit. Quelques adresses de lettres que j'aperçues çà et là m'apprirent que je me trouvais chez M. Rombenchi, consul de je ne sais plus quelle nation. Je laissai pour lu

une lettre cachetée. Rafraîchi par le sommeil, je m'habillai en toute hâte et passai la rivière dans un bac, en promettant de payer à mon retour. Après avoir fait une marche de cinq heures, j'allai dîner dans un couvent de capucins. Ensuite je me remis en route, et marchai jusqu'à vingt-deux heures; j'arrivai à une maison qui appartenait à quelqu'un dont un paysan me dit le nom; c'était celle d'un de mes amis. En entrant je le trouvai seul et enseveli dans ses méditations. Je courus à lui et voulus l'embrasser, mais il me repoussa et me conseilla en termes très-clairs et très-positifs de déguerpir au plus vite. Je lui représentai ma misérable situation et le priai de me prêter une soixantaine de sequins, sur un mandat que Bragadio ne manquerait pas d'acquitter à vue. Ce cher ami me répliqua sèchement qu'il lui était impossible de venir à mon secours, de m'offrir même un verre d'eau, parce qu'il craignait que mon apparition dans sa maison ne lui attirât la disgrâce du tribunal. Cet homme, qui pouvait avoir soixante ans,

était un changeur qui m'avait de l'obligation. Son refus me parut plus amer encore que celui de Grimani. Dans ma juste colère et dans mon indignation, d'une main je le saisis fortement au collet, et de l'autre lui présentant la pointe de mon stylet, je le menaçai de l'en frapper s'il élevait la voix. Le misérable tout tremblant sortit une clef de sa poche, me montra le secrétaire où était renfermée sa bourse, et me dit d'y prendre ce dont j'avais besoin : mais j'insistai pour qu'il l'ouvrît lui-même. Il se rendit et tira un tiroir dans lequel j'aperçus de l'argent ; je lui ordonnai alors de me compter six sequins.

— Tout à l'heure vous en vouliez soixante?

— Oui, par amitié. Mais puisqu'il m'a fallu employer la violence, je n'en veux plus que six et ne donne point de reçu. On te les remboursera à Venise, être indigne du nom d'homme, car j'y écrirai dès demain pour y faire connaître l'extrême moyen auquel ton refus m'a forcé d'avoir recours.

— Je vous en demande pardon. Prenez tout, je vous en prie.

— Non. Je te quitte et te conseille de me laisser partir tranquillement, sans quoi je mets le feu à ta maison.

Je marchai encore pendant deux heures; la nuit survint et je fus obligé de la passer sur la paille dans une maison de paysan, après avoir fait un fort mauvais souper. Le lendemain matin j'achetai une vieille redingote et une paire de bottes; ensuite je montai sur un mulet pour traverser la forteresse de la Scala. La sentinelle ne demanda pas seulement mon nom. Je louai ensuite une voiture à deux chevaux et arrivai sans encombre à Borgo du Valsugnagno, où je trouvai Balbi dans l'auberge que je lui avais indiquée pour rendez-vous. S'il n'était pas accouru au-devant de moi, je ne l'aurais jamais reconnu. Une redingote verte et un grand chapeau sur un bonnet de coton l'avaient totalement travesti. Il m'apprit qu'un fermier lui avait donné cet accoutrement pour mon manteau, et un sequin par-dessus le marché; qu'il était arrivé entre onze heures et midi et avait déjà

fait un bon dîner. Il termina son récit en me disant qu'il était fort surpris de me revoir, et qu'il avait pensé que mon intention n'était pas de lui tenir parole. Je restai toute la journée du lendemain dans mon lit, et écrivis plus de vingt lettres à Venise, racontant à tout le monde l'aventure des six sequins. Le moine composa des lettres bien plates et bien grossières au père Barbarigo son supérieur, à quelques patriciens et aux femmes qui étaient la cause de ses malheurs. Je fis détacher la broderie de mon habit et vendis mon chapeau; ces deux objets me faisaient trop remarquer.

Je m'arrêtai le lendemain à Perigo et y reçus la visite d'un jeune comte Dalberg qui savait déjà, je ne sais comment, que nous nous étions évadés de l'État de Venise. Le jour suivant, nous nous dirigeâmes sur Bolzano en passant par Trente. Comme j'avais besoin d'argent pour acheter du linge et d'autres objets de nécessité, j'allai trouver en arrivant dans cette ville un vieux banquier, nommé Mench, qui me procura un homme

sûr, par l'entremise duquel je demandai à Bragadio une lettre de crédit. Mench me conduisit dans une auberge où je gardai le lit pendant six jours, en attendant le retour de mon messager. Il arriva enfin et me rapporta une lettre de change de cent sequins sur Mench, ce qui me mit à même de me fournir de tout ce qui me manquait. Avant tout néanmoins je pourvus aux besoins de mon compagnon de voyage, dont chaque jour la société me devenait plus à charge. Cet imbécile répétait sans cesse que je n'aurais jamais pu me sauver sans lui, et que par conséquent la moitié de ce que je possédais lui appartenait de droit. Il s'amourachait de toutes les servantes d'auberge, et comme il n'y avait rien dans sa mine ni dans sa tournure qui pût toucher le cœur de ces nymphes, elles répondaient à ses galanteries par de gros soufflets que mon homme recevait avec une patience admirable. Je ne pouvais alors m'empêcher de rire de tout mon cœur.

En partant de Bolzano nous prîmes la poste, et trois jours après nous arrivâmes à

Munich. Je descendis à l'hôtel du Cerf, où logeaient depuis quelque tems, à ce que j'avais appris, deux jeunes vénitiens de la famille Contarini, ainsi qu'un comte Pompeï de Vérone. Ne les connaissant pas, et n'ayant plus besoin de chercher des ermites pour pouvoir subsister, je ne leur fis point visite. La comtesse Coronini, dont j'avais fait la connaissance au couvent de Sainte-Justine et qui était fort bien en Cour, fut pour moi d'une plus grande importance.

Cette dame, alors âgée de soixante-dix ans, me reçut de la manière la plus obligeante et me promit de solliciter auprès de l'électeur la permission de séjourner librement à Munich. Dès le lendemain ce prince voulut bien l'assurer que quant à ma personne, il ne se présentait pas la moindre difficulté et que je pouvais habiter en toute sûreté Munich ou toute autre ville de Bavière; mais qu'il n'en était pas de même de Balbi, qui était un moine évadé de Somasque, pouvait être réclamé par les frères de l'ordre résidant à Munich, avec lesquels l'électeur désirait n'a-

voir rien à démêler. La comtesse me conseilla donc de faire quitter le pays à mon camarade le plus tôt possible, afin que les frères ne fussent point tentés de lui jouer un mauvais tour.

L'honneur et la voix de ma conscience m'empêchaient d'abandonner ce malheureux, après avoir déjà tant fait pour lui. J'allai donc trouver le confesseur de l'électeur et le priai de donner à Balbi des lettres de recommandation pour quelque ville de la Souabe. Ce confesseur, qui était un jésuite, me fit un mauvais accueil et me dit que depuis long-tems on me connaissait de réputation à Munich. Je lui demandai aussitôt d'un ton déterminé si c'était en bonne ou en mauvaise part; mais pour ne pas me répondre, il se retira. Un ecclésiastique qui se trouvait là m'apprit qu'il était allé attester un miracle qui faisait le sujet de toutes les conversations de la ville. Le corps de la défunte veuve de l'empereur Charles VII était exposé aux regards du public, sur un lit de parade dans une des salles du château; la chaleur extraordinaire que l'on remarquait encore

dans ses pieds malgré le tems qui s'était déjà écoulé depuis sa mort, surprenait tout le monde. Comme alors je souffrais continuellement du froid aux pieds, il était naturel que je prisse un intérêt tout particulier à ce singulier phénomène. Je me rendis donc sur les lieux, et trouvai toutes les circonstances conformes aux récits qui circulaient dans le public, mais j'aperçus sans peine qu'un énorme poêle, bien chauffé et placé à peu de distance du cadavre impérial, faisait seul le miracle.

Je revis à Munich un danseur dont j'avais fait la connaissance quelques années auparavant. Il me félicita sur mon heureuse évasion et m'invita à dîner. Cet homme qui s'appelait Michel l'Agata avait épousé la petite Gardela, que, seize ans auparavant, j'avais vue chez le vieux Malpieri, lequel, pour quelques plaisanteries avec Thérèse Imer, me donna plusieurs coups de bâton. Le récit de ma sortie des Plombs fit à sa femme le plus grand plaisir, ainsi qu'à ses charmantes demoiselles; elle me promit de recommander Balbi

dans une lettre qu'elle me donnerait pour un de ses amis, le chanoine Bassi, de Bologne, doyen du chapitre de Saint-Maurice à Augsbourg.

J'emportai cette lettre avec moi; en me la remettant, Gardela m'assura que désormais je pouvais être exempt d'inquiétude au sujet du moine, parce que le doyen Bassi ne manquerait certainement pas d'arranger son affaire à Venise. Tout joyeux d'être débarrassé de Balbi à si bon marché, je courus tout lui raconter, lui remis la lettre et lui fis la promesse de ne point l'abandonner si, contre toute attente, le doyen ne lui faisait pas bon accueil. Dès le lendemain matin, je le fis partir dans une bonne voiture pour sa destination.

Quatre jours après, il m'écrivit que le doyen l'avait parfaitement accueilli, qu'il lui avait offert un logement chez lui, qu'il lui avait procuré un costume d'abbé, et enfin qu'il l'avait présenté au prince-évêque, à la prière duquel on lui avait accordé un libre séjour dans la ville. Bassi s'engageait même à le garder avec lui jusqu'à ce que sa

sécularisation arrivât de Rome et qu'il pût retourner librement à Venise : en effet, cessant d'appartenir à un ordre religieux, la faute dont il s'était rendu coupable ne pouvait plus être recherchée par le tribunal de l'inquisition. Le moine terminait sa lettre en me demandant quelques sequins pour ses menus plaisirs; ajoutant qu'il pensait trop noblement pour demander de l'argent à son hôte, et que celui-ci ne pensait pas assez noblement pour lui en offrir. Je ne répondis point.

Dans le repos et la solitude où je me trouvais, je pus m'occuper du rétablissement de ma santé. Mes nerfs avaient considérablement souffert; mais un régime de trois semaines me remit complétement.

J'eus le plaisir de voir arriver de Dresde madame Rivière avec son fils, qui venait de terminer ses études, et ses deux filles dont l'une devait épouser un danseur de Paris. Cette aimable famille se réjouit beaucoup de m'avoir rencontré; nous convînmes de faire route ensemble pour Paris, et bon me donna même à entendre que je n'entrerais pour rien dans

les frais du voyage. La pensée de m'établir dans cette capitale souriait à mon imagination et s'accordait avec mes plans. Il me sembla voir le doigt de la Providence m'engager à poursuivre ma destinée. Paris était la ville où la déesse aveugle aimait à récompenser ceux qui se vouaient à son culte; je ne fus pas non plus trompé par elle; mais soit légèreté, soit imprudence, j'eus le malheur d'abuser de ses bontés et j'en perdis tous les fruits. Bien qu'un séjour de quinze mois dans les Plombs m'eût appris à me connaître, je vois à présent que pour me guérir entièrement de toutes les maladies qui affligeaient mon âme, il m'eût fallu rester bien plus long-tems encore dans cet affreux cachot.

Madame Rivière était obligée de partir, et moi de rester à Munich dans l'attente des lettres et de l'argent qui devaient m'arriver d'un instant à l'autre de Venise; elle promit de m'attendre pendant huit jours à Strasbourg, et partit le 8 décembre.

Au bout de deux jours je reçus une lettre

de change, payai mes petites dettes et arrivai à Augsbourg sept heures après avoir quitté Munich. Je m'y arrêtai, moins pour y voir Balbi, que pour faire la connaissance du bon doyen Bassi, auquel je rendis visite sur-le-champ. Il n'était point chez lui; je fus reçu à la porte par Balbi en costume d'abbé, frisé et poudré avec tant d'élégance, que sa peau paraissait dix fois plus noire qu'elle n'était auparavant. Cet homme à peine âgé de quarante ans, n'était pas seulement laid, mais il portait même sur sa physionomie l'expression la plus repoussante de la grossièreté, de la brutalité, de la sottise et de l'insolence. Commodément logé, bien servi, abondamment pourvu de livres, il se trouvait, en un mot, dans une situation telle que je pouvais l'en féliciter et m'estimer heureux de la lui avoir procurée. Cet animal, au lieu de me remercier, me dit que j'avais voulu seulement me débarrasser de lui, mais qu'il m'accompagnerait à Paris parce qu'il mourait d'ennui à Augsbourg.

Mais que ferez-vous donc à Paris ?

— Et qu'y ferez-vous vous-même?

— Moi? j'y ferai valoir mes talens.

— Hé bien! moi aussi.

— Alors vous n'avez pas besoin de moi. Faites donc le voyage si tel est votre plaisir. Quant à la société avec laquelle je dois faire la route, il est impossible de l'augmenter.

— Vous m'aviez cependant promis de ne jamais m'abandonner.

— Est-ce abandonner quelqu'un que de le quitter bien fourni de tout ce qui est nécessaire à son entretien.

— De tout ce qui m'est nécessaire! mais je n'ai pas un sou.

— Vous n'avez pas besoin d'argent. S'il vous en faut absolument pour vos menus plaisirs, adressez-vous à vos frères.

— Ils sont dans la misère.

— A vos amis.

— Je n'en ai pas.

— Tant pis, cela prouve que vous n'avez jamais été l'ami de personne.

— Vous me laisserez cependant bien quelques sequins?

— Il ne m'en reste plus.

— Dans ce cas, attendez l'arrivée du doyen pour l'engager à me prêter de l'argent; assurez-le que je le lui rendrai.

— Je suis forcé de partir sur l'heure et de continuer mon voyage. Je ne serais d'ailleurs jamais assez éhonté pour oser demander un semblable service.

Après cet entretien un peu amer, je quittai le moine et m'en fus à la poste pour suivre ma route, peu satisfait d'avoir fait le bonheur d'un être qui en était si peu digne.

Dans les derniers jours du mois de mars suivant, je reçus une lettre du doyen Bassi, dans laquelle ce respectable ecclésiastique m'annonçait que Balbi, après lui avoir volé une assez forte somme, une montre d'or et de l'argenterie, s'était enfui avec une servante. A la fin de l'année, j'appris qu'il s'était rendu

à Chur dans les Grisons pour se marier dans une église calviniste, mais qu'on l'avait abandonné aussitôt qu'on fut instruit qu'il n'avait pas de quoi vivre. Cette femme le quitta à son tour après l'avoir plusieurs fois rossé d'importance. Ne sachant alors où aller, que faire et que devenir, il se rendit à Brescia, ville dépendant de la république, se présenta au gouverneur, lui déclara qui il était, lui raconta sa fuite et le pria d'intercéder en sa faveur. Le podestat commença par le faire jeter en prison et demanda les instructions du tribunal. Peu de jours après, on l'envoya chargé de fers à *messer grande* qui le reconduisit aux Plombs. Il n'y retrouva plus le comte Asquin auquel, par égard pour son grand âge, on avait accordé, trois mois après notre fuite, les *Quatri* pour prison. Je fus informé au bout de six ans, qu'après une captivité de deux années Balbi avait été renvoyé à son cloître, mais qu'il n'y était resté que six mois. Il s'en évada, se rendit à Rome et se jeta aux pieds du pape Rezzonico qui le délia de ses vœux : il revint ensuite

comme prêtre séculier dans sa patrie, y vécut misérablement à cause de sa mauvaise conduite, et mourut en 1785 dans la plus grande pauvreté.

Arrivé à Strasbourg, je retrouvai madame Rivière et son aimable famille à l'hôtel du Saint-Esprit; j'en fus reçu à bras ouverts. Nous ne séjournâmes que quelques jours dans cette ville et partîmes pour Paris dans une bonne berline. Je me crus obligé de payer ma dette par mon empressement à amuser la société. J'étais enchanté de la gentillesse des jeunes demoiselles, mais je n'aurais pas voulu offenser leur mère; je me contentai, malgré mon caractère et mon jeune âge, de jouer le rôle d'un père qui veille aux commodités du voyage et à tous ses agrémens.

Nous arrivâmes à Paris dans la matinée du mercredi 5 janvier 1757. Mon premier soin fut d'aller revoir mon ancien et bon ami Balletti. On me fit le meilleur accueil dans sa famille; et l'on m'assura que l'on

m'avait attendu, bien que je n'eusse pas écrit un mot. On avait conclu de mon évasion des Plombs que je serais obligé de quitter le territoire de Venise, et que probablement je ne manquerais pas de choisir, pour lieu d'exil, la ville où pendant deux années j'avais goûté tous les plaisirs de la vie. Mon arrivée répandit la joie dans toute la maison : j'embrassai à plusieurs reprises le père, ainsi que la mère qui me parut encore la même que lorsque je les quittai en 1752, cinq ans auparavant. Mais la jeune sœur de mon ami excita mon étonnement; elle était alors dans sa quinzième année, et sa beauté se trouvait dans tout son lustre. Élevée par la plus tendre des mères qui avait développé et formé sa charmante élève, elle réunissait aux grâces naturelles de l'esprit, des talens et les manières les plus aimables.

Aussitôt que j'eus arrêté un logement dans la même rue, j'allai au palais Bourbon pour me présenter à l'abbé de Bernis, Comme il était à la tête du département des affaires étrangères, il pouvait m'être fort

utile. On me dit à la porte de l'hôtel qu'il était allé à Versailles; dans mon impatience de le rencontrer, je pris place dans l'un de ces modestes équipages que l'on appelle vulgairement *pot de chambre*. Il était six heures et demie lorsque j'arrivai à Versailles. L'abbé de Bernis venait d'en partir à l'instant pour Paris avec le comte de Cantillana, ambassadeur de Naples. Il ne me restait donc plus qu'à le suivre par la même voiture qui m'avait amené. A peine y suis-je remonté que je vois accourir de tous côtés une foule de personnes et que j'entends crier : *Le roi est assassiné ! on vient d'assassiner le roi* (1) !

Mon cocher effrayé se hâte de poursuivre sa route; mais on arrête notre voiture, on me force d'en descendre et l'on me conduit au corps-de-garde, où en moins de cinq minu-

(1) Ce fut effectivement le 5 janvier 1757 que Louis XV, montant en carrosse et partant de Versailles pour aller souper à Trianon, fut assassiné par Robert-François Damiens.

tes je me trouvai avec plus de vingt personnes, également arrêtées, toutes aussi surprises et à coup sûr aussi tranquilles que moi. Je ne savais que penser de tout cela et je m'imaginais rêver. Nous nous entreregardions sans oser nous adresser la parole; aucun de nous, malgré son innocence, ne fut entièrement exempt d'inquiétude.

Enfin, au bout de quelques instans, arriva un officier qui, nous demandant pardon très-poliment, nous dit que nous pouvions partir librement. Il nous apprit que le roi avait été blessé d'un coup de couteau et transporté dans ses appartemens; que l'assassin était arrêté, mais que personne ne le connaissait; que l'on cherchait de tous côtés M. de la Martinière, chirurgien du roi.

Je remontai en voiture et me réjouissais d'en avoir été quitte à si bon compte, lorsqu'un jeune homme bien vêtu me pria de la manière la plus honnête de lui céder une place à moitié frais. Je refusai, car il est

des circonstances où il est imprudent d'être poli.

Il me fallut trois grandes heures pour arriver à Paris; l'on sait que la lenteur de l'équipage dans lequel je cheminais a passé en proverbe. Pendant le trajet, je vis passer plus de trois cents courriers: à chaque instant, il en passait un nouveau qui criait à haute voix la nouvelle dont il était porteur. Les premiers ne m'apprirent rien que je ne susse déjà; mais ensuite je fus informé successivement que le roi avait été saigné, que sa blessure n'était pas mortelle, et enfin qu'il pouvait aller à Trianon, si bon lui semblait.

Je courus porter cette importante nouvelle chez Silvia, où j'espérais trouver tout le monde encore à table, car il n'était pas encore onze heures. Aussitôt que j'entrai, *le roi est assassiné!* me cria-t-on d'un ton de voix lamentable. La Martinière l'a saigné, répliquai-je, et l'assassin est arrêté; il sera rompu et brûlé vif. Les domestiques de la maison répandirent bientôt ma nouvelle

dans tous les environs, et les voisins accoururent pour l'entendre de ma bouche. Je puis dire en vérité que tout un quartier de cette grande ville me dut pour cette nuit-là sa tranquillité.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Ma détention dans la prison des Plombs.

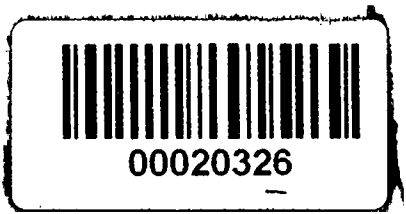
CHAPITRE II.

Mon évasion et mon arrivée à Mestre et à Trévise. 176

CHAPITRE III.

J'arrive à Borgo du Valsugnagno. — Voyage par Munich, Augsbourg et Strasbourg à Paris. — Mon arrivée pour la seconde fois dans cette capitale, en janvier 1757. — Je vais à Versailles pour y voir l'abbé de Bernis. — Le roi y est assassiné. 202

FIN DE LA TABLE.


00020326

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015